ENFANCE

par

GRACILIANO RAMOS

traduit du portugais par

G. GOUGENHEIM

Collection dirigée

par ROGER CAILLOIS

LA CROIX DU SUD

GALLIMARD

Ie ne fay rien
sans
Gayeté
(Montaigne, Des livres)
Ex Libris
José Mindlin

LIVRARIA
AVENIDA
Av. Rio Branco, 175-B
Tel. 32-9270
Rio de Janeiro

ENFANCE

LA CROIX DU SUD

Collection d'ouvrages ibéro-américains
dirigée par Roger Caillois

nrf

Volumes publiés

Asturias (Miguel Angel) : Légendes du Guatemala.
Amado (Jorge) : Capitaines des Sables.
Borges (Jorge Luis) : Fictions.
Cabrera (Lydia) : Pourquoi.
Carpentier (Alejo) : Le Royaume de ce Monde.
Freyre (Gilberto) : Maîtres et Esclaves.
Gallegos (Romulo) : Doña Barbara.
Guiraldes (Ricardo) : Don Segundo Sombra.
Ortiz (Adalberto) : Juyungo.
Asturias (Miguel Angel) : L'Ouragan.
Carpentier (Alejo) : Le Partage des Eaux.
Ramos (Graciliano) : Enfance.

GRACILIANO RAMOS

ENFANCE

(INFANCIA)

traduit du portugais par
G. GOUGENHEIM

LA CROIX DU SUD
collection dirigée par Roger Caillois
12

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e^
3^e^ édition

Il a été tiré de cette édition vingt-six exemplaires sur velin pur fil Lafuma Navarre, dont vingt numérotés de 1 *à* 20 *et six hors commerce, marqués de* A *à* F.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.

© 1956 by Librairie Gallimard.

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR

Le texte original de ce volume a été publié par la maison d'édition José Olympio, à Rio de Janeiro et à Saint-Paul, dans une collection d'autobiographies. Il y figure, seul ouvrage brésilien, à côté des souvenirs d'enfance et des lettres de Renan, des écrits de Saint-Simon, de Gœthe et de Tolstoï. C'est dire le prestige dont jouit l'auteur parmi ses compatriotes.

Le public français trouvera dans ce livre une évocation du Nord-Est brésilien aux alentours de 1900. Deux saisons partagent la vie dans ces immenses territoires : un hiver où les pluies noient le paysage et transforment en bourbiers les rues des villes, un été d'une sécheresse effroyable qui décime les troupeaux. Dans les exploitations rurales, dans les bourgs de la campagne et même dans les villes, l'existence est alors rude et archaïque, mais, en même temps, riche d'immenses possibilités.

La population offre la plus grande diversité ethnique. Le blanc de souche portugaise, que le climat et le mode de vie ont marqué d'une empreinte particulière, y coudoie le noir, ancien esclave ou fils d'esclave, le mulâtre, fils de blanc et de noir, le métis, fils de blanc et d'Indien, le cafuso, *issu d'un mélange d'Indien et de noir. L'Indien pur reste lointain, confiné dans les*

régions que la civilisation n'a pas encore atteintes.

Le pays sort à peine de la crise qui a suivi l'abolition de l'esclavage. La vie sociale a gardé un caractère patriarcal et primitif, la vie politique est arbitraire et brutale, les mœurs rudes. Mais on sent déjà des efforts pour s'élever à une forme de civilisation plus humaine et à une culture supérieure.

Trois étapes de la vie de l'enfant jalonnent trois étapes du développement social. C'est d'abord l'exploitation rurale, perdue dans la campagne aride, l'immense sertao. *Puis le bourg, encore bien proche de la nature. Enfin la petite ville, dépourvue d'hôtel, mais qui a une gare, un bureau de poste et des sociétés littéraires.*

Tel chapitre fera penser à des pages d'Anatole France. La malheureuse Adélaïde, maltraitée et avilie par une maîtresse d'école indigne, n'est-elle pas la cousine de la pauvre Jeanne du Crime de Sylvestre Bonnard? *Et le mendiant Venta-Romba n'est-il pas, dans l'injustice qui le frappe, un frère lointain de Crainquebille? Mais il y a loin du quai Malaquais à l'Etat de Pernambouc et le fils d'un exploitant rural devenu quincaillier vit dans un milieu bien différent de la librairie du père France et de l'appartement douillet du docteur Nozière. D'autres pages, par leur réalisme impitoyable, évoqueront le nom de Jules Renard... Mais à quoi bon prolonger le petit jeu des rapprochements? M. Graciliano Ramos vaut par lui-même, comme peintre de mœurs et comme observateur de l'âme humaine.*

Car il faut le souligner : à côté de détails typiquement brésiliens, le livre a un puissant intérêt humain. Le lecteur n'oubliera pas certaines figures tracées avec un relief saisissant, l'éveil

de l'intelligence chez l'enfant, ses premiers contacts avec la vie sociale, la personnalité même de l'écrivain, vigoureuse, entière, telle qu'elle se dégage de ces souvenirs.

Nous adressons nos remerciements les plus sincères à M. Paulo Duarte et à Mlle Yolanda Leite, directeur et secrétaire de l'Institut des Hautes Etudes brésiliennes à Paris, qui, avec une amabilité sans égale, ont mis à notre disposition les précieux instruments de travail de leur Institut.

G. G.

NUAGES

Le premier objet dont j'aie conservé le souvenir est un vase de poterie vernissée rempli de *pitombas* [1], caché derrière une porte. Je ne sais ni où ni quand je le vis et si cette vision lointaine ne s'était retrouvée partiellement dans un autre souvenir plus récent, je croirais que j'ai eu un rêve. Peut-être que je ne me souviens plus bien du vase. Il est possible que l'image brillante et svelte que j'en ai gardée ne subsiste que parce que je l'ai communiquée à des personnes qui me l'ont confirmée. Ce ne serait donc pas le souvenir lui-même d'un objet singulier que je conserve, mais sa reproduction, renforcée par des gens qui en ont déterminé le contenu et la forme. De toute façon, le vase a dû exister réellement. On m'a inculqué à ce moment la notion de *pitombas,* et le mot *pitomba* m'a servi à désigner tous les objets en forme de sphère. Plus tard, on m'expliqua que cette généralisation était une erreur et cette révélation me troubla beaucoup.

Il y eut une seconde éclaircie parmi les nuages épais qui m'environnaient. Je vis beaucoup de visages, j'entendis des paroles dépourvues de sens. Quel âge pouvais-je avoir? D'après le calcul de ma mère, j'avais alors deux ou trois ans. Parce que je me souviens d'une heure ou de

---

1. Fruit de la pitombeira, arbre de la famille des myrtacées (N. d. T.).

quelques minutes de ma prime enfance, je ne vais pas me figurer que mon cerveau fût remarquable. Non. Il était, autant que je puisse l'imaginer, assez ordinaire. Je crois même qu'il est devenu très mauvais. Mais de cette heure, de ces minutes lointaines, je me souviens parfaitement.

Je me trouvais donc dans une grande pièce, aux murs sales. Certainement elle n'était pas grande, comme je le croyais alors. J'en ai visité d'autres semblables, bien exiguës. Et pourtant elle me paraissait immense. Devant elle s'étendait un *patio*, immense lui aussi, et au bout du *patio* s'élevaient des arbres immenses, chargés de *pitombas*. Quelqu'un me dit que c'étaient des oranges. La rectification ne me plut pas. Je n'avais probablement jamais vu d'oranges et le mot ne signifiait rien pour moi.

La pièce était pleine de monde. Un vieil homme à barbe longue trônait derrière une table noire et des enfants, assis sur des bancs sans dossiers, avaient en main des feuilles de papier et s'égosillaient :

B, a — ba. B, e — be...

Et ainsi de suite jusqu'à *u*.

Dans les écoles rurales de la campagne, j'ai entendu les enfants épeler en chantant de diverses façons, mais nulle part comme dans celle-là, et cette mélodie particulière, les lettres et les *pitombas* me convainquent que la pièce, les arbres appelés orangers, les bancs, la table, le maître et les élèves ont existé réellement. Tout cela est bien net, beaucoup plus net que le vase. Debout à côté de l'homme barbu, une jeune fille, qui devait prendre les traits de ma sœur naturelle, tenait dans ses mains un petit livre et disait d'un ton plaintif : *A, B, C, D, E.*

Soudain, je me vis transporté bien loin, au fond d'une maison. Mais j'ignore comment on m'y avait porté, qui m'y avait porté. Deux ou trois formes humaines descendirent au jardin, dont la terre rouge était détrempée. On me dit de descendre aussi. Je refusai. La marche qui me séparait du terre-plein était trop haute pour mes petites jambes. On me porta et je m'endormis. Je n'arrivai pas à poser mes pieds sur l'argile rouge. Je me réveillai dans une espèce de cuisine, sous un toit bas, couvert de chaume, au milieu d'hommes en chemises blanches. L'un d'eux demanda comment il fallait s'y prendre pour faire rôtir la morue, et un autre lui répondit :

— On fait un dispositif avec du bois.

Un dispositif? Qu'est-ce que cela pouvait être qu'un dispositif? Je me replongeai dans le sommeil, dans un long sommeil.

On m'a dit plus tard que l'école nous servait de gîte d'étape au cours d'un voyage. Nous avions quitté la petite ville où nous demeurions dans l'Etat d'Alagoas et nous entrions dans la campagne aride de l'Etat de Pernambouc, tous les cinq, mon père, ma mère, mes deux sœurs et moi. Mais mon père et ma mère, divinités proches et dominatrices, mes deux sœurs, l'une naturelle, mon aînée, et l'autre légitime, ma cadette de deux ans, étaient immuables. Effectivement, il y avait des *pitombas* et un vase de poterie de forme svelte, caché derrière un objet auquel l'expérience m'apprit à donner le nom de porte. Oui, j'ai bien vu la pièce spacieuse, le vieil homme, les enfants, la jeune filles, les bancs, la table, les arbres, les hommes en chemises blanches. Et des sons étranges accompagnaient cette vision, des lettres, des syllabes, des paroles mystérieuses. Voilà tout.

Et ma vie de marmotte continua : un engourdissement secoué à de rares intervalles par des tressaillements qui m'apparaissent aujourd'hui comme des déchirures dans une étoffe noire. Par ces déchirures, passent des figures indécises : Amaro, le vacher, un métis triste, vêtu d'une veste de cuir déchirée, mâme Léopoldine, sa compagne, magnifique dans son caraco rouge sang, des femmes qui fumaient la pipe. Avec plus de relief que tous les autres, je distingue un gaillard solide et bien campé sur ses jambes, des yeux clairs, l'air rieur. Il était chaussé d'espadrilles et vêtu de la chemise de cotonnade blanche des campagnards pauvres du Nord-Est, grossière et malpropre, qu'il portait d'ordinaire déboutonnée, la pointe de chaque côté serrée dans un nœud. Il s'appelait José Baia et se prit d'amitié pour moi. Il poussait des cris bruyants et des exclamations sonores et riait aux éclats. Quand il était assis, il me prenait sur ses genoux et me faisait sauter, imitant le cheval qui galope. Quand il était debout, il me saisissait les bras et se mettait à tourner, en chantant :

Je suis né à sept mois,
J'ai été nourri sans téter,
J'ai bu le lait de cent vaches
A la porte de l'étable.

Lorsqu'il me lâchait, je chancelais, tout étourdi. Un jour, au sortir de ces tours vertigineux, je perdis mon équilibre et allai donner de la tête contre un pilier. Je me fis une grosse bosse.

C'est à cette époque que remontent mes plus anciens souvenirs de l'ambiance où je me développai comme un petit animal. Jusqu'alors seules

quelques personnes s'étaient vaguement manifestées à moi. A dire vrai, elles se mouvaient en dehors de l'espace. Elles commencèrent peu à peu à se localiser, ce qui me troubla profondément. Des lieux vagues m'apparurent, imprécis et dépourvus de continuité. C'étaient des points nuageux, des îles qui esquissaient leurs contours dans le vide de l'univers.

Le grand coup de tête que je donnai, libéré des griffes de José Baia, ébranla la véranda que supportaient des piliers robustes de lentisques ou de *sucupira*. Tout près était la salle, aux fenêtres toujours fermées, avec des armes à feu et des instruments agricoles dans les coins, des harnais suspendus à des crochets, le hamac soutenu par une armature en bois, de grossières caisses vertes qui contenaient des céréales, si je ne me trompe. Sur le couloir s'ouvraient de petites pièces plongées dans l'obscurité et la salle à manger. Je ne me rappelle plus la cuisine, mais le jardin revit dans mon esprit, un jardin nu, sans fleurs, sans verdure, avec, pour toute parure, au fond, à côté des tas d'ordures, un pied de genêt épineux, excellente cachette où l'on pouvait se réfugier si l'on était poursuivi. De ce côté, le genêt épineux marquait pour moi la limite du monde. De l'autre côté, la terre s'étendait à l'infini. La maison, solidement construite, était parfaite à l'intérieur, mais au dehors elle présentait des singularités. Le mur de gauche était d'une hauteur incroyable. Mais à droite il n'y avait pas de mur et je ne sais comment le toit pouvait tenir d'aplomb. Peut-être les étables et les toits à porcs, construits à proximité, avaient-ils caché un des murs. Etables et toits à porcs se sont évanouis.

Un ouragan violent me fit voir un jour un

spectacle extraordinaire. Des nuages de poussière se confondirent en une mêlée horrible. L'obscurité survint brusquement. Au milieu d'un terrible remue-ménage, une peau de bœuf brisa la lanière qui la retenait et s'envola dans la tornade. Une femme maigre, en qui, à présent, je reconnais vaguement ma mère, essaya, dans un effort désespéré, de fermer une porte que la tempête secouait avec violence. Des feuilles et des branchages firent irruption dans la pièce. Une bête furieuse haleta avec un sifflement. La femme se débattit, pendue à la clef. Le tohu-bohu terminé, je vis la jeune femme la main enveloppée dans des linges. Un de ses doigts enflait de façon démesurée et il fallut lui couper sa bague avec une lime. Puis je cessai de la voir. Et mon engourdissement léthargique reprit.

Le *patio,* qui faisait un angle devant la véranda, était immense, je crois que je n'aurais pas osé le parcourir d'un bout à l'autre. Son extrémité touchait le ciel. Un jour cependant, je me trouvai au delà du *patio,* au delà du ciel. Comment j'arrivai là, je n'en sais rien. Des hommes creusaient le sol. Un trou s'ouvrait, formidable, un véritable gouffre qui m'obligeait à me tenir, effrayé, entre les montagnes qui s'élevaient sur ses bords. Pourquoi creusait-on cet abîme? pourquoi élevait-on ces montagnes que la poussière enveloppait comme de la fumée? Je m'en allai tout étonné de cet extraordinaire grouillement de fourmis. Les fourmis humaines étaient en sueur. Les chemises blanches se coloraient, devenaient noires, s'enfonçaient dans la terre, d'autres projetaient en l'air les nuages de poussière qui formaient les monticules.

Nouvelle solution de continuité. Les ténèbres m'enveloppèrent, presque impénétrables, entre-

coupées de vagues lueurs : les boucles d'oreilles et le visage brun de mâme Léopoldina, la veste de cuir d'Amaro le bouvier, les dents blanches de José Baia, un visage de jolie fillette, ma sœur naturelle, des voix rudes, des beuglements d'animaux se mêlant à la parole humaine. Le négrillon José n'avait pas encore fait son apparition. Mon père et ma mère restaient grands, redoutables, mystérieux. Je revois des traits de leurs personnes, des rides, des yeux furieux, des bouches irritées et sans lèvres, des mains épaisses et calleuses ou fines, légères et transparentes. J'entends les coups des détonations, des claquements de fouet, des tintements d'éperons, des frottements de gros souliers sur le carrelage en mauvais état. Les images et les sons s'évanouissent. J'ai peur. Ce fut la peur qui me gouverna dans mes premières années, la peur, oui, la terreur! Ensuite les mains fines se détachèrent des grosses, je pris lentement conscience de deux personnes distinctes qui m'imposèrent obéissance et respect. Je m'habituai à ces mains, j'arrivai à les aimer. Jamais les mains fines ne me traitèrent bien, mais parfois elles se mouillaient de larmes, et mes terreurs se dissipaient. Quant aux grosses mains si rudes, elles me caressaient parfois. Le criard qui les faisait agir se dépouillait de sa rudesse, éclatait d'un rire caverneux et les dangers qui se cachaient dans tous les recoins s'enfuyaient et cessaient de tourmenter les petits êtres vivants : quelques chiens, une paire de négrillons, deux petites filles et moi. Soudain survint une troisième sœur, petite chose insignifiante, dans les bras de mâme Léopoldina. Je n'en fis aucun cas.

Ce qui alors me fit pâmer d'admiration, ce fut le bassin, une merveille, une immensité d'eau où

nageaient les canards. Je fus étonné de voir ces créatures qui pouvaient vivre dans l'eau. Le monde était bien compliqué! La plus grande étendue d'eau que je connusse auparavant était contenue dans la panse d'une cruche, et cet énorme récipient, creusé dans la terre, couvert de feuilles vertes, de fleurs, d'oiseaux qui y plongeaient la tête, dérangeait toute ma science. Non sans difficulté, j'établis une relation entre ce phénomène singulier et le trou fumant de poussière. Celui-ci pourtant avait été ouvert à quelque distance tandis que le bassin s'étendait juste en face de la maison. Il était là, soit, mais sans doute il avait des caprices, il changeait de place, il ne restait pas où il était, il était une chose vagabonde.

Le carré des courges, par exemple, se trouvait très loin. Tout seul, je n'aurais jamais pu arriver jusque-là. Dix ou vingt plants dans la terre d'alluvion. Amaro avait dit qu'un seul suffisait. Si les pluies d'hiver étaient arrivées, cette prescription aurait été désastreuse. Que vienne la sécheresse et on ne cueillerait pas un fruit, bien qu'on eût enfoncé toutes les graines dans le limon. Mon père dédaigna le conseil du métis et le résultat fut un pullulement de courges. Au début, quelques minces tiges se tordirent dans la vase, elles se garnirent de boutons jaunes, de petits renflements. Un homme bourru les examinait, marchant à pas lents. C'était un de mes oncles, notre hôte, que mes parents avaient invité pour être le parrain de la petite chose insignifiante qui vagissait dans ses langes. Il m'offrit une boîte de pétards et disparut. Et à l'endroit où je fis sa connaissance, les mêmes tiges fleuries grossirent, devinrent des cordes vigoureuses, couvertes de poils. Et les courges grandirent, si

nombreuses que les gens marchaient dans le carré en posant les pieds dessus. Elles se rejoignaient, s'accrochaient par deux ou trois en un seul bloc, prenant l'apparence d'une magnifique chaussée mouvante. Les corbeilles s'emplissaient. Je pris une charge et j'allais en trébuchant avec la mule par des chemins défoncés. On remplit à déborder les caisses de la salle, on transforma en granges le porche et les chambres. Et la récolte ne s'arrêtait pas; elle se répandait partout, dévalorisée. Finalement on ouvrit les portes toutes grandes, on permit à tout le monde de s'approvisionner. Vaine libéralité! Quand la population pauvre fut rassasiée, quand la demi-douzaine de porcs de l'exploitation fut gavée, la récolte inutile pourrit sur place.

A cette époque, mon père et ma mère se caractérisaient ainsi : un homme sérieux, au crâne large, un des plus beaux crânes que j'aie jamais vus, des dents bien plantées, les mâchoires solides, la voix terrible; une femme gâtée, agressive, querelleuse, qui ne tenait jamais en place, plusieurs bosses sur la tête que protégeait mal une chevelure clairsemée, une bouche méchante, des yeux méchants, qui, dans des moments de colère, s'enflammaient d'un éclat de folie. Ces deux êtres difficiles se convenaient. Dans l'harmonie conjugale, la voix du mari perdait sa violence, prenait des inflexions singulières, balbutiait des caresses décentes. La femme se faisait douce, arrondissait les angles, détendait ses doigts qui nous donnaient des gifles et qui étaient aussi durs que des marteaux. Un rien cependant, un grincement de charnière ou un pleur d'enfant lui rendait son aigreur et son inquiétude.

Elle se fâchait quand elle entendait quelqu'un s'écarter de sa curieuse prononciation qui, je

crois, n'eut jamais sa pareille. Syntaxe et vocabulaire différaient aussi pas mal de l'usage commun. Dans ce jargon, doña Maria racontait à sa façon un long roman en quatre volumes qu'elle avait péniblement lu et relu jusqu'à en mettre les pages en lambeaux, et des contes qui me paraissaient absurdes. De l'un d'eux ressurgissent de vagues expressions : *tributo*, *papa-rato*, des mots incohérents qui viennent, s'enfuient et reviennent encore. J'essaye de les écarter, de penser au bassin, aux canards, aux chansons de José Baia, mais les mots extravagants me poursuivent. Peu à peu ils prennent un sens et un conte commence à s'esquisser :

Réveillez-vous, papa...

Papa quoi? Je crois d'abord qu'il s'agit du *papa-figo*, du becfigue. Puis, je m'aperçois que je me trompe. *Papa-rato* me revient à l'esprit, et ensuite *papa-hostia*. Oui, c'est *papa-hostia*, sans aucun doute :

Réveillez-vous, *Papa-hostia*
Dans les bras de...

Nouvel arrêt. Deux ou trois syllabes malignes s'obstinent à m'échapper. D'autres me viennent, que j'essaie et que j'abandonne. Tandis que je cherche à les écarter, des images baroques s'insinuent dans mon esprit et m'entraînent dans une pièce obscure, remplie de courges. Soudain les syllabes qui se dérobaient ressurgissent et, avec elles, les premiers vers du récit :

Réveillez-vous, *Papa-hostia*,
Dans les bras de *Folgazona*.

Une altération s'y est glissée. Je rétablis :

Levez-vous, *Papa-hostia,*
Des bras de *Folgazona.*

Et voici que je retrouve l'aventure suivante que doña Maria contait en se balançant dans le hamac, auprès des caisses vertes. Un petit pauvre avait été recueilli charitablement dans la maison de certain curé qui vivait en concubinage. Craignant de voir divulguer sa mauvaise vie, l'homme d'église enseigna à l'enfant un jargon baroque qui devait prévenir toute indiscrétion. Il lui affirma qu'il se nommait *Papa-hostia.* Il donna à sa maîtresse le nom de *Folgazona.* Le chat fut appelé *papa-rato,* le feu *tributo.* J'ai oublié le reste et je n'arrive pas à deviner pour quelle raison le mot *tributo* était employé pour désigner le feu. Assurés de n'être pas dénoncés par le gamin, le prêtre et la jeune femme commencèrent à le maltraiter. Le conte ne disait pas quels étaient ces mauvais traitements, mais j'imaginais qu'ils devaient ressembler à ceux que mes parents m'infligeaient : coups de baguette et de fouet, gifles, pincements d'oreilles. J'y avais été accoutumé de bonne heure et par conséquent j'admirais le petit pauvre qui, après de longues souffrances, accomplit un exploit mémorable : il attacha à la queue du chat un chiffon imbibé de pétrole, y mit le feu et prit la fuite en criant :

Levez-vous, *Papa-hostia,*
Des bras de *Folgazona.*
Venez voir le *papa-rato*
Avec un *tributo* à la queue.

..Il me manque encore une demi-douzaine de vers que je n'arrive pas à reconstituer. Je sais

seulement que les vêtements et les meubles sont incendiés et que l'histoire finit par cette exclamation furieuse :

Accourez avec tous les diables.

A ma connaissance, cette œuvre d'art populaire est restée inédite jusqu'à présent. J'ai eu beaucoup de peine à m'en souvenir parce que la prouesse du gamin me remplissait de honte et qu'elle a dû s'effacer de ma mémoire. En entendant cette humble épopée, je désirais sûrement déployer, moi aussi, autant d'énergie et de cruauté. Malheureusement, je n'ai guère de dispositions pour la violence. Timide et silencieux, supportant les taloches sans réagir, je me bornai à approuver dans mon for intérieur le courage du gamin vindicatif. Plus tard, à mes débuts dans la vie, je continuai à admirer la résolution et l'héroïsme quand ils sont imprimés sur le papier et que les chats deviennent des *papa-rato*. Mais de près, les hommes capables d'attacher des torches à la queue des chats ne m'ont jamais inspiré d'enthousiasme. Je veux bien qu'ils soient extraordinaires; mais pour les admirer, il faut les voir à distance, autrement qu'ils ne sont dans la réalité.

MATINÉE

Je m'enfonçai dans une longue matinée d'hiver. L'étang débordant, la campagne verte, jaune et rouge, les chemins étroits transformés en ruisseaux me sont restés dans l'esprit. Puis vint la saison sèche. Les arbres se dépouillèrent, les bêtes périrent, le soleil devint brûlant, tarit les eaux de la terre, et des vents chauds répandirent sur le sol brûlé une poussière couleur de cendre. Si je me remémore ce paysage, je suis encore accablé de tristesse. Tout est désolé, calciné. Dans cette vie qui s'écoule lentement, je me sens oppressé entre deux états opposés : une longue, longue nuit, et un jour sans fin, énervant, propice à la somnolence. Un froid vif et une chaleur torride. Une obscurité épaisse et une clarté éblouissante.

A cette époque, les ténèbres qui m'environnaient étaient en train de se dissiper lentement. Je me réveillai, je rassemblai des fragments d'hommes et de choses, des fragments de moi-même qui flottaient dans un passé confus. J'agençai le tout, je façonnai mon petit univers, inadéquat à la réalité. Parfois il se disloquait et d'étranges changements se produisaient. Je ne reconnaissais plus les objets, et l'humanité, que je concevais jusqu'alors comme divisée en personnes qui me tourmentaient et personnes qui ne me tourmentaient pas, perdait ses caractéristiques.

Le bien et le mal n'existaient pas encore. Il

n'y avait pas de raison pour qu'on nous accablât de taloches et de cris. Cependant, les taloches et les cris figuraient dans l'ordre des événements, ils partaient toujours de personnes déterminées, comme la pluie et le soleil venaient du ciel. Et le ciel était terrible et les maîtres de la maison étaient méchants. Mais il arrivait que ma mère me caressât soudain et que mon père, taciturne, sujet à de brusques explosions, se décidât à me raconter des histoires. Je m'étonnais, j'acceptais la loi nouvelle, naïvement, j'admettais que la nature s'était modifiée. Puis la douce parenthèse se fermait et j'en étais tout désorienté.

Dans cette matinée d'hiver, les clôtures et les plantes étaient noyées dans le brouillard qui couvrait les champs, une fumée s'élevait des tas d'ordures du jardin, des gouttes espacées tombaient des gouttières. Le vent glacé mordait les chairs. Les gros souliers des bouviers déposaient d'épaisses couches d'argile sur le carrelage. Les vêtements mouillés laissaient de larges taches sur les bancs de la véranda. L'humidité noircissait les murs. Je me couchais dans le hamac, je me blottissais, je m'enroulais dans les couvertures. Une lampe à pétrole léchait le brouillard avec des langues de flamme tremblotantes.

Quelques vieillards survenaient, disparaissaient, apparaissaient à nouveau, après de longues absences. De l'un d'eux, mon grand-père paternel, il ne m'est resté que de vagues souvenirs et un portrait à moitié effacé dans l'album que l'on gardait dans le bahut. C'est peut-être de lui que je tiens mon goût absurde pour les choses inutiles. C'était un vieillard timide, qui ne jouissait pas, à ce que je crois, d'un grand prestige dans la famille. Il avait possédé des moulins à sucre dans la campagne. Victime de

la fourberie d'amis et de parents trop habiles, il s'était ruiné et était tombé à la charge de ses enfants. Parfois il redressait l'échine, l'ancien propriétaire réapparaissait, mais cet accès d'énergie ne durait guère et le pauvre homme retombait dans son insignifiance et dans son hamac. Bon musicien, il s'était spécialisé dans le chant. Dans un souvenir imprécis, je revois des femmes agenouillées dans un petit oratoire. Mon grand-père, debout, chantait — et il était devenu gigantesque. Comment pouvait-on crier ainsi? Le souvenir de cette grandeur et de cette harmonie étrange me fait voir aujourd'hui deux hommes en cet être geignant et chétif, d'ordinaire occupé, malgré la maladie, à fabriquer des babioles. Il avait une habileté remarquable et beaucoup de patience. De la patience? Je crois à présent que ce n'était pas de la patience. C'était une obstination concentrée, une longue immobilité que les événements extérieurs ne troublaient pas. Dans cet état, les sensations s'estompent, le corps se raidit et se voûte, toute la vie se concentre sur quelques points : sur l'œil qui brille et s'éteint, sur la main qui laisse tomber la cigarette et continue sa tâche, sur les lèvres qui murmurent d'inintelligibles paroles de mécontentement. Nous éprouvons du découragement ou de la colère; mais ces sentiments ne se trahissent que par le tremblement des doigts, par les rides qui se creusent. En apparence, nous sommes calmes. Si on nous parlait, nous n'entendrions rien ou ne comprendrions pas le sens des mots. Et comme notre travail est souvent interrompu, on sera convaincu que nous sommes paresseux. Et en fait, nous désirons l'abandonner. Et pourtant nous passons une éternité à agencer des riens qui se combinent entre eux pour aboutir

à une œuvre laborieuse et manquée. Mon grand-père n'avait jamais appris de métier. Cela ne l'empêchait pas d'en connaître plusieurs et il n'eut jamais à souffrir de n'avoir pas eu de maître. Il s'évertuait à fabriquer des ouvrages de sparterie. S'il s'était décidé à en démonter un, il aurait étudié facilement la fibre, le cadre, la façon de tresser. Mais cela lui aurait semblé un plagiat. Travailleur méticuleux et scrupuleux, il cherchait ses propres voies et fabriquait des sparteries robustes et solides. Probablement, on ne les appréciait pas, on aurait préféré les voir conformes aux traditions et aux habitudes, délicates et fragiles. Mais l'artiste, indifférent à la critique, s'obstina à faire des sparteries solides et simples, non parce qu'il les aimait ainsi, mais parce que c'était le moyen d'expression qui lui paraissait le plus raisonnable.

Mon grand-père maternel, grand, maigre, les cheveux et la barbe comme des touffes de coton, était très différent de ce malheureux infirme. Il ne perdait pas son temps à chanter et ne se fatiguait pas à des brimborions. Toujours en jambières, en veste et en plastron de cuir, les bords du chapeau de cuir, qu'il portait rejeté sur la nuque, faisant ressortir son visage rouge, il s'imposait. La voix lente, nasale, enrouée par l'abus du tabac, roulait avec un ronronnement grondeur qui nous écorchait les oreilles, puis elle s'insinuait, s'adoucissait, prenait une consistance sirupeuse. Nous avions l'impression que cette parole grincheuse nous caressait et nous réprimandait à la fois. Les gestes étaient lents. C'était un homme d'une vigueur peu commune, qui résistait à la saison sèche. Tantôt dans l'opulence, tantôt dans le dénuement, il savait reconstruire courageusement sa fortune. En général,

il n'était pas expansif. Il écoutait calmement les conversations, son fichu écarlate sur les épaules ou sur les genoux, son œil bleu perdu dans les buissons familiers, percevant des signes invisibles au commun des observateurs. Il possédait une connaissance innée de tout ce qui concerne les bêtes. Il désignait sans se tromper les petits des vaches qui avaient mis bas dans la campagne, il devinait le poids exact des bœufs. Pour vendre son bétail, il n'eut jamais besoin de bascule. Ce grand-père barbare prodiguait au civilisé, artiste et chanteur, des excès de prévenances dans lesquels il y avait peut-être de l'étonnement, du dédain, la crainte de le froisser, de le blesser de ses mains rudes.

Ma grand-mère, grave et osseuse, avait des protubérances sur le crâne et des prunelles sévères. Des années après, elle me raconta ses déboires intimes : son mari, jaloux, l'avait tourmentée sans répit. Ce fut seulement alors que je sus combien elle avait souffert et qu'elle était bonne, mais à l'époque de la jalousie et des tourments, je ne remarquai pas sa bonté.

Il y avait aussi un couple d'arrière-grands-parents : une sainte femme brune et ridée, un petit vieillard autoritaire qui discutait obstinément avec mon père.

En dehors de ces personnes et des autres habitants du domaine, on voyait apparaître dans le *patio* des bandes de tziganes, des bouviers bardés de cuir qui conduisaient un troupeau et, de loin en loin, quelque rare voyageur. Deux de nos hôtes de passage étaient restés dans les annales de la famille. Le premier, un métis de mauvaise mine, fut mal reçu. Ma mère observa les alentours, guettant Amaro ou José, et s'assit dans un coin de la salle, à portée des armes à feu.

L'homme s'accroupit à la porte. Et ils restèrent ainsi, tous les deux, lui battant son briquet et suçotant sa cigarette, elle observant ses mouvements, protégée par les flingots, confiante dans la fermeté de sa main et la sûreté de son tir. Sur le soir, le métis de mauvaise mine déclara à mon père que la patronne avait un sale caractère.

L'autre visiteur apparut deux ou trois fois; il chuchota longuement dans la véranda et disparut, en emportant quelques dizaines de milreis. Cet argent était le tribut que les propriétaires ruraux payaient aux nombreuses troupes de bandouliers qui parcouraient les campagnes, ils étaient peu exigeants en comparaison de ceux qui leur succédèrent. Moyennant quelques billets, une génisse ou une truie, on s'acquérait des dévouements et des amitiés avantageuses. Quand nous déménageâmes au bourg, cinq ou six de ces bandouliers qui passaient dans les environs, quittèrent la route et s'enfoncèrent dans les taillis, pour ne pas effaroucher la mère et les enfants.

Quand il n'y avait ni hôte ni voyageur de passage, nous retombions dans le fastidieux traintrain quotidien. Toujours les mêmes travaux : lier les bœufs à marquer au fer, traire les vaches; le grincement des verrous à l'aube et à la tombée de la nuit; des voix rudes, des commandements brefs, des ordres incompréhensibles. De tous les côtés, des dépouilles d'animaux : des ossements blanchissants dans les sentiers, des crânes de bœufs accrochés à des pieux, des peaux percées, des sacs de cuir, des sacoches de cuir, des vêtements de cuir suspendus tout autour, des sonnailles avec des battants de corne, des morceaux de lanière, des fouets, des harnais, des licols.

A présent le monde s'étendait au delà du tas de fumier du jardin, mais nous ne nous aventurions pas à pénétrer dans cette région inconnue. Le pied de genêt épineux était mon refuge. Les petites filles se traînaient sous le porche et dans la cuisine. Le négrillon José commençait à manifester son existence. Ma sœur naturelle grandissait, s'égratignait souvent dans les balsamines. L'aversion qu'elle inspirait s'exprimait dans des brocards et des manifestations injurieuses. Quand cela allait plus loin, nous en subissions les conséquences. Sans cette histoire, je crois bien que ma mère aurait été plus humaine. En fait, mon père montrait qu'il savait bien se conduire. Mais il y avait cette preuve vivante des fautes anciennes, une preuve méchante, aux cheveux noirs, aux lèvres vermeilles, aux yeux provocants. Ma mère ne disposait pas de cet avantage. Et certainement elle se tracassait, se rendait malheureuse, se revoyant en nous, voyant en dehors d'elle, détachés d'elle, des morceaux de sa propre chair si favorable aux furoncles. Elle se tourmentait en nous tourmentant. Je crois que nous avions reçu bien des gifles parce que nous n'avions pas la beauté de Mocinha.

..

L'ÉTÉ

De cet été lointain qui transforma mon existence, il ne me reste que quelques traits fugaces. Et je ne peux même pas affirmer qu'ils subsistent effectivement dans ma mémoire. L'habitude me pousse à recréer une ambiance, à imaginer des détails auxquels je confère une existence réelle. Sans aucun doute les arbres se dépouillèrent et devinrent noirs. L'étang se dessécha, on laissa ouvertes les portes des étables qui ne servaient plus à rien. Il en est toujours ainsi. Cependant j'ignore si c'est à ce moment ou dans des saisons sèches postérieures que je vis les plantes flétries et noires et je conserve le souvenir d'un bassin plein d'eau, couvert d'oiseaux blancs et de fleurs. Pour les étables, je souffre d'une étrange absence de mémoire. Elles étaient dans le voisinage, probablement, mais c'est une pure supposition. Peut-être même n'ai-je pas observé dans la suite le minimum de détails qui peut dépeindre l'exploitation à demi anéantie. Certaines choses n'existent que par déduction et association d'idées, elles se répètent, elles s'imposent, et, une fois imprimées en nous, elles prennent de la consistance, elles s'enracinent. Nous aurions du mal à décrire un été du Nord-Est dans lequel les branches ne seraient pas noires et où les puits ne seraient pas taris. Nous rassemblons des éléments que nous tenons pour indispensables, nous les disposons à notre gré

et si nous en dédaignons quelques-uns, le tableau paraîtrait plat.

En fait, mon été est incomplet. Ce qui m'en est resté est le souvenir d'importants changements dans les personnes. De flegmatiques et lentes qu'elles étaient d'ordinaire, elles devenaient agitées, tourbillonnaient comme des fourmis ailées. Finies les longues conversations sous le porche, les visites, les rires bruyants, les travaux nonchalants. Je vis soudain des visages sombres, des bruits sourds. Une chaleur torride, des nuages de poussière. Et au milieu de la chaleur et de la poussière, des hommes allant et venant sans trêve, baignés de sueur, poussant devant eux les bœufs.

C'est alors que pour la première fois j'entendis parler du diable. Il se peut que j'en aie entendu le nom auparavant, mais ce fut à ce moment seulement que je le fixai dans mon esprit. Je ne vis pas le diable, non, mais j'appris qu'il se déchaînait dans les tourbillons qui balayaient le *patio,* au milieu des feuilles et des branchages.

Un jour l'eau manqua dans la maison. J'eus soif et l'on m'invita à prendre patience : les barils ne tarderaient pas à venir. Or ils se firent attendre. La source était éloignée et je passai plusieurs heures dans une véritable agonie, promenant ma langue embrasée tout autour de la cruche. Cette souffrance singulière me troubla beaucoup. Dans mes douleurs habituelles je voyais des gestes déraisonnables, j'entendais des paroles de colère. Ma vie était comme une longue trame que secouaient des soubresauts violents. A vrai dire, je flottais dans l'espace, minuscule et sans poids. Soudain une secousse suivie d'autres secousses, des tressaillements douloureux. Impossible de me plaindre maintenant. On

ne me menaçait pas, on me caressait, et les refus m'apparaissaient presque doux. En fait on ne me refusait pas. Encore une minute et j'aurai de l'eau en abondance. Je pleurai, je me laissai bercer de ces consolations et les minutes s'écoulaient avec lenteur. J'avais la bouche sèche, les lèvres crevassées, les yeux troubles, je sentais comme un feu qui me dévorait. Je m'assoupis, je m'enfonçai dans une vague somnolence. Je m'étendis sur un matelas brûlant. Mes paupières s'allongeaient, dures et rèches. Il me semblait que le liquide qui m'obsédait circulait dans les paroles qui me berçaient, qu'il m'humectait la peau et qu'il s'évaporait subitement. Et tout autour de moi, les objets se déformaient, leurs contours tremblotaient. Ensuite mes membres se raidirent, je me sentis engourdi. Je ne sais combien de temps dura ce supplice.

Je vivais dans un véritable émerveillement. Et les surprises se multipliaient. N'étaient-ce pas Amaro et José Baia qui, armés de grands couteaux, remplissaient des paniers avec des tranches de *mandacaru*? Mes sens me l'affirmaient. Mais cela ne concordait pas avec leurs occupations ordinaires. J'essayais de m'informer, je posais une vraie question de fou. Je ne demandais pas pourquoi on remplissait les paniers, je demandais si réellement on les remplissait. Si on avait confirmé mon observation, j'aurais continué à importuner les deux hommes, j'aurais voulu savoir si c'était de la nourriture pour les bêtes. Mais ils n'attachaient pas d'importance à ce que je demandais. Amaro reniflait, grommelait, renfrognait son visage poilu. José Baia plaisantait. N'était-il pas bien facile de me répondre qu'ils coupaient du *mandacaru* dans les paniers? J'avais besoin d'une autorité, d'un sou-

tien. Je me méfiais des choses proches que je voyais, que j'entendais, que je touchais, mais en général je croyais sans effort à ce qu'on me racontait.

Je crus, plus tard, au cheval-chien, la bête que monte le diable quand il mène grand tapage à travers le monde. Il y a une autre espèce de cheval-chien, un insecte noir, avec de grandes ailes, très bruyant [1]. Celui dont le diable se servait dans ses voyages devait être comme celui-là, noir, bruyant, mais beaucoup plus grand. J'y crus docilement, parce que son homonyme réel lui conférait certains traits caractéristiques, parce que ma propre expérience me le faisait voir et enfin parce que dans les tourbillons qui fouettaient les taillis dépouillés, il devait y avoir un être furieux, qui soufflait et sifflait, qui brandissait des bâtons et cassait des branches. Cette créature de rêve et de folie, ce cheval ailé, ne me causa aucune surprise.

Par contre j'éprouvai une surprise, et quelle surprise! quand je vis mon père dans la salle, accablé, avec des gestes lents. Il m'avait accoutumé à le voir grave, taciturne, accumulant de l'énergie pour éclater tout d'un coup en cris terrifiants. Les cris ordinaires se perdaient. Les siens provoquaient des effets singuliers : ceux qu'ils atteignaient baissaient la tête, se faisaient tout petits, ou couraient exécuter ses ordres. J'étais encore trop jeune pour comprendre que le domaine lui appartenait. Je remarquais cependant des différences entre les personnes qui s'asseyaient dans les hamacs et celles qui s'accroupissaient sous le porche. La veste de cuir

1. Le fourmi-lion (N. d. T.).

de mon père portait des ornements, celle d'Amaro avait beaucoup de trous et de reprises. Nos vêtements grossiers paraissaient luxueux en comparaison de la cotonnade de mâme Leopoldina et de la chemise de José Baia, trop courte, en coton écru. Les métis peinaient, suaient, attachaient des fils de fer barbelés. Mon père les surveillait, exigeait qu'ils s'occupassent de ceci ou de cela. Jamais il n'était satisfait, il grondait pour tout, avec un débordement d'injures. Cette mauvaise humeur perpétuelle finissait par être raisonnable et profitable : elle avait courbé les échines, tendu les muscles, creusé dans le gravier et l'argile l'étang qui s'était couvert de canards, de plongeons et de nymphéas. Mon père était terriblement autoritaire et essentiellement autoritaire. Il ne me venait pas à l'esprit que l'autorité existât hors de lui et voici que soudain elle l'abandonnait, le laissant faible et comme tout le monde, avec une veste de cuir déchirée sur sa chemise courte.

Assis à côté des armes à feu et des instruments agricoles, profondément abattu, les mains inertes, pâle, l'agriculteur murmurait à sa compagne une confession déchirante. Les sources tarissaient. Le bétail succombait sous les tiques et la clavelée. Ces mots de tique et de clavelée me parurent étranges. Ils désignaient évidemment des forces supérieures à celles de mon père. Je n'entendis pas le chuchotement lamentable, mais je devinais un changement prochain. Les mots de bourg, de boutique et d'argent frappèrent mes oreilles. Ce découragement et cette tristesse m'émurent. Ils expliquaient le silence, le mécontentement, le visage renfrogné, les bordées de coups et d'injures. Mais cette explication ne m'apparut que plus tard. Alors je ne voyais qu'un

homme vigoureux, brutal avec ses ouvriers, magnifique dans les jeux équestres. Je le vis à la fois hautain et humble, agité et inquiet — un despotisme qui parfois sombrait dans l'impuissance et les larmes! L'impuissance et les larmes ne nous émouvaient pas. Aujourd'hui je trouve naturelles les violences qui l'aveuglaient. S'il avait été tout en bas de l'échelle, exempt d'ambition, ou tout en haut, au comble de l'opulence, le négrillon José et moi, nous aurions vécu dans la tranquillité et le calme. Mais entre les deux, craignant de tomber, avançant à grand' peine, tourmenté par l'été torride, ruiné par l'épizootie, indécis, soumis au chef politique, à la justice et au fisc, c'était pour lui une nécessité de se soulager, de lâcher la bride à sa bile accumulée. Il harcelait son débiteur et se consumait dans la terreur de n'être pas payé. Il respectait son créancier et, ponctuel dans ses payements, économisait sordidement. Il n'y avait que les taloches et les récriminations dont il ne fût pas chiche. Nous étions donc et grondés et battus.

UNE CEINTURE

Les premiers rapports que j'eus avec la justice furent douloureux et me laissèrent une profonde impression. Je devais avoir dans les quatre ou cinq ans et figurais au banc des accusés. Certainement on m'avait déjà fait jouer ce rôle, mais personne ne m'avait fait comprendre qu'il s'agissait d'un jugement. On me battait parce qu'on pouvait me battre, et cela était naturel. Les coups que j'avais reçus avant l'affaire de la ceinture, purement matériels, disparaissaient avec la douleur. Une fois ma mère me rossa avec une corde à nœuds qui me marbra le dos de taches sanglantes. Tout rompu, tournant péniblement la tête, je distinguais sur mes flancs de grandes zébrures rouges. On me coucha, on m'enveloppa de linges mouillés d'eau salée — et il y eut une discussion dans la famille. Ma grand-mère, qui était en visite chez nous, blâma la conduite de sa fille et celle-ci se fâcha. Dans sa colère elle m'avait frappé à la volée, sans le vouloir. Je n'en gardai pas rancune à ma mère; le coupable était le nœud. Sans lui la flagellation m'aurait fait moins de mal et je n'en aurais gardé aucun souvenir. L'affaire de la ceinture qui survint peu de temps après, ranima ma mémoire.

Mon père dort dans un hamac disposé dans la grande salle. Tout est plongé dans l'obscurité. Des murs extraordinairement éloignés l'un de l'autre, un hamac qui n'en finit plus, de longs crochets. Voilà mon père qui se réveille, qui se

lève de mauvaise humeur, qui frappe le sol de ses savates, le visage rouge de fureur. Naturellement je ne me souviens pas de la rougeur ni des rides du visage, de la voix rude, du temps qu'il passa à grommeler une de ses exigences. Je sais qu'il était en colère et il n'en faut pas plus pour me rejeter dans mes terreurs habituelles. Je souhaitais qu'il s'adressât à ma mère et à José Baia : c'étaient des grandes personnes qui ne recevraient pas de taloches. J'essayai anxieusement de me cramponner à cet espoir fragile. La violence de mon père se heurterait à une résistance et se perdrait en paroles.

Faible et ignorant comme j'étais, incapable de parler ou de me défendre, je m'en allai me blottir, dans un coin, du côté des caisses vertes. Sans la peur qui m'étreignait, j'aurais essayé de m'esquiver : par la porte d'entrée je serais arrivé au bassin, par celle du corridor j'aurais trouvé le pied de genêt épineux. J'ai dû penser à cela. Mais, immobile derrière les caisses, je ne désirais qu'une chose : voir surgir ma mère, même Leopoldina, Amaro ou José Baia, pour me délivrer de ce danger.

Mais personne ne vint, mon père me découvrit accroupi et presque inanimé, collé contre le mur. Il me tira violemment de ma cachette, réclamant une ceinture. Où était la ceinture? Je n'en savais rien, mais j'avais de la peine à m'expliquer. Je m'embrouillai, je bégayai, hébété, sans pouvoir comprendre la raison de sa fureur. Ses façons brutales et coléreuses me paralysaient, les sons rudes s'étouffaient dépourvus de sens.

Je n'arrive pas à me faire une idée complète de la scène. En complétant les vagues souvenirs que j'en ai gardés par des événements qui se sont produits dans la suite, j'imagine les hurle-

ments de mon père, sa colère terrible, mon misérable tremblement. Probablement il me secoua. La stupeur me glaçait le sang, m'écarquillait les yeux.

Où était la ceinture? Comment répondre à cette question? Même si j'avais caché cet objet odieux, j'aurais gardé le silence, tellement j'étais épouvanté. Des situations de ce genre ont été les plus grands tourments de mon enfance et leurs conséquences m'ont poursuivi.

Mon père ne me demandait pas si j'avais cette misérable courroie. Il m'ordonnait de la lui donner sur le champ. Ses cris m'entraient dans la tête. Jamais personne ne s'est égosillé de la sorte.

Où était la ceinture? Aujourd'hui encore je ne puis entendre parler fort. Le cœur me bat, comme s'il allait s'arrêter. Ma voix s'enroue, mes yeux s'obscurcissent, une colère folle réveille des choses endormies au dedans de moi. Quelle horrible sensation d'avoir les tympans percés avec des pointes de fer!

Où était la ceinture? La question sans cesse répétée m'est restée dans la mémoire. Il me semble qu'on me l'enfonce à coups de marteau.

La fureur folle croissait, j'allais en subir les effets douloureux. J'allais rester sans connaissance, blotti, agitant mes doigts glacés, les lèvres tremblantes et silencieuses. Si le négrillon José ou un chien était entré dans la salle, peut-être les taloches seraient tombées sur un autre. Le négrillon et les chiens n'y étaient pour rien, mais il ne s'agissait pas de cela. En s'en prenant à l'un d'eux mon père m'aurait oublié, on m'aurait laissé échapper, je me serais caché au bord du bassin ou dans le jardin.

Mais ma mère, mais José Baia, mais Amaro et les chiens de l'exploitation m'abandonnèrent.

J'avais la bouche grande ouverte, la maison tournait autour de moi, mon corps s'affaissait lentement, flottant dans l'air, des abeilles de toutes les ruches m'emplissaient les oreilles de bourdonnements, et au milieu de ces bourdonnements j'entendais la question redoutable. J'avais mal au cœur, je tombais de sommeil. Où était la ceinture? Ah! dormir, dormir longuement derrière les caisses qui, elles, ne souffraient pas mon tourment!

J'étais comme environné de brouillard et je je ne vis pas immédiatement ce que faisait mon père. Je ne le vis pas saisir le fouet pendu au mur. Sa main velue m'empoigna, me traîna au milieu de la salle. La lanière de cuir me frappa dans le dos. Je poussai des cris, des hurlements qui ne servirent à rien, puis des râles. Je ne devais pas encore savoir que les prières et les flatteries exaspéraient le bourreau. Aucun secours à attendre. José Baia, mon ami, n'était qu'un pauvre diable.

. .

Je me trouvais dans un véritable désert. La maison était obscure et triste, les gens tristes. Je pense avec horreur à cette solitude. Je me souviens de cimetières et de ruines hantées par des fantômes. Portes et fenêtres étaient fermées. Au plafond noir pendaient des toiles d'araignées. Dans les chambres lugubres ma petite sœur se traînait à quatre pattes, commençant son apprentissage douloureux.

Et tout près de moi un homme qui me saisissait par le bras, qui me fouettait. Peut-être que les coups n'étaient pas très forts. En comparaison de ceux que j'ai reçus après, quand on m'a appris mes lettres, ils n'étaient pas grand'chose. Sûrement, mes pleurs, mes soubresauts, mes efforts pour tourner dans la salle comme un

toton, étaient moins des manifestations de souffrance que l'explosion d'une crainte refoulée. J'étais resté longtemps sans bouger, presque sans respirer; à présent, je vidais mes poumons, je m'agitais dans un effort désespéré.

Le supplice dura assez longtemps, mais quelque long qu'il ait été, il fut moins atroce que la phase préparatoire : l'œil dur qui m'hypnotisait, les gestes menaçants, la voix rauque qui vociférait une question inintelligible.

Quand il me lâcha, je m'en allais me blottir auprès des caisses, frotter mes meurtrissures, avaler mes sanglots, gémir tout bas et me bercer de mes propres gémissements. Avant de m'endormir, recru de fatigue, je vis mon père marcher vers le hamac, écarter les rideaux, s'asseoir et aussitôt se relever, en tenant à la main la maudite ceinture, qu'il avait prise dans la boucle de ses souliers quand il s'était couché. Il grommela et se mit à marcher dans la chambre, très agité. J'eus l'impression qu'il allait me parler : il baissa la tête, son visage renfrogné se radoucit, ses yeux perdirent leur éclat, ils cherchaient le refuge où je me dissimulais, anéanti.

Il me sembla que sa taille imposante se faisait plus petite et mon infortune diminua d'intensité. Si mon père était venu jusqu'à moi, je l'aurais accueilli sans le tremblement que sa présence me donna toujours. Mais il ne s'approcha pas; il continua à tourner en rond. Puis il s'éloigna.

Dans ma solitude, je le vis de nouveau cruel et méchant, haletant, écumant. Et je restai là, tout petit, insignifiant, aussi insignifiant et aussi petit que les araignées qui tissaient leur toile noire.

Tel fut mon premier contact avec la justice.

UNE CUITE

Nous fîmes environ deux lieues à cheval, ma mère assise en amazone, enveloppée dans sa jupe longue et ample, une jambe dans la corne d'arçon, mon père se prélassant sur sa monture, bon cavalier dans les jeux équestres, voyageant comme il convenait, à la façon d'un homme qui accomplit un devoir, et moi en sécurité près de lui, perché sur le pommeau de la selle, parce que j'étais trop petit pour tenir sur la croupe du cheval.

Nous allions en visite chez un exploitant voisin, un homme considérable, dont la conduite suscitait la réprobation des gens sérieux. Ce jour-là je ne m'en rendis pas compte. Mais je le revis quelques années plus tard, au bourg voisin, en pantalon blanc, veston de drap fin, un panama de paille fine sur la tête, des bottines reluisantes; il avait un parapluie de grand prix et portait une livre sterling suspendue à sa grosse chaîne d'or, l'air scandaleusement riche. Et après un long intervalle, je le rencontrai de nouveau, bien bas, puant l'eau-de-vie, jouant aux cartes avec des agents de police, aux comptoirs des bars et sur le trottoir. Mes parents, économes à l'excès, attribuaient ce dénuement au parapluie et à la livre sterling. Et aussi aux objets superflus qu'il nous montra en cette matinée d'été : des meubles extraordinaires, des hamacs blancs avec des rideaux épais et d'autres minces, ajourés comme des dentelles, du linge blanc, odorant, un cara-

fon rouge, sur un plateau, entouré de petits verres, tous objets qui provoquèrent mon admiration.

Ce milieu étrange m'intimida et me gêna. Ignorant encore les usages, je perdais mon entrain devant des inconnus. Assurément on m'avait habitué à me considérer comme un être chétif. Mon vêtement court était de mauvaise qualité. J'essayai de me cacher, je me traînai sous les cordes du hamac, marchant clopin-clopant, parce que mes souliers me blessaient. A la maison je portais des espadrilles. Quand on me faisait mettre des souliers, c'était toute une affaire, mes pieds se mettaient en boules, ils résistaient, ils ne voulaient pas entrer dans ces prisons dures et étroites. Ils ne cédaient qu'à la force et pendant qu'on se battait avec eux, j'entendais des hurlements, je recevais des calottes et je pleurais. Une paire d'infernaux brodequins jaunes me marqua ainsi pour la vie.

J'ignore comment nous arrivâmes à l'exploitation : mes souvenirs ne remontent qu'au moment où nous entrâmes dans la salle. Mon père et le propriétaire s'en allèrent pour causer d'affaires dans une conversation pleine d'éclats de voix. Ma mère et moi restâmes dans un cercle de jupes.

Les murs étaient blancs et peut-être ont-ils contribué à aggraver ma gêne. En face de la maison un char à bœufs était au repos sous les branches, presque dépourvues de feuilles, d'un grand arbre. Je ne m'intéressai pas au char à bœufs, pareil à d'autres déjà vus, mais j'aurais voulu qu'on m'expliquât l'arbre pelé, si différent du pied de genêt épineux de mon jardin. Je gardai le silence, intimidé, je me terrai dans un recoin du mur, loin des jupes. Ma mère, au milieu

d'elles, faisait l'importante. Mais je ne faisais pas attention à ses minauderies. Mes souliers me faisaient oublier le char à bœufs, les hamacs, les femmes qui flattaient ma mère tout en la méprisant. Je crois que ces amabilités l'agaçaient. Elle ne les comprenait pas et bâillait légèrement, bien sage, sans faire attention à celles qui se donnaient de la peine pour la combler de politesses. Il y avait là une femme âgée et plusieurs jeunes filles. L'une d'elles était grande, brune, bruyante; les autres qui se cachaient derrière elle, étaient insignifiantes; aujourd'hui elles se sont effacées de ma mémoire. Elles riaient, s'agitaient, s'animaient.

Je ne sais comment soudain je me trouvai au milieu de la bande bruyante. Je sais qu'on m'ôta du mur et que mes souliers cessèrent de me torturer les orteils et les talons. On m'étendit dans un des hamacs, près de la vieille dame et je pense qu'on me trouva digne d'intérêt. On apporta le plateau, le carafon à liqueur et les petits verres. Ma mère pinça les lèvres dans l'étonnement que lui causaient ces objets rares, elle croisa les mains, plissa la bouche en esquissant un remerciement. A vrai dire, il ne me serait pas possible d'affirmer que ces gestes furent réellement accomplis. Je les ai cependant surpris dans des visites postérieures et je me hasarde à les rapporter à celle-ci. Ses doigts à la fois fins et noueux se joignaient, sans danger pour moi, ses lèvres dures se serraient, muettes, ses yeux sortaient de la tête, fixes, froids, irrésolus.

Ce qui me surprenait dans ce visage était l'absence de sourire. Il n'allait jamais au delà du stade que voici : deux plissements qui se figeaient en une grimace, les lèvres quasi inexistantes qui se retroussaient comme les bords d'un

pot de terre. Petite et laide, elle devait s'inquiéter, se méfier des amabilités, redouter d'être mystifiée. Quand, devenu grand, j'essayai de lui faire plaisir, elle m'accueillit avec une méfiance hostile. S'il m'arrivait d'être d'accord avec elle, elle changeait d'opinion et se répandait en désespérantes manifestations injurieuses.

Ce fut la magnifique brune qui me versa le premier verre de liqueur, mais je ne sais plus qui me versa le second. J'en bus plusieurs, je vidai le reste du carafon. Je me conduisis d'une façon indécente, je perdis toute retenue, j'en fis à ma tête, parlant beaucoup, disant des bêtises et réclamant de la liqueur. Une des jeunes filles m'apporta un verre de vin avec du miel. Ma mère rougit, étendit un bras énergique, mais à ce moment je bravais les oppositions. A travers un nuage je distinguais des formes vagues et sans consistance. Je repoussai la main qui s'avançait et pris le verre. A partir de cet instant et jusqu'à ce que je m'endormisse je perdis la notion du temps. Certains détails grossirent tandis que des choses importantes s'évanouissaient. Je devins subitement courageux, les dangers n'existaient plus pour moi. Je m'enhardis, je sentis des alliés dans les personnes qui m'environnaient.

J'en distinguais surtout une, brune, grande, le teint vermeil, riante et bruyante : la Demoiselle! Vingt ans après, j'appris que ses affaires avaient mal marché, j'en fus affligé. Elle se ruina et probablement ne tarda pas à mourir. L'honneur rustique s'en alla en lambeaux, une tradition fut réduite à de misérables débris. Toutefois on continua à répandre des mensonges à la ville. La littérature populaire et les recueils de chansons paysannes se fatiguèrent à ressasser des campagnards rudes et vindicatifs, des demoiselles ingé-

nues, vraiment trop pures. Quels mensonges! La Demoiselle, élevée au voisinage de l'étable, connaissait les mystères de la procréation et était toute simple. Fille de propriétaire, elle se soumit aux lois de l'honneur et attendit un mari. Mais les dettes s'accumulèrent, l'exploitation se dépeupla, les clôtures s'effondrèrent, le colonel, sans chaîne de montre ni parapluie, sombra dans les bas-fonds — et la Demoiselle renonça à la vertu, trangressa la morale, se plia à la loi de l'instinct. La jolie fille! Je m'approchai d'elle avec effronterie, en camarade, je me frottai contre elle. Ce besoin de recevoir des caresses d'une personne de l'autre sexe m'apparut tout d'un coup, stimulé par l'alcool.

J'ai lieu de croire que ce n'est pas la première fois qu'on m'enivra. Dans les campagnes du Nord-Est les femmes endorment leurs enfants le soir avec un carafon de vin fort. Mon frère et mes sœurs l'absorbèrent et s'en trouvèrent bien : plus de pleurs ni de cris, plus aucune exigence. Ils se réveillaient bien tranquilles, doux, hébétés, bons comme de petits saints. Ils mouillaient leurs couvertures, mais cela ne les gênait pas, ils dormaient tout trempés. Et loin d'eux doña Maria était bien tranquille. Quand j'eus l'odorat et la vue plus affinés, je m'aperçus que les draps de mes frères et sœurs étaient fétides, répugnants. Les miens devaient être pareils.

En voyant mon effronterie, ma mère essaya de me saisir. Moi, qui ne me trouvais pas assez en sûreté dans le hamac, je me levai en titubant, je tirai la vieille dame, je voulus lui exprimer ma sympathie. Nous arrivâmes à un sofa, nous nous assîmes et je posai familièrement la tête sur ses genoux. Les contours des objets s'estompaient; parmi eux, lointain, presque imperceptible,

l'arbre en train de se dépouiller dans le *patio,* tout près du char à bœufs. La curiosité m'entraîna : je montrai avec dédain la plante dénudée et bégayai :

— Ma fille, quel est ce bois?

On me renseigna et quelques minutes après je redemandai :

— Ma fille, quel est ce bois?

Nouvelle réponse, mais ma curiosité s'enflammait et s'apaisait tour à tour; c'était comme l'éclat d'un ver luisant. Une étrange loquacité triomphait du silence abrutissant qu'on m'avait imposé. Le petit animal novice jacassait et des éclats de rire retentissaient dans la salle, étouffant l'agacement de ma mère. Cette puissance s'écroulait. Je n'avais pas l'idée qu'elle pût se rétablir, revenir avec moi à notre triste maison, me donner le fouet et me tirer les oreilles. Il me semblait que les jeunes filles bruyantes et la dame grisonnante m'apporteraient désormais le carafon, les verres et le plateau et prêteraient l'oreille à mes sornettes.

Quand mon père revint, je me trouvais en pleine évasion, indifférent aux reproches, sur les genoux d'une inconnue, babillant avec d'autres inconnues enchanteresses, que je voyais à peine à travers l'épais brouillard qui m'enveloppait.

ARRIVÉE AU BOURG

C'était une nuit obscure et froide. Des voix s'entre-croisaient sur le trottoir. Les gens allaient et venaient autour d'un grand feu, dans le *patio*. Des braises craquaient, des langues de feu s'élevaient, elles éclairaient vaguement des formes humaines, puis s'éteignaient et de l'ombre fumeuse partaient de longs éclats de rire. Mon père, invisible, commentait :

— On dirait un *papa-lagartas* [1].

Qu'est-ce que cela pouvait être, un *papa-lagartas?* Si mon père n'avait pas éteint en moi toute curiosité, à force de me répondre une formule grossière à l'adresse des questionneurs, j'aurais pris sur moi de l'interroger. Mais la terrible formule m'épouvantait. Je ne voulais pas me convaincre que j'entendais de si vilains mots et quand je me rendais bien compte de leur sens, je m'éloignais, triste et humilié, trouvant mon père grossier et je me promettais de me corriger.

J'eus l'idée de m'adresser à une des personnes cachées dans l'obscurité. Il y avait tout un remue-ménage. Des hennissements, des pas, des couvercles de bahuts qui claquaient. Et les éclats de rire tout près du feu! Qu'est-ce que cela pouvait être, un *papa-lagartas?* Sans mes maudits souliers, durs comme du bois, je me serais décidé à entrer, à sortir, à me renseigner. Certainement on n'attacherait pas d'importance à

---

1. Oiseau de la famille du coucou (N. d. T.).

ma personne. Mais les souliers me serraient les orteils, m'écorchaient les talons. Où pouvaient bien être mes espadrilles? J'avais de la peine à remuer dans mon vêtement trop étroit. D'habitude je ne portais qu'une chemise, je sautais et courais comme un petit animal, je grimpais sur les genoux de José Baia, qui était né à sept mois et avait été élevé sans téter. José Baia était très bon, peut-être parce qu'il n'avait pas tété et parce qu'il était né à sept mois, ce qui devait être une exception. Si José Baia était venu là, il m'aurait expliqué ce que c'était qu'un *papa-lagartas*. Le pantalon, le veston et les souliers faisaient présager des événements considérables. Et des paroles mystérieuses avaient fait naître en moi des soupçons vagues, un enthousiasme médiocre pour des aventures incertaines et de la crainte. Qu'allait-il arriver? J'aurais aimé avoir avec moi José Baia, l'entendre babiller dans son jargon léger, il m'aurait délivré de mes terreurs.

Quand je me remémore cette scène lointaine, je vois la maison sens dessus dessous, spectacle extravagant qui devait se reproduire plus tard. Bien des fois, les rues et les maisons se disloquèrent, me laissant perplexe et désorienté. La porte d'entrée et la véranda ne donnaient plus sur le bassin, comme d'ordinaire, mais sur les tas d'ordures et le pied de genêt épineux. Il y eut un temps d'arrêt. Les voix, le bruit des malles traînées sur le sol, les flammes du bûcher, les hennissements, les éclats de rire du *papa-lagartas,* tout cela se tut.

Je me trouvai, quelques heures après, en plein jour, juché sur le pommeau d'une selle, terriblement secoué par le trot d'un cheval et maintenu en équilibre par de grosses mains. Nous traver-

sions un village — deux rangées de masures abandonnées, entremêlées de huttes d'argile noire et de paille sèche. A quoi servait cela? Quelqu'un parla de bistros et de fête. Je ne compris pas les mots de bistros et de fête, mais les constructions de terre et de paille brûlée m'impressionnèrent. Puis je les perdis de vue et ne tardai pas à les oublier, secoué par le trot qui me remuait les entrailles. Je voyais monter et descendre la végétation épineuse familière de xixequiques et de mandacarus.

Tout d'un coup, je me trouvai descendu de cheval, complètement abandonné, dans un monde étrange, plein de maisons blanches et peintes, sans porche, magnifiques. Deux surtout étaient merveilleuses, la première était couverte de carreaux étincelants, la seconde était construite par dessus une autre. Je m'approchai de celle-ci, et pris la fuite illico, effrayé et confus : je n'aurais jamais pu imaginer une maison grimpée sur une autre. Dans celle du bas je vis des créatures rouges et bleues, toutes pareilles. Dans celle du haut deux personnes se penchaient à une fenêtre, en causant, et, je ne sais pourquoi, peut-être parce qu'elles étaient ainsi juchées, elles me semblèrent énormes. L'une d'elles avait un uniforme rouge et bleu, comme celles du rez-de-chaussée, mais avec des galons jaunes aux manches. J'ignorais les uniformes et les galons. C'étaient évidemment des objets précieux. Je cherchai Amaro et José Baia. Peine perdue! Loin de l'exploitation, je me crus hors de la réalité et dans une solitude totale. En fait j'étais loin d'être seul : plusieurs personnes passaient de ce côté, des bruits vagues troublaient le silence. J'admirai la maison suspendue, qui avait l'air d'un gamin perché sur des échasses. Je m'appro-

chai d'elle de nouveau, mais je m'en écartai parce qu'elle brillait et étincelait de partout. Ma veste me battait les flancs. Mes souliers me blessaient et choppaient sur le pavé. Comme elles me manquaient, ma chemise et mes espadrilles! De l'autre côté de la rue un long couloir laissait voir un jardin plein de rosiers. Je plantai là l'uniforme, les galons, les murs lumineux et je restai longtemps à regarder les fleurs. Je m'appliquai à les examiner de près. Puis j'eus de nouveau le sentiment de la solitude et je me mis à marcher anxieusement sur le trottoir. J'aurais voulu appeler, demander des renseignements. Je désirais retourner chez moi, m'amuser avec les nymphéas de l'étang, les canards et le potager. Quelle absurdité de vivre dans un endroit où tant de maisons étaient serrées les unes contre les autres! Jusque là je n'en avais pas vu plus de quatre ou cinq à la fois. La véranda de la nôtre était soutenue par de robustes piliers de lentisque. José Baia me prenait par les bras et me faisait tourner. Quand il me lâchait, je m'en allais tout étourdi, en chancelant. Les clôtures et les arbres tournaient, les piliers tournaient et me cognaient la tête. Ma mère agonisait d'injures José Baia, mais lui s'en moquait bien. Il tournoyait, racontait des histoires de jaguars, disait qu'il était né à sept mois, qu'il avait été élevé sans téter, qu'il buvait le lait de cent vaches à la porte de l'étable. Hélas! La porte de l'étable était loin! L'étang, le potager, les canards et les nymphéas s'évanouissaient. Des flammes léchaient les visages, un voiturier riait à pleine gorge. *Papa-lagartas!* Puis venaient des bistros d'argile et de paille, le trot d'une bête qui me secouait sur les routes, des *xiquexiques* et des *mandacarus*. Ces plantes ne pourraient vivre

auprès de la grand bâtisse montée sur des échasses. Je me sentis une envie de pleurer. Moi non plus, je ne pourrais vivre là. Je vis une porte ouverte, j'entrai, je me trouvai dans la salle à manger. Dona Clara, la femme qui allait s'appeler dona Clara, assise sur une natte, donnait de la bouillie à un petit enfant. Je bredouillai et, apercevant un chat, je demandai à qui il appartenait. Dona Clara me répondit qu'il était à elle. Je partis, je m'en allai au hasard sur le trottoir, en quête de José Baia, le cœur gros. Je ne me rappelai pas l'arrivée, je ne savais pas comment je me trouvais là. Si on m'avait oublié au milieu de toutes ces merveilles! Je voulus me terrer. J'aperçus une autre porte, je m'y glissai, je m'arrêtai dans la salle à manger, je revis le chat, la natte, le petit enfant et dona Clara. Je demandai de nouveau à qui appartenait le chat et je reçus la même réponse. J'attendis encore d'autres paroles. Elles ne vinrent pas — et je sortis désappointé. J'aurais voulu, en faisant allusion au chat, que dona Clara ne se bornât pas là, qu'elle continuât la conversation, qu'elle parlât des hommes aux vêtements bleus et rouges, de la maison étincelante, des rosiers. Mais dona Clara ne devina pas mon intention. Et je me retrouvai dans la rue, tout petit, décontenancé. La fenêtre de la belle maison se ferma. Au rez-de-chaussée cependant les individus de couleur s'agitaient avec animation et l'un d'eux chantait une chanson énervée, languissante, bien différente de celle de José Baia. Deux ou trois vieilles femmes apparurent dans la maison aux rosiers. Ces femmes et quelques passants formèrent soudain une foule, et la foule me fascinait et m'effrayait. Je m'approchais craintivement de la belle maison. Je désirais entendre des histoires, des rires, des

chansons. Et surtout j'aurais voulu m'en aller de là, me déchausser, voir mes sœurs, m'amuser avec le négrillon José. J'allai à l'aventure sur le trottoir, clopin-clopant, les yeux troubles, la culotte mouillée. Je m'assis par terre, las et malheureux. Je m'adossai à un mur et je m'endormis.

LE BOURG

Buique avait l'apparence d'un corps mutilé. La place du marché en formait le tronc; la rue de la Pierre et la rue de la Paille dessinaient les jambes, l'une presque allongée; l'autre pliée, comme si elle se levait pour franchir un monticule; la rue de la Croix, où se trouvait le vieux cimetière, en était le bras unique, levé en l'air et la tête était l'église, au clocher élancé, peuplé de chouettes. A la jointure des jambes resplendissait la maison du maître José Galvao, avec ses trois pans recouverts de carreaux de faïence bleue, qui valaient un immense prestige à ses trois enfants malgracieux : le taciturne Osorio, la malingre Cécile et dona Maria, qui prononçait *garafa,* avec un seul *r.* Sur la cuisse gauche, c'est-à-dire au commencement de la rue de la Pierre, l'étang du Rocher, qu'emplissait la musique des crapauds, se colorait de taches vertes, et sur le pied, en haut du renflement, s'ouvrait le puits de l'Intendance. Quelques ruelles se détachaient du tronc; l'une d'elles conduisait au lac; une autre faisait un coude, en direction du Cheval-Mort, terrain sablonneux de mauvaise réputation qui s'étendait jusqu'à la propriété de Paulo Honorio; dans la troisième les fenêtres du curé épiaient celles de l'école publique, blanche, avec une grille, gouvernée par un homme à la parole rare et à la barbe longue, qui ressemblait au maître de campagne que j'avais vu, des années auparavant. Cette ressem-

blance me donna la conviction que tous les instituteurs mâles étaient velus et silencieux.

Doña Maria, institutrice libre, épouse d'Antonio Justino, tenait une école rue de la Paille et parce qu'elle était de l'enseignement libre, elle l'emportait dans l'opinion des pères de famille sur son collègue, de l'enseignement officiel, et par conséquent délaissé. Antonio, sans profession, vivait aux crochets de sa femme, mais pas complètement, bien qu'il ne fît rien de ses dix doigts. Si sa femme avait eu un diplôme, Antonio Jusito n'aurait plus existé du tout. Mais dona Maria n'avait pas de diplôme et Antonio Justino n'avait pas encore abdiqué toute personnalité.

Près de cette école étaient installées la caserne de police et la prison. Dans le corps de garde le détachement local bâillait, paressant sur les lits de camp et José da Luz, un *cafuso* [1] fainéant et gai, chantait.

La vie sociale se concentrait sur la place où se trouvait le centre commercial, où l'on nouait les intrigues, où on lisait les journaux à l'arrivée du courrier. Le samedi on montait des baraques, les campagnards venaient en foule. Le dimanche était le jour des exercices religieux : grand-messe, confessions, mariages, baptêmes, injures prolixes du *padre* Joao Inacio. Dans les campagnes on avait vu deux missionnaires très différents dans leur méthode d'instruction : frère Caetano, un homme d'une douceur infinie, presque un saint, et frère Clément, un brutal qui gourmandait les femmes et inspirait un respect sans bornes. Le *padre* Joao Inacio ressemblait beaucoup à frère Clément; il n'allait pas jusqu'à

1. Métis de nègre et d'indien (N. d. T.).

gourmander ses paroissiens, mais s'il se mettait en colère, il distribuait des injures aux gosses, les traitant d'enfants de chien, d'enfants de cochon. Ces grossièretés étaient proférées avec énergie et à grands cris, hors de la chaire, car il ne semble pas que le *padre* Joao Inacio ait jamais prêché.

Les notables du bourg, gouvernementaux et opposition, étaient issus d'un groupe de familles plus ou moins apparentées entre elles, puissantes dans le Nord-Est, les Cavalcanti, les Albuquerque, les Sigueira, les Tenerio, les Aquino. Le *padre* Joao Inacio était un Albuquerque. Le commandeur Badega, parent de tout le gratin, auteur de plusieurs enfants naturels, entiché de César Cantu, portait un vêtement de flanelle effiloché et passé, un chapeau à bords rigides et des bottes noires avec des pièces jaunes. Ainsi vêtu, éperonné, la cravache au poing, il entra un soir à l'hôtel de ville avec une bande de jeunes métisses et, au son de l'accordéon, il dansa valses et quadrilles jusqu'au point du jour. En dépit de sa plaque de commandeur les campagnards ne lui donnaient que du capitaine.

D'ordinaire les gens de la rue, en dehors des trois mois que durait la récolte, se reposaient six jours sur sept. Ils cherchaient un profit exorbitant dans de rares affaires.

Par les froids vifs de la montagne on voyait passer des silhouettes solitaires, les mains derrière le dos, revêtues de capes sombres, comme des urubus frissonnant sous la pluie fine.

Et à la fin de l'hiver des bavards se réunissaient aux comptoirs des cafés, discutaient politique, cassaient du sucre sur le prochain. Le soir ils s'établissaient sur les trottoirs, à l'ombre. Les dés s'entrechoquaient. Les pions sonnaient sur

les tables de trictrac. Et les discussions ne s'arrêtaient pas. On commentait le courage de l'avocat Bento Americo, qui avait réussi à se faire nommer professeur de droit et à conquérir la renommée en s'habillant mal et en écrivant sans verbes. Dans un discours sur le jury, Bento Americo avait imité le colonel Antonio de Aqueno, le chef politique; il avait allumé une cigarette bon marché et posé le pied sur le dossier d'une chaise. Ce discours provoquait une admiration démesurée.

On ressassait sans cesse de vieilles histoires qui finissaient par se confondre avec les événements récents, et les nouvelles apportées par les journaux jetaient le trouble dans les cervelles. On discutait de Canudos, de la révolte de la flotte, de l'abolition de l'esclavage et de la guerre du Paraguay comme d'événements contemporains [1]. La république, qui comptait pourtant huit ans d'existence, ne semblait pas encore définitivement proclamée. Réellement la vie du bourg se déroulait sans aucun changement. Les mêmes jeux de trictrac et de manille se transmettaient de génération en génération, les mêmes plaisanteries provoquaient les mêmes rires. On apprenait par cœur certaines phrases qu'on trouvait moyen d'arranger avec d'autres de sens contraire

---

1. Un illuminé, Mendes Maciel, dit *o Conselheiro*, avait établi au domaine de Canuros, dans l'Etat de Bahia, un gouvernement qui devait regénérer la société. Il fallut quatre expéditions pour réduire ses partisans. Canudos ne fut pris qu'en 1897 après que presque tous ses défenseurs eurent été tués. — La flotte se souleva en 1894, se prétendant désavantagée au profit de l'armée. L'esclavage fut définitivement aboli au Brésil en 1888. La guerre du Paraguay, menée par le Brésil, l'Argentine et l'Uruguay contre le dictateur Lopez dura de 1865 à 1870 (N. d. T.).

et ces textes contradictoires se gravaient dans les esprits comme des articles de foi.

Sans aucun doute Floriano Peixoto [1] et Deodoro da Fonseca [2] étaient de grands hommes, si grands que, quand ils quittaient la politique, ils recevaient la consécration populaire et voyaient leurs noms entrer dans les chansons :

Pedro Paulino, Leodoro, Loriano,
C'est la loi républicaine
Qui a créé la garde locale.

Les habitués des trottoirs savaient de ces généraux illustres un peu plus que leurs noms estropiés. Ils ne voyaient pas en eux de vertus d'hommes d'Etat (cela, personne n'était capable de le remarquer), mais ils leur découvraient des qualités précieuses pour un homme de la campagne : la vigueur et la dissimulation. Telle réponse de Floriano aux étrangers soulevait l'enthousiasme. Une brute, oui, monsieur, qui pillait, qui déportait, qui n'avait pas peur des mannequins de carnaval. C'est Deodoro qui a mal agi. Il avait commencé par être un pauvre diable. Dom Pedro l'avait recueilli, l'avait élevé, lui avait donné situation et épaulettes. En reconnaissance de ces faveurs, un croc-en-jambe quand son protecteur chancelle. L'ingrat! Il fallait espérer que le petit vieux laisserait sa peau sous les bâtons.

---

1. Floriano Peixoto (1842-1895), général brésilien, prit part à la révolution de 1889 qui renversa l'Empire, devint ministre de la guerre et succéda à Deodoro da Fonseca comme président de la République (N. d. T.).

2. Deodoro da Fonseca (1827-1892), général brésilien dont le soulèvement déclencha la révolution de 1889 et qui fut le premier président de la République (N. d. T.).

Mon père, en sa qualité de commerçant, était d'accord avec tout le monde. Il avait parfois, cependant, des idées personnelles, mais qui ne choquaient pas les autres. Dans l'affaire du 15 novembre il admirait un héros, le baron de Ladario, inconnu avant l'insurrection, un homme né pour braver la prison, pour recevoir des coups de feu, pour ne pas permettre qu'on renversât la monarchie en douceur [1]. Ce peu de sang suffisait. Et mon père qui ne lisait pas, qui était loin d'être belliqueux, découvrit dans le ministre une gloire sans égale. Il l'oublia ensuite complètement et cessa de faire allusion à n'importe quelle espèce de bravoure. Il avait l'imagination faible et était assez incrédule. Il abhorrait les athées, mais ne croyait qu'aux comptes courants et aux factures. Il se méfiait des livres, car le papier supporte n'importe quelles menteries, et refusa obstinément de croire aux aéroplanes. En 1934 il considérait encore leur existence comme douteuse. Peut-être même aurait-il admis que le baron de Ladario était un personnage de fiction.

La politique nationale était un roman que ces enfants barbus feuilletaient, lâchaient, reprenaient, salissaient. Mais versatiles comme ils étaient, ils ne restaient pas longtemps à ces hauteurs, retombaient aux événements vulgaires qui étaient aussi des contes de fées.

Le juge, docteur en droit, parlait du district où il avait été en fonction, dans l'Amazonie, des caïmans monstrueux, des jaguars inoffensifs, des cobras qui engloutissaient des bœufs.

---

1. Au cours de la révolution du 15 novembre 1889 qui renversa l'empereur dom Pedro, le baron de Ladario refusa de se laisser arrêter et tira son revolver. Il fut blessé par les coups de feu des soldats (N. d. T.).

André Cursino, grassouillet, bas sur pattes, ventru, sortait dans la rue, vêtu de sa robe de chambre.

Baptista, engoncé dans sa chemise rigide, le col serré dans sa cravate noire, sa barbe en pointe allongeant son maigre visage, parlait lentement. Quand il se taisait, les têtes autour de lui se balançaient en signe d'approbation et les yeux malicieux se moquaient de lui.

Filipe Benicio, corpulent, avait des rides et une moustache poivre et sel. Son air austère épouvantait. Dans la conversation sa gravité perpétuelle distillait l'ennui.

C'était un malheureux que le vieux Zunica Epifânio, osseux, agité, l'air affamé, avare même de paroles. Il surveillait ses provisions dans sa boutique : des tonneaux bien couverts, défendus contre les rats. Le matin un négrillon arrivait au comptoir, un panier suspendu au bras. L'avare ouvrait ses réserves, il pesait et mesurait longuement une misérable ration : deux cents grammes de viande salée, deux doigts de lard, quelques poignées de haricots. Il se privait de cela et renvoyait le porteur en bafouillant.

De l'autre côté du lac, sur une hauteur, Felix Cursino recevait des visites sous le porche d'une maison entourée d'acajous blancs.

Au dessous de cette classe sociale allaient et venaient des créatures qui ne lisaient jamais, qui ignoraient tout de dom Pedro II et du baron de Ladario.

André Laerte, un barbier fort sale, portait un tablier taché de sang, marchait à patte de velours, à la façon des chats.

Les éclats de rire du maçon Carcara frappaient toutes les oreilles.

Acrisio, joueur et presque aveugle, allait en

zigzag, se heurtait aux murs, tâtait les marches et les portes avec son bâton. Quand il jouait, il plaçait les cartes contre ses yeux, les palpait longuement, comme s'il les voyait avec les doigts.

Maître Firmo, le tailleur, son aiguille à la bouche, quémandait une cigarette. Si on ne la lui donnait pas, il entrait au bureau de tabac et en achetait un paquet, il en retirait celle qu'il voulait fumer et distribuait les dix-neuf autres parce qu'il lui manquait l'instinct de la propriété. Il devait de l'argent à tout le monde.

Quand certaines personnes n'apparaissaient pas sur les trottoirs, elles encouraient des blâmes sévères. C'était le cas d'Antonio Justino et d'Afro, le premier à cause de son indolence, le second à cause de sa vie irrégulière.

On aurait eu du mal à démontrer qu'Antonio Justino était plus paresseux que les autres habitants du bourg, mais tout le monde était d'accord pour le condamner, il n'avait ni exploitation ni bureau, il ne jouait pas et dans les réunions aux coins des rues il adoptait une opinion juste-milieu.

Afro, victime d'un malheur que je ne compris que beaucoup plus tard, ne s'estimait pas malheureux, du moins il avait l'air ne pas s'estimer malheureux. C'était un gaillard au teint coloré, vigoureux, rieur. En le voyant de dos, ceux qui discutaient de Canudos ou du baron de Ladario faisaient des grimaces de dégoût, proféraient des paroles blessantes ou esquissaient des gestes obscènes. Cela parce qu'Afro, marié religieusement, demeurait au *Cheval-Mort,* dans un quartier mal famé, avec sa femme, une grande blonde qui avait des taches de rousseur, et un compère. Cet ami demeurait théoriquement dans une exploitation rurale, mais en fait il vivait dans la

rue et peu régulièrement, dévoué corps et âme à sa famille adoptive, d'un dévouement que ni le temps ni les lazzi ne refroidissaient ni altéraient. Tous trois, ils trouvaient dans leur monde minuscule assez de matière pour conserver la sociabilité qui existait chez eux; ils se passaient de fêtes, de visites, de discussions. Et dona Maria, belle, blanche de peau et de vêtements, bien lavée et bien frictionnée, marchait dignement dans les promenades sans se tourner vers les fenêtres, sans saluer. Les femmes honnêtes se détournaient d'elle, pleines d'amertume. Et les autres, fardées, peinturlurées, se lançaient : « Hum! hum! Maroca qui passe, elle ne regarde personne. » Dona Maroca ne regardait personne. Elle suivait son chemin, toute droite, et seule.

Je fus surpris du manque de considération et de la froideur qui entourait ces trois êtres. Je n'arrivais pas à me convaincre que cette jeune femme jolie, parfumée, proprement vêtue, fût, en quoi que ce soit, inférieure à doña Agueda, la femme d'Acrisio, maigre et pointue. Il me semblait tout aussi injuste d'attribuer au vieux Quinca Epifanio, ratatiné et famélique, plus de valeur qu'à maître Afro, robuste et joyeux. Les gens jugeaient d'une façon extraordinaire! bien extraordinaire!

Cependant cette façon absurde de juger me resta. Elle tint bon, elle prit racine. Je m'en indigne, je veux l'extirper, réhabiliter Afro et dona Maroca. Deux personnes normales. Telle est mon opinion. Et pourtant je les méprise, je les sens déchues. Impossible de ne pas les sentir déchues. Je répète mentalement les propos injurieux du padre Joao Inacio.

UNE VIE NOUVELLE

Notre maison était située rue de la Paille, à côté de celle de dona Clara, une personne grave qui avait plusieurs enfants et un chat (le mari restait invisible). Une parente à elle, sœur ou cousine, une de ces créatures qui ne demandent rien, qui ne parlent pas, qui n'ont point de désirs, qui apparaissent quand on a besoin d'elles et disparaissent aussitôt, en esquivant les remerciements, lia connaissance avec nous, se chargea de notre installation. Elle épousseta, elle frotta, elle mit en ordre les chaises noires, les armoires, les bahuts recouverts de cuir et garnis de clous à large tête. Le travail achevé, elle s'en alla. Son nom même se perdit.

Mon père, métamorphosé en commerçant, s'établit sur la place du Marché. Là, dans un triste sous-sol, dont je me souvins plus tard quand je fis connaissance des souterrains dans les feuilletons, il passa des jours et des jours à ouvrir des boîtes et des ballots, à empiler des marchandises, à vérifier des factures, à faire des calculs, au crayon, sur des morceaux de papier d'emballage. J'espérai vainement qu'il mettrait un terme à ces occupations et retournerait au banc du porche et au potager. J'allai souvent le trouver pour lui porter des messages. Et sur la grande place je m'attardais au début à contempler les rosiers du jardin, les murs étincelants de carreaux de faïence, la belle maison où il y avait des hommes en uniforme.

Cette vie ne dura guère. Ma mère découvrit des taches sur le carrelage, elle les gratta, mais prit peur en apprenant que c'était du sang de tuberculeux, elle se lava fréquemment les mains, pleura, tomba dans le désespoir, se persuadant que de vieilles hémoptysies allaient la gagner et la tuer. Elle verrouilla la pièce contaminée et décida de déménager.

Quelque temps après, nous étions installés, commerce et famille, au coin d'une rue, près du *Cheval-Mort*. Derrière la boutique qui avait quatre portes, deux sur chaque rue, il y avait la réserve de quincaillerie et le dépôt de maïs, où mes sœurs et moi, nous nous amusions. D'un côté, le salon, les chambres des parents et des petites, le garde-manger et la cuisine. Un couloir séparait l'habitation du local commercial. Il aboutissait dans la salle à manger, vaste et basse de plafond. Des bancs y bordaient la table grossière, un lit de sangle se dissimulait dans un coin. On m'offrit ce lit quand je lâchai mon hamac à cause des fantômes.

Les fantômes étaient venus une nuit, à quatre ou cinq. Je les avais vus tantôt immenses tantôt recroquevillés, à l'entrée du couloir. Je fus effrayé, je criai, je réveillai tout le monde, je décrivis les formes lumineuses qui se mouvaient dans l'obscurité, qui s'élevaient et qui s'abaissaient. Quand elles s'élevaient, leurs têtes touchaient au plafond. Je m'en allai coucher ailleurs et le lendemain je fus l'objet d'une notoriété qui me remplit de confusion. On avait répété l'incident, on y avait cru, on m'avait rendu responsable de détails dont je n'avais gardé aucun souvenir. Un être aussi petit pouvait-il inventer cela? Je me troublais, je voulais éviter les exagérations, dire que mon histoire était sans impor-

tance, mais je craignais de perdre mon prestige. J'avais cru percevoir les lueurs — et ces lueurs prenaient corps soudainement, faisaient l'objet des conversations. J'éprouvai des remords, j'aurais voulu rapetisser mes fantômes. Je m'étais effrayé à la légère. Cependant des doutes me venaient. On affirmait, on amplifiait l'étrange phénomène — et je finis par convenir que je l'avais vu. Peut-être ne m'étais-je pas trompé complètement. Je n'avais pas réellement distingué les lueurs qui s'élevaient et s'abaissaient, mais je devais avoir vu quelque chose.

J'oubliai petit à petit cette aventure et je m'apaisai, je repris mes proportions ordinaires. Il subsista, cependant, dans mon esprit un reste de peur qui se confondit avec mes terreurs domestiques. Des frissons subits, les cheveux hérissés, des étourdissements, si quelqu'un me parlait. Dans les ténèbres des longues nuits je réussis à chasser les périls en m'enveloppant complètement, en ne laissant à découvert que le visage. Une extrémité du drap m'entourait le crâne et me bordait la figure. Je me sentais ainsi à l'abri : aucun fantôme ne viendrait menacer ma bouche, mon nez et mes yeux. Si le drap se défaisait, j'étais rempli de terreur. Il me fallait avoir les oreilles et le cuir chevelu cachés, probablement parce que c'étaient les parties les plus exposées. Peut-être que les diablotins seraient venus les tourmenter.

Nous vivions dans une véritable prison, devinant à peine ce qui se passait dans la rue, qui restait de longs mois plongée dans le brouillard. Nous ne connaissions que la ruelle : de la fenêtre de la réserve, en grimpant sur des rouleaux de fil de fer, nous voyions, les jours de soleil, des paysans avec leur sac sur l'épaule, des chevaux

attachés à un gros poteau, des passants qui s'approchaient précautionneusement du mur, épiaient les alentours et s'éloignaient après avoir mouillé les briques rouges.

A quelques pas, à l'autre coin, une maison semblable à la nôtre. Trois enfants, une femme maigre, nerveuse, un homme à qui ses jambes fines enfermées dans un pantalon trop étroit avaient valu un sobriquet. Mal perché sur ses longues pattes, Teotoninho Sabia clignait des yeux (des yeux jaunes d'oiseau), secouait de grandes ailes déplumées, et bâillait avec un gloussement inexpressif. Nous observions des tronçons de leur vie, nous portions envie au mur latéral de l'autre cage, qui, elle, était ouverte, et nous jalousions immensément les petits Sabia, nous aurions voulu courir et nous envoler comme eux.

Dans les jours d'hiver la ruelle se transformait en un ruisseau d'eau sale où se disloquaient des constructions compliquées et où naviguaient des bateaux de papier sous le commandement d'un gamin couvert de boue. L'averse devenait plus violente. La pluie oblique nous glaçait. Un rideau oscillant cachait les meubles et les étagères de la boutique. Les tissus auraient été moisis, les métaux se seraient oxydés. On fermait les portes et les fenêtres. Dans l'ombre, des formes vagues se mouvaient.

J'allais me blottir dans le lit de la salle à manger, je m'enveloppais des couvertures humides. Je distinguais à grand'peine les flaques d'eau du jardin, les taches qui s'élargissaient sur les murs, les tuiles sombres, une presse à farine, vieille et vermoulue, tombée sous le porche. Il régnait une odeur âcre de bois vert brûlé, la fumée de la cuisine se combinait avec la vapeur d'eau pour

rendre plus épaisse la suie qui teignait les toiles d'araignées. Une énorme conduite d'eau en bois, véritable ruisseau suspendu, débordait les jours d'orage, avec un grondement sourd. Puis elle s'apaisait, elle restait des jours et des jours à couler goutte à goutte sur le sol, déversant au delà de la véranda un filet d'eau léger et silencieux que le vent agitait.

On ne distinguait d'autre bruit que la chanson des crapauds de l'étang du Rocher — des voix aiguës, graves, lentes, pressées, et au milieu d'elles des sons intermédiaires ou discordants, le beuglement du crapaud-bœuf, un animal terrible qui mord comme un chien et qui, s'il attrape un chrétien, ne le lâche que quand la cloche sonne. Ce fut Rosenda, la laveuse, qui m'expliqua cela. Admirable, cette histoire de cloche! Comment pouvait bien être le crapaud-bœuf? D'après ce qu'on en savait, il avait un caractère pareil à celui de l'homme. Extraordinaire! Si j'avais pu courir, sortir de la maison, me mouiller, me couvrir de boue, lancer des bateaux de papier dans le ruisseau et édifier des constructions de sable avec le jeune Sabia, certainement je n'aurais pas pensé à ces fariboles. J'aurais été une créature vive, joyeuse. Mais seul, cloîtré, je m'occupais en m'intéressant au crapaud-bœuf, une bête presque humaine, qui était sensible aux cloches. Quant à moi, jamais les cloches ne m'avaient impressionné.

Crapaud cururu
Du bord du ruisseau,
Ne me jette pas à l'eau.
Maninha.
Cururu a froid.

C'est une chanson pour bercer les petits enfants! Les cururus de l'étang pleuraient sous la morsure du froid, avec des modes divers : criant, sanglotant, impérieux ou résignés. Moi aussi, j'avais froid et j'aimais entendre les crapauds.

LE PADRE JOAO INACIO

Le lieu de réunion, le centre des affaires était la salle à manger, qui, avec ses portes, donnait sur le porche et sur la cuisine. Comme on parlait très haut, on s'entendait aisément d'une pièce à l'autre. On s'asseyait sur les fagots disposés à côté de l'âtre, sur la presse à farine, sur les bancs durs qui bordaient la table. On écoutait les interminables bavardages du domestique, un métis stupide et grand parleur. Rosenda la laveuse fumait la pipe et repassait sur une planche. Le négrillon José et la négrillonne Maria se glissaient hors de l'ombre, perdaient leur condition et leur couleur, ne se distinguaient presque plus des enfants de Teotoninho Sabia.

Nous vivions tous pêle-mêle et le salon était inutile avec ses chaises noires où personne ne s'asseyait, une image de saint Jean-Baptiste et une autre de l'enfer, et le petit miroir de cristal qu'Amanao, filleul de mon père, avait rapporté de Rio en quittant l'armée avec le grade de sergent. Ce miroir tombait parfois du mur, mais jamais il ne se cassa. Il rivalisait avec le verre bleu, souvenir du mariage de mon grand-père et l'étui qui représentait deux coqs et un renard. Il y a quelque six ans l'étui existait encore, mais un des coqs avait disparu.

On n'époussetait jamais les chaises noires. Certain jour le lieutenant de police, se méfiant d'elles, tira son mouchoir et en frotta une. Quelle horreur! Ma mère entra en fureur, parla d'en-

duire les meubles avec de l'huile de poisson, d'abîmer le bel uniforme de cet insolent. Elle renonça à sa vengeance et le salon resta vide, ne s'ouvrant que rarement, pour recevoir dona Conceiçao, dona Clara, dona Agueda et d'autres dames qui s'ennuyaient silencieusement, regardant à la dérobée le saint, les démons cornus, le miroir, le cuir du sofa empoussiéré.

Finalement le salon fut transformé en grange. On enleva le mobilier, on y transporta le maïs qui, dans le dépôt, était devenu une volière de papillons. On avait gardé le grain emmagasiné, espérant que la saison sèche ferait monter le prix et les chenilles s'y étaient mises. A présent il perdait sa valeur. Il était indispensable de le traiter avec des poisons, de tuer les insectes. Quelle fête pour les enfants! Mes sœurs et moi faisions le tour du tas couleur d'or en répandant l'arsenic. On économisait ainsi un ouvrier et nous nous chargions avec joie du travail. Nous abandonnâmes pour cela la presse à farine, la réserve encombrée de quincaillerie, le jardin dénudé d'où l'on entendait la bruyante machine à égrener du Cheval-Mort.

Dans le salon, métamorphosé en grange, notre atmosphère s'élargissait d'un seul coup, nous devenions libres. Les grains se répandaient dans le couloir, s'accumulaient, formaient des tas sur lesquels nous grimpions jusqu'à ce que nous atteignions les fenêtres. De là nous dominions la rue, nous voyions les passants au-dessous de nous. Acrisio allait en zigzag, se heurtait aux murs et bougonnait : « Diable! diable! diable! » Quelques pas à droite, Chico Brabo cognait sur Joao. Nous finissions par trouver notre aplomb sur ce sol instable. Notre amusement représentait un travail utile — nous ne craignions

pas de voir des trouble-fête venir nous déranger et nous imposer une discipline.

Cependant une ombre parfois assombrissait notre allégresse : la pensée du curé. Dans la cuisine et la salle à manger on nous le dépeignait comme un homme terrible, une espèce de loup-garou, mis au monde pour nous contraindre à l'obéissance. On citait ses sorties à l'église. Cela ne nous intéressait pas. Nous avions cependant nos raisons pour redouter cet homme sombre d'habit et d'âme. Il ne riait jamais. Son œil de verre, immobile dans un cercle noir, lui donnait un air sinistre.

De plus le padre José Inacio avait pris l'habitude de soigner les varioleux, des malheureux qui faisaient peur à tout le bourg. Si on entendait parler de cas de variole, les portes se fermaient, les affaires marchaient moins bien, aux coins des rues on faisait brûler de la fiente de bœuf et de la créosote sur des morceaux de tuiles. Un soir on emportait les malheureux, le corps tout enveloppé, dans des huttes de paille dressées au milieu de la lande, où leur chair malade pourrissait presque à l'abandon sur des feuilles de bananiers. Quelques infirmiers immunisés leur perçaient les pustules avec des épines de *mandacaru*, les lavaient avec de l'alcool et du camphre. Ils mouraient en masse et les survivants gardaient des marques effroyables. Ceux qui soignaient ce fléau inspiraient autant de crainte que ses victimes. Un véritable cordon sanitaire les entourait. On les admirait, mais on s'écartait d'eux avec horreur.

Au cours d'une des plus violentes épidémies le padre Joao Inacio et le capitaine Badega s'étaient établis auprès des huttes, sans même s'être munis de préservatifs. Les gens qui avaient

peur succombèrent. Mais eux deux s'en sortirent sans dommage et se virent promus commandeurs. Vaine distinction! Le curé ne devint jamais chanoine. Et le capitaine Badega resta capitaine. Il continua à vivre retiré dans son exploitation, indifférent aux honneurs, lisant César Cantu, gouvernant ses enfants naturels et une bande de jeunes métisses.

Après cet exploit, le padre Joao Inacio avait disposé des tubes de vaccin et commencé à piquer les bras des humains dans le bourg et aux environs. Les campagnards n'aimaient pas voir endommager leur peau et souffrir par plaisir. Si un médecin avait essayé de les vacciner, des troubles auraient éclaté. Mais l'autorité du curé agissait despotiquement, sans s'abaisser à donner des explications. Il injuriait la canaille : « fils de chiens, enfants de cochons. » Il commandait parce que l'autorité lui appartenait en sa double qualité d'Albuquerque et de prêtre. Et les paroissiens se laissaient faire, peureux, déplorant que le révérendissime ne se consacrât pas uniquement aux cérémonies du culte. C'était un fait qu'il ne s'y consacrait pas. Il était à la tête d'un parti politique — et le culte ne l'intéressait guère.

Il avait été condisciple du padre Cicero. Il parlait du Thaumaturge qui commençait à devenir célèbre : il le jugeait de basse naissance, tout juste tolérable : il n'était pas un Albuquerque.

Le padre Joao Inacio était pauvre et avait des créanciers qu'il savait tenir en haleine. Il réussissait, tout cousu de dettes qu'il était, à garder son indépendance, à injurier, à crier.

Nous fûmes vaccinés dans la boutique, grands et petits de ce monde. Dans ma surprise, ignorant la méchanceté humaine, je n'éprouvai ni douleur

ni crainte. Mais les pustules, les précautions, la fièvre, quarante jours sans manger de lard, tout cela m'apparut l'ouvrage du révérend. Je commentai la calamité avec mes sœurs. La plus jeune, un petit animal, n'attribuait pas aux piqûres la longue souffrance et la diète rigoureuse qui lui étaient imposées. Mais l'aînée, qui déjà savait reconnaître les causes et qui m'aidait à voler des confitures, était d'accord avec moi. C'était bien cette créature mauvaise qui nous rendait malades et nous empêchait de manger du lard. Nous pressentîmes que le malheur pourrait se renouveler, et ce pressentiment, que l'on nous confirmait sous le porche et dans la cuisine, si nous commettions quelque faute, se changea en certitude.

Un soir nous paressions au milieu du maïs. Nous creusions des trous et quand ils étaient assez profonds, nous y plongions, nous provoquions l'écroulement des pentes et nous disparaissions au milieu des jaunes éboulis. Ce jeu me causait un plaisir sans bornes.

J'avais été très impressionné, dans les récits de José Baia, par les allusions qu'il faisait à des prières efficaces, spécialement à celle de la chèvre noire, qui avait des vertus merveilleuses. Celui qui possède cette incantation se tire des situations les plus périlleuses, se rit des embuscades, se débarrasse de ses ennemis, s'en va sans crainte par les chemins, rend muettes les armes à feu. En cas de danger, il se métamorphose en une souche. Ou bien il s'en va en fumée et devant l'espingole fixée sur la fourche apparaît l'image de Notre-Seigneur sur la croix.

J'aurais voulu savoir cette puissante formule. J'aurais aimé passer une heure tranquillement à regarder le mur du jardin, à entendre les cra-

pauds de l'étang du Rocher, la machine à égrener du Cheval-Mort. Personne ne m'aurait fait de reproches. Si l'on m'avait appelé, je serais resté assis sur la presse à farine, sans souffler mot. Ils auraient pu crier quand ils se seraient approchés de moi, je me serais éloigné de quelques centimètres, calmement, en toute sûreté. Et j'aurais fait peur à la négrillonne Maria en lui tirant, pas trop fort, ses cheveux crépus. Ensuite, protégé par le puissant talisman, je me serais enhardi à commettre de graves infractions : je serais allé au hasard dans les rues, invisible, faisant tourner des toupies invisibles, lançant des cerfs-volants invisibles. Je serais resté aux coins des rues à écouter des histoires curieuses, je me serais allongé sur les trottoirs et me serais joint aux gamins sales et turbulents. Sans cesser d'être solitaire, je me serais glissé dans tous les groupes. Et si j'avais aperçu le padre Joao Inacio, j'aurais couru vers lui, j'aurais examiné sa soutane rousse, son œil dur immobile dans l'orbite noire. Nous nous serions promenés comme deux amis.

Ainsi, caché dans le maïs, le visage seul à découvert, je me repaissais de ces idées, je m'imaginais pourvu d'un pouvoir magique. Je me mettais à débiter des paroles sans fin. Ma sœur divaguait elle aussi, perdue dans le mystère. Nos conversations parfois tumultueuses, étaient alors un simple chuchotement, comme quand nous causions le soir dans la salle à manger.

Au moment où le padre arriva, deux trous étaient prêts. Il surgit tout près de nous, si près qu'il aurait pu, en étendant le bras, nous atteindre avec son parapluie.

— « Leonor » chuchotai-je avec une voix d'agonie. Leonor se tourna et s'évanouit. Nous tom-

bâmes dans un abattement extraordinaire, comme deux bestioles magnétisées. Je n'avais pas la force de me lever, de gagner la porte, de fuir par le couloir. La silhouette effrayante me saisissait — la prunelle des yeux paraissait vouloir jaillir de la tache qui s'étendait sur le visage maigre et s'élancer sur moi. Le menton touchait presque la barre de la fenêtre. La bouche frêle pinçait les lèvres. Ce fut tout ce que je vis. Cela et la poignée recourbée du parapluie accrochée à une épaule. Ensuite vint un tourbillon, un brouillard épais. Et dans le tohu-bohu, deux ou trois paroles sèches, autoritaires, inintelligibles, frappèrent mes oreilles. Certainement le curé avertissait les maîtres de la maison, mais cela dépassait mon entendement. Je frissonnai, l'air pénétra soudain dans mes poumons et je restai là, la gorge serrée, le cœur défaillant, les chairs flasques, la volonté en suspens. L'instinct me poussait vers le trou, tout près de moi, mais j'étais incapable de m'y enterrer. Sous mes membres paralysés, les grains s'éboulaient, crissaient, mais ne se décidaient pas à glisser rapidement, à nous entraîner, à nous recouvrir. Le fantôme resta immobile une longue minute, attendant que nous nous levions et que nous obéissions. Comme nous ne bougions pas, il se détourna en grognant d'un ton nasillard, sa façon habituelle de manifester sa désapprobation. Les crétins ! Ils sont préservés de la petite vérole et ils ne m'en savent aucun gré ! Voilà ce qu'il dut penser :

« Les crétins ! »

Le padre Joao Inacio ne savait pas nous parler, nous sourire, plaisanter — et nos âmes se fermaient à lui. Chez le padre Joao Inacio qui avait accompli des actes admirables, nous ne sentions que de la dureté.

LA FIN DU MONDE

Ma mère lisait lentement, sur un ton inexpressif, faisant des pauses absurdes, avalant les virgules et les points, accentuant à contretemps, allongeant ou écourtant les mots. Elle n'en comprenait pas bien le sens. Et avec ce rythme et cette ponctuation les textes les plus simples devenaient obscurs.

Ces outrages m'éloignèrent de l'exercice pénible de la lecture, véritable casse-tête. Cela, et l'aspect désagréable du roman en quatre volumes, sale et déchiré, que les voisines ânonnaient, découvrant des intentions comiques dans les gravures détachées du livre, où l'encre d'imprimerie s'effaçait sous les taches : « Un groupe étrange et également... » L'adjectif manquait à la fin de la légende d'une des illustrations. Je pense que c'était « beau ». Plusieurs personnes dans une caisse montée sur roues, tirée par deux chevaux, différente des chars à bœufs qui grinçaient sur le chemin des campagnes. Au-dessus de la caisse trônait un individu avec un fouet et des moustaches, un cocher, à ce qu'on me dit. Mais, pour moi, je jugeais ce mot impropre. Un *cocher* devait s'occuper de *cochos* [1], objet qu'on ne voyait pas dans le livre. Tout y différait de notre langage familier : « Un groupe étrange et également beau. » Cela sonnait comme une chanson.

Ma mère recommença cette lecture jusqu'à savoir par cœur l'histoire d'Adelia et de Rufo.

---

1. Abreuvoirs (N. d. T.).

Puis elle s'en fatigua et passa à des fascicules à couverture jaune, publiés par les Salésiens. Elle passait des heures sur le sofa noir du salon, les yeux hors de la tête, l'attention tendue, la bouche serrée, tournant de temps à autre, avec un doigt mouillé de salive, la pieuse page. Elle se repaissait de miracles naïfs, de paraboles, de biographies de saints, de conseils impérieux, de promesses infinies et de menaces. Elle s'extasiait au récit des actions de dom Bosco, un excellent petit vieillard, semblable à frère Caetano, le missionnaire qui parcourait le Nord-Est, élevant les âmes des métis.

Puis elle quittait ces hauteurs, était saisie de craintes, allait dans sa chambre pour se mettre à l'abri des châtiments éternels. Elle s'exaltait, puis retombait dans son abattement, retrouvant parfois dans sa conscience quelque vétille censurée dans le fascicule à couverture jaune. Elle fuyait la terre, se mettait aux aguets de l'autre monde. Ensuite elle plantait là cette prose austère, retombait dans le monde vulgaire, commentait les potins du bourg, reprenait les négrillons, en grognant, en distribuant des injures. Mais avec son inconséquence singulière, elle ne nous permettait pas de parler de cette façon. L'un de nous lâchait-il une expression interdite, elle se fâchait et corrigeait. Un gros mot! Nous n'aimions pas cette exclamation, mais nous persistions à user du vocabulaire proscrit, tout en sachant que cela nous valait des désagréments.

L'existence ordinaire, consacrée aux affaires terrestres et domestiques, durait deux ou trois semaines, jusqu'à ce que le courrier apportât sa provision mensuelle de littérature religieuse. Alors apparaissaient les bienheureuses stigmatisées, dom Bosco, des dialogues simplistes, des

exemples édifiants, les vagues délices du ciel et les tortures raffinées de l'enfer.

A force de se purifier à cette bonne source, ma mère parfois éprouvait le besoin de s'épancher. Elle me communiquait ses ravissements et ses craintes. Un soir, tandis qu'elle ânonnait péniblement, sur le ton geignard qui lui était coutumier, elle eut un tressaillement, colla son visage sur le papier. Elle relut le passage — et ses lèvres fines se crispèrent, ses yeux larmoyants se fixèrent sur le miroir de cristal. Certainement elle apprenait un événement fâcheux qu'elle se refusait à admettre. Avant de sombrer dans le cauchemar, elle s'accrochait aux meubles misérables — le miroir, l'horloge, les chaises — en quête d'une protection quelconque.

Elle m'appela et se répandit en plaintes confuses dépourvues de sens. Ne sachant que faire, elle se tournait vers les fenêtres, elle examinait le petit livre ouvert sur le cuir, noir et affaissé, du sofa. Elle ne resta pas longtemps indécise. Dans sa curiosité morbide, elle reprit sa lecture, perdit une heure à se lamenter. Elle se leva, traversa le couloir et la salle à manger, se jeta sur la presse à farine du porche. Je la suivis, je m'assis près d'elle sans rien dire, j'attendis qu'elle m'appelât. Il n'y avait plus de désaccords entre nous. Je la jugeai faible et bonne, j'aurais voulu la soulager, lui dire une parole de réconfort. Je me sentais le cœur gros, la gorge serrée et l'inquiétude commençait à me gagner. Je me pris de haine pour la brochure, je fus tenté de la voler, de la cacher ou de la mettre en pièces.

La pauvre femme se désespérait en silence. Elle ouvrait ses mains osseuses, dont je n'avais plus rien à craindre; sa poitrine maigre montait et descendait; à la limite de la tache rouge du crâne

une veine grossissait. Plusieurs personnes de la famille avaient cette tache singulière. Dans les moments d'exaltation elle s'avivait, devenait presque violette, depuis les sourcils jusqu'à la racine des cheveux — et ces créatures alors entraient en fureur, allaient jusqu'aux confins de la folie.

Finalement ma mère éclata en sanglots, elle versa un torrent de larmes. Elle me saisit, m'étreignit violemment, me mouillant de ses pleurs. J'essayais de me délivrer de ses rudes caresses. Pourquoi ne se calmait-elle pas? Pourquoi ne me laissait-elle pas en paix?

L'exaltation diminua, les plaintes se firent plus douces, elle s'apaisa et d'une petite voix triste elle me confia que le monde allait finir. Je tressaillis et demandai des explications. Oui, il allait finir. C'était écrit dans les desseins de la Providence que le courrier apportait régulièrement. Au changement de siècle une comète fatale parcourrait le ciel et exterminerait toutes les créatures vivantes : hommes, bêtes et plantes. Les rivières et les étangs s'en iraient en fumée, les pierres fondraient. Jadis la colère de Dieu avait anéanti la vie avec de l'eau, il se décidait à présent à la détruire par le feu.

J'ignorais ce qu'étaient le siècle, la comète, la tradition. Et je prêtais fraternellement mon ignorance au monde entier. Faute d'avoir pénétré le mystère des lettres, je trouvais difficile qu'elles se combinassent pour raconter la funeste nouvelle. Probablement ma mère s'était trompée, en croyant voir sur la feuille de papier des catastrophes imaginaires. Je lui soumis cette conjecture, mais elle la repoussa. La catastrophe était annoncée fort clairement. Je regardai le mur de briques, il me parut indestructible.

A quelques temps de là, ma sœur et moi, nous nous amusions près de ce mur. Nous courions de là à la véranda, nous revenions, nous nous reposions un instant à l'ombre, puis nous recommencions à courir. Au cours d'un de ces trajets, au moment où nous atteignions la presse à farine, nous entendîmes un fracas épouvantable. Nous nous retournâmes. Nous vîmes des décombres, de l'argile, un nuage de poussière, les arbres du jardin soudainement agrandi, le mur de derrière des maisons, la machine à égrener du Cheval-Mort. En attendant qu'un nouveau mur fût élevé, nous prîmes l'habitude de sauter sur les décombres, d'admirer les instruments étranges, la machine qui dévorait les capsules du coton, les touffes de coton qui s'envolaient lentement pareils à de gros flocons moelleux. Le ronflement du moteur, le va-et-vient des roues, de la poulie, de la courroie, des sacs, remplaçaient les bruits qui nous berçaient pendant la récolte. Notre expérience s'enrichit, nous discutâmes. Et j'eus moins de confiance dans la solidité des constructions.

Ce soir-là, cependant, où je m'informais de la prophétie, je ne croyais pas encore à la possibilité des écroulements. Le mur était inébranlable. J'étais sûr qu'un phénomène douteux, éloigné, presque sans nom, n'aurait pas la force de le jeter bas. Je pensais aussi que Dieu ne ferait pas, disparaître d'un seul coup, sans raison, Afro, Carcara, José da Luz, André Laerte, maître Firmo, Acrisio, Rosenda, les enfants de Teotoninho Sabia! Et le padre Joao Inacio! Qui avait pu raconter, à propos du livre, que Dieu avait décidé de tuer le padre Joao Inacio? Le padre Joao Inacio était puissant. Je refusai fermement d'attacher foi à la prophétie. De pures balivernes.

Mais non, le monde n'allait pas finir. Un monde aussi vaste où s'agençaient librement le bourg et l'exploitation, tiendrait bon.

Ma mère fut surprise de mon incrédulité; elle essaya de me démontrer que les docteurs connaissaient tout ce qui se passait dans le ciel et devinaient ce qui allait arriver. Mais elle aurait voulu s'assurer qu'elle se trompait, au moins dans la partie relative à l'immense incendie. Elle réfuta mon affirmation avec des mots blessants dits d'un ton aimable. Puis elle se calma, elle termina la discussion comme si nous avions parlé de choses vues dans un rêve. Elle s'obstinait à me dire que j'étais une bête. Mais elle ne réussit pas à m'intimider. Et c'était cette absence de crainte, cette indifférence aux dangers lointains, au feu, à l'extermination, qui la rassurait.

Elle demeura plusieurs jours, soucieuse, feuilletant le fascicule, les yeux écarquillés, l'air grave. Enfin elle ne s'inquiéta plus du cataclysme, et sombra dans d'autres terreurs.

La comète survint au bout de deux ans environ et se comporta bien. Ma mère alla l'observer à la porte de l'église, sans aucune crainte; elle avait totalement oublié la prédiction. Nous avions alors déménagé et demeurions loin de la ville. Le monde était immense, il s'étendait sur des lieues et des lieues — et bravait, en toute sécurité, les prophéties et les comètes.

L'ENFER

Parfois ma mère perdait ses épines et sa dureté. Elle s'animait, elle devenait presque belle. De quatorze ou quinze ans plus jeune qu'elle, je m'habituai, dans ces trêves courtes et précaires, à voir en elle un enfant, une compagne de caractère instable, qu'il fallait traiter avec ménagements. Il m'arrivait de m'oublier et de l'énerver. Les quatorze ou quinze ans se dressaient alors entre nous, s'élargissaient soudain et me causaient des désagréments.

Un beau jour, au cours de la conversation, sur la presse à farine de la véranda, ma mère s'essayait à composer des phrases avec le vocabulaire obscur des saints fascicules. Je me laissais bercer par la musique et, de temps en temps, je risquais des questions qui restaient sans réponse et dérangeaient la narratrice.

Soudain j'entendis un mot familier et j'eus l'idée d'en demander le sens exact. Il s'agissait de l'enfer. Ma mère fut surprise de ma question : comment un enfant de six ans, qui avait l'âge d'aller à l'école, pouvait-il ignorer ce que c'était? En fait, j'en avais quelques notions. L'enfer était un vilain mot que nous ne devions pas prononcer. Mais il n'était que cela. Ce mot désignait un mauvais pays où les personnes mal élevées en envoyaient d'autres, dans l'emportement des discussions. Or dans un pays il y a des arbres, des étangs, des églises, des maisons, tant de choses que je réclamai une description. Ma mère

me reprocha mon exigence et voulut demeurer dans les généralités. Je ne m'y résignai pas. Je demandai des éclaircissements, je fis appel à son savoir. Pourquoi ne racontait-elle pas tout bonnement ce qui en était? Sur mes instances elle finit par y consentir. Elle m'affirma que ce pays n'était pas comme les autres. On n'y trouvait pas d'étables ni de boutiques, et ceux qui y habitaient étaient de méchantes gens, que tourmentaient des démons avec des cornes et des queues; ils y demeuraient après leur mort, au milieu de feux plus grands que ceux de la Saint-Jean et de chaudrons de goudron liquide. Elle s'étendit quelque peu sur ces créatures.

Les feux de la Saint-Jean, je savais ce que c'était. On en avait fait un devant la maison. Avant qu'il fût minuit, j'avais fait le tour du tas de bois que le négrillon José disposait. En admirant les préparatifs, je m'étonnais de voir là, tout soudain, un arbre chargé de fruits verts. La nuit tombée, on avait vidé sur le bûcher une bouteille de pétrole, un tison avait flambé. Et moi, j'étais resté sur le trottoir jusqu'à dix heures à regarder les flammes que mon père alimentait avec des douves de tonneaux et des planches. Les gens du bourg s'agitaient, riaient et chantaient, éclairés par d'autres feux. Le lendemain les feuilles de l'arbre étaient brûlées et réduites en poussière et dans la rue, dépavée, on voyait de grandes taches noires.

Je savais aussi ce que c'était le goudron liquide. Dans la réserve, des tonneaux contenaient une substance noire qui, une fois écrasée, prenait la couleur des pièces de vingt reis, quand on avait ôté leur vert-de-gris, en les frottant sur le carreau, en les mouillant et en les essuyant bien à sec. Moi-même, j'avais broyé un morceau

de cette matière merveilleuse, avec un poids d'une livre, à côté de la balance romaine de la boutique. J'avais placé la pâte dorée dans un sachet de papier journal, j'avais fait craquer une allumette au-dessus et attendu ce qui allait se passer, une goutte avait roulé sur le papier, m'avait atteint l'annulaire et était descendue depuis l'ongle jusqu'à la première phalange. J'avais planté là l'expérience et avec désespoir, en étouffant un cri, j'avais été plonger ma main dans un pot à eau. J'avais souffert en silence, dans la crainte qu'on ne s'aperçût de mon méfait et de ma brûlure.

Quand ma mère parla de goudron liquide, j'examinai la cicatrice de mon doigt et je secouai la tête en signe de doute. Si le petit fragment, écrasé avec le poids d'une livre, avait causé un pareil accident, comment admettre que des gens pussent résister de longues années à des barriques entières répandues à pleins chaudrons sur des feux de la Saint-Jean?

— Vous y avez été?

Elle dédaigna la question impertinente et continua avec énergie.

— Je voudrais savoir si vous y avez été?

Non, elle n'y avait pas été, mais les choses se passaient de cette façon et ne pouvaient pas se passer autrement. Les curés enseignaient qu'il en était ainsi.

— Les curés y ont été?

La question ne signifiait pas que je me méfiais de l'autorité. Je ne pensais point à cela. J'aurais voulu qu'on m'expliquât ce pays aux coutumes étranges. Je n'étais pas satisfait des feux, des chaudrons de goudron, des suppliciés et des démons. Il me fallait des détails circonstanciés.

Ma mère avait ruiné son récit par une incon-

séquence. Elle avait affirmé que les diables se donnaient du bon temps au milieu des flammes et des braises. Elle ignorait pourtant si les âmes suppliciées pouvaient résister. Elle avait dit qu'elles supportaient des souffrances éternelles. Puis elle avait insinué qu'après un stage plus ou moins long elles se transformaient en diables. Il fallait à tout prix élucider ce point. Je ne cherchai point des raisons, les affirmations me suffisaient. J'étais tout disposé à croire, j'aurais accepté facilement des choses extraordinaires, à condition qu'elles ne présentassent pas de multiples contradictions. Je réclamais un témoignage de quelqu'un qui eût vu des diables cornus et des âmes nageant dans le goudron. Je ne m'étais pas encore rendu compte qu'on peut décrire parfaitement des choses qu'on n'a jamais vues.

— Les curés y ont été? demandai-je pour la seconde fois.

Ma mère se fâcha, elle jugea que j'étais un esprit léger et stupide. Non, ils n'y avaient pas été. Il était évident qu'ils n'y avaient pas été. Mais ils étaient des hommes instruits, ils apprenaient tout au séminaire, dans les livres. J'éprouvai une grande déception : les flammes éternelles et les chaudières effrayantes se refroidirent. Je commençais à trouver l'histoire raisonnable, je devinais pourquoi le padre Joao Inacio, puissant et à moitié aveugle, perçait les bras des gens en les vaccinant. Sûrement le padre Joao Inacio avait perdu un œil en enfer et en avait rapporté cette mauvaise habitude. La réponse de ma mère m'enleva mon illusion et m'embrouilla les idées. Je commis un acte de rébellion :

— Tout ça n'existe pas.

Ma mère resta un certain temps à me considérer, la bouche grande ouverte, stupéfaite. Et

moi, rempli d'indignation, car les chaudrons de goudron, les démons, le prestige du padre Joao Inacio, tout cela s'était évanoui, je répétai :

— Tout ça n'existe pas! C'est des blagues!

Ma mère se baissa, se déchaussa et me donna plusieurs coups avec ses pantoufles. Cela ne me convainquit pas. Je restai docile, j'essayai de me plier aux idées étranges des autres. Mais quelquefois je fus sincère, stupidement. Et je reçus des coups de pantoufles et d'autres corrections fort à propos.

LE NÉGRILLON JOSÉ

La négresse Quiteria mit au monde plusieurs enfants. Les garçons s'enfuirent, furent repris, s'enfuirent de nouveau — et avant même l'abolition de l'esclavage, ils étaient à moitié libres. Ils disparurent. Les filles, Luisa et Maria, vécurent dans la famille de mon grand-père. Maria, la cadette, quoique née libre, ne laissa pas d'être esclave. Et Joaquina, sa fille, la remplaça dans la cuisine, jusqu'à ce qu'après la mort des vieux, la famille n'eut plus assez de ressources pour la nourrir. Alors elle se maria, à la différence de sa mère et de sa grand-mère. Luisa, elle, était indocile et vagabonde. Aux époques de sécheresse et de famine elle retournait chez ses anciens maîtres, elle s'installait dans l'exploitation, grognonne, mal élevée, toujours à criailler et à provoquer le désordre. Au bout de quelques semaines elle faisait son baluchon et décampait. Elle s'en allait mettre au monde des négrillons qui disparaissaient, dévorés par la vermine ou donnés comme de petits chats. Il semble qu'il n'y eut pas d'autres survivants que les deux que ma mère recueillit.

La négrillonne Maria avait hérité le caractère de sa mère. Faute de pouvoir se manifester, elle lavait la vaisselle et balayait la maison en silence, morne, renfermée, sans camarades. espérant qu'un jour des ailes lui pousseraient et qu'elle prendrait son essor. Elle finit par réaliser ce projet.

Le négrillon José, malin et subtil, parlait trop, riait constamment. Il était doux et persuasif et cherchait à s'entendre avec tout le monde. Si on le repoussait, il baissait la tête. Puis il revenait, il exposait ses petites malices sans se fâcher, adroitement, humblement, en découvrant ses dents. Il n'était pas gai. Ses yeux bleus se cachaient, froids et craintifs; ses lèvres tremblaient parfois, mais il camouflait ce tremblement sous une grimace plaisante qui désarmait la colère des grandes personnes. Et José s'esquivait, s'échappait, souple et visqueux, des mains qui voulaient l'agripper. Le prenait-on en flagrant délit? il mentait avec une impudence naïve. Il mettait ses deux index en croix et les baisait : « Par le Dieu du Ciel, par les cinq plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ, par cette lumière qui nous éclaire. » Chétif, malingre, il s'aplatissait. Une insignifiante petite tache tremblotante.

Jamais je ne le vis pleurer. Il geignait, glapissait, suppliait, sanglotait des promesses sans fin, et ses yeux restaient durs et secs. Il me remplissait d'envie. J'aurais voulu contenir mes larmes trop faciles. Je le prenais pour modèle. Et comme il m'était difficile d'imiter ses manières d'agir, je copiais sa façon de prononcer. Cela me valait des désagréments. On refroidissait mon ambition de m'améliorer et de m'instruire, on me forcait à recouvrer ma facon de parler naturelle. On avait obligé le négrillon à me traiter comme un maître, on n'admettait pas que je m'en reconnusse indigne, que je renoncasse volontairement à ce respect chétif. José, indifférent à mon infériorité, persévérait dans l'obéissance, modeste et protecteur.

Nous allions fréquemment au terrain que mon père cultivait près de la rue, du côté du nouveau cimetière. Sous les arbres de la friche, allongé sur des feuilles sèches, je restais des heures durant dans une sorte de torpeur, à regarder les rangées de manioc, les clôtures, les perruches qui courtisaient les épis jaunes. José vadrouillait parmi les cabanes du voisinage. A peine sorti de la maison, une fois tourné le coin du Cheval-Mort, il se joignait à une bande de gamins. Et leur troupe grossissait; devant le mur de Paulo Honorio elle était devenue un peloton bruyant qui jonchait le sable de fleurs de mulungu. Les femmes du lavoir apercevaient dans les corolles écarlates des formes indécentes qu'elles écrasaient furieusement en lançant des injures à la cantonnade. Les drôles, cachés, criaient, couraient dans la campagne, répandaient sur le sol d'autres fleurs, rouges et velues, se mettaient en embuscade, faisant endêver les femmes. Monté sur mon mouton blanc, je m'étonnais de leur indignation, je me demandais pourquoi elles écrasaient sous leurs pieds des choses aussi jolies. Je trouvais bête cet amusement et les gamins bruyants me déplaisaient. Un jour l'un d'eux s'approcha de moi et engagea la conversation avec des mots mystérieux. José intervint :

— Ferme-la! Il ne comprend pas.

Je m'attristai, humilié d'entendre dénoncer mon ignorance. Je voulus protester, faire comme si je savais, mais je n'osai pas. Je reconnus dans mon for intérieur qu'ils avaient des façons singulières. Je m'éloignai sérieux, sans éprouver de curiosité.

Mon mouton blanc mourut. Les promenades au terrain prirent fin.

José connaissait les lieux, les personnes, les bêtes et les plantes. Une fois pourtant il se trompa. Il crut reconnaître mon arrière-grand-père dans un cavalier vêtu de cuir qu'on apercevait au loin.

— Maître Ferreira en veste de cuir, sur le cheval de maître Afro.

Je ne fus pas d'accord avec lui. Mon arrière-grand-père ne mettait de vêtements de cuir que pour les travaux des champs. En ville il portait faux-col et cravate, que ce fût au marché, à la messe, aux élections, au jury. Et jamais il ne voyageait sur un cheval d'emprunt. Quand l'homme s'approcha, nous constatâmes l'erreur — et j'en fus satisfait. Le négrillon me sembla proche de moi et faillible. Auparavant sa science m'apparaissait instinctive et sûre. Je modifiai mon jugement et nourris l'espoir de pouvoir un jour, à force de peine, savoir aussi les noms par cœur et m'orienter dans les chemins et les sentiers.

Mais malgré cette erreur, le prestige de José ne diminua pas. Je me persuadai qu'il avait bien dit et répétai avec enthousiasme :

— Maître Ferreira en veste de cuir, sur le cheval de maître Afro.

Je finis par découper la phrase en deux vers que je me mis à déclamer, puis à chanter :

Maître Ferreira en veste de cuir,
Sur le cheval de maître Afro.

Ma mère se fâcha, me jeta ses qualificatifs habituels : idiot, crétin. Je me mordis les lèvres et m'en allai me cacher dans la réserve et regarder la ruelle. Mais perché à la fenêtre, les jambes pendant au dehors, je n'oubliai pas mes

sornettes et monologuai en frappant les briques à coups de talons :

Maître Ferreira en veste de cuir,
Sur le cheval de maître Afro.

José me donna plusieurs leçons. La plus précieuse laissa son empreinte sur ma chair et mon esprit. Je me rappelle parfaitement la scène. C'était le soir, il pleuvait et des gouttes d'eau tombaient des gouttières. Dans la salle à manger mon père faisait le procès du petit noir qui se défendait mal. Aucun indice de tempête ou de violence : la faute était légère et mon père n'était pas en colère, il se contenterait de quelques injures. Etant disposé à l'absoudre, il acceptait aisément ses explications. Quand l'accusé lâchait une sottise, la voix rude s'adoucissait, un gros rire éclatait — et le calme se rétablissait. Nous traversions cependant des moments difficiles : nous ne pouvions savoir s'il allait s'apaiser ou entrer en fureur. Un même geste de nous pouvait l'entraîner d'un côté ou de l'autre. Nous tombions bien ou mal, comme si nous avions joué à pile ou face. Si les clients entraient dans la boutique, nous obtenions des libéralités imprévues; s'ils n'entraient pas, nous supportions sa rigueur. Probablement il en est toujours ainsi, mais alors ces volte-face apparaissaient en pleine lumière.

Ce soir-là, José, comme d'habitude, nia une peccadille insignifiante. Démenti par l'enquête, il continua à nier. On apporta des preuves, l'évidence apparut. Mais le noir était borné, il ne vit pas qu'il devait lâcher au moins quelques aveux et se défendre après, jurer par cette lumière, par les plaies du Christ, de ne pas recommencer. Il laissa passer le moment favo-

rable — et l'autorité se fâcha, non à cause de la faute qui était vénielle, mais à cause de l'entêtement que venaient aggraver des souvenirs fâcheux. A présent le malheureux devait se résigner à subir une correction. Et il résistait, cherchait à apaiser la fureur qui allait l'écraser. Sa faute enflait, se confondait avec d'autres, plus anciennes, déjà pardonnées, et celles-là grandissaient aussi, devenaient des crimes horribles.

Quand mon père se fut assez mis en colère, il saisit le négrillon et l'entraîna à la cuisine. Je les suivis, curieux, animé d'une vive soif de justice. Aucune sympathie pour mon malheureux compagnon qui agonisait sur le pilori, dans l'attente du supplice. Je ne comprenais même pas qu'une intervention habile me serait profitable, me vaudrait la reconnaissance de quelqu'un qui m'était supérieur. Je restai près de lui, désirant voir s'exécuter la sentence rigoureuse. Je n'éprouvai point de crainte, puisque personne ne m'accusait, j'avais la conscience en repos. Parce que je ne discernais pas les dangers, je me figurais qu'ils s'étaient entièrement dissipés.

Les braises du foyer se couvraient de cendres, s'éteignaient sous la bruine; l'eau du robinet éclaboussait le carrelage de faïence poli; la flamme fumeuse de la lampe tremblotait. Dans un murmure l'enfant baisait ses doigts fins. Soudain le fouet lui lécha le dos et José se mit à s'agiter : il tournoya, cherchant à esquiver les coups. Et ce fut un torrent de paroles :

— Par cette lumière, mon parrain! Par les cinq plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ!

La supplication geignarde coulait inutile, comme le jappement de douleur d'un jeune chien. Beaucoup de coups de fouet se perdaient, atteignaient les mollets du juge devenu bourreau.

Celui-ci lâcha l'instrument de supplice, saisit la victime par les oreilles, la souleva et se mit à la secouer. Les gémissements cessèrent. Le corps chétif se disloquait, on voyait son ombre aller et venir sur le mur noirci, il touchait les tuiles et les pieds s'agitaient en l'air.

J'éprouvai alors la tentation d'aider mon père. Je n'aurais pas réussi à rendre un service appréciable, mais j'étais sûr que José avait commis un grave méfait et je résolus de collaborer au châtiment. Je tirai une petite bûche courte du tas de bois mouillé, je l'appuyai doucement sur une plante des pieds qui s'agitaient au-dessus de ma tête. En réalité j'effleurai seulement la peau du négrillon. Je n'aurais pas osé lui faire du mal : je voulais seulement me prouver à moi-même que j'étais capable de faire souffrir quelqu'un. Mon geste était la simple extériorisation d'un sentiment pervers auquel ma faiblesse imposait des limites. Si l'expérience n'avait pas avorté, il est possible que mon instinct mauvais eût fait de moi un homme méchant. Elle rata — et je pris une direction différente.

Certainement José ne sentit rien. Je repris courage et approchai de nouveau de son pied l'inoffensif morceau de bois. A ce moment il poussa des hurlements désespérés, en prétendant que je l'avais blessé. Mon père le lâcha et, me voyant armé, il ne jeta pas même les yeux sur la blessure. Il me souleva par les oreilles et termina le châtiment en transférant sur moi toutes les fautes du négrillon. C'est ainsi que je me vis contraint à prendre ma part des souffrances d'autrui.

UN INCENDIE

Au cours d'un de mes voyages au terrain, José m'invita à aller voir les restes de l'incendie qui avait dévoré une des cabanes construites au delà de la friche. J'y allai, non sans crainte. Jamais je ne m'étais approché de ces cabanes où se démenaient les petits démons qui tourmentaient les femmes du lavoir.

La curiosité l'emporta : un feu capable de détruire des maisons était réellement un prodige. Je n'aurais pas supposé que le feu fût si puissant. Je le voyais domestiqué, léchant le trépied de la cuisine, prenant un peu plus d'aise dans les nuits de la Saint-Jean, et parfois causant de menus méfaits, comme le jour où une braise était tombée de la pipe de Maria Melo sur l'épaule de ma sœur. Et voici qu'on le rendait responsable d'une dévastation considérable — et cela m'étonnait. Il s'était fâché, il avait fait comme les chevaux bien doux qui tout de go vous prennent le mors aux dents.

Je laissai mon mouton blanc attaché à l'ombre et sortis avec le négrillon en direction des cabanes. L'une d'elles avait disparu. Ses décombres s'étalaient, encore fumants; de la cendre, des débris noirs et chauds qui nous en interdisaient l'approche. De loin j'eus l'impression d'une déconvenue. J'espérais voir des flammes qui montaient jusqu'au ciel, des poutres qui éclataient, des nuages pourpres — et ce n'étaient que des

misérables décombres. Je fus déçu et il me fut impossible d'y prendre intérêt.

Sur le terre-plein, devant les cendres chaudes, des hommes et des femmes pleuraient, se lamentaient, gesticulaient. Quelques-uns, assis sur des bahuts, avaient l'air stupides, silencieux et inertes. Je me détournai d'un objet sombre qui avait l'air d'un tronc d'arbre calciné. Tous les yeux étaient braqués sur cet objet et peu à peu je distinguai au milieu de l'agitation confuse des mots qui retraçaient l'effroyable accident.

Tandis que les hommes travaillaient à la plantation et que les enfants vadrouillaient dans le voisinage, deux jeunes négresses préparaient le repas, en soufflant sur le bois, en agitant l'éventoir. Une étincelle avait atteint le mur et quelques instants après la paille brûlait. Les jeunes filles avaient essayé d'éteindre l'incendie. Sans résultat. La plus jeune s'était sauvée. L'autre s'était mis en tête d'évacuer le contenu de la maison : elle avait sauvé les marmites, la râpe, les nattes, le grabat, les hardes, les caisses. Sourde aux appels de sa sœur, elle avait récupéré tous les objets, à l'exception de l'image de Notre-Dame, qui devait flamber dans la chambre à coucher. Les murs brûlaient, le toit s'écroulait, l'unique porte de la maison était changée en une gueule flamboyante d'où sortaient d'effrayantes langues de feu. Malgré cela elle avait plongé dans la fournaise, pour chercher l'image bénie. En revenant, elle avait trouvé le passage obstrué et elle était morte. Elle gisait là. Une fillette disait d'une voix gémissante, entrecoupée de sanglots, qu'elle avait cherché à détourner la malheureuse de son dessein : Notre-Dame n'avait besoin de personne, elle se serait sauvée, si elle l'avait voulu. Mais l'entêtée n'avait pas voulu écouter ses conseils -- et elle

gisait là. Les yeux étaient fixés sur la chose étendue à côté des cendres chaudes.

Le récit me faisait tourner le cœur, la fumée m'arrachait des larmes, me faisait mal à la tête. Je n'avais jamais vu de cadavre. Celui-là me faisait peur, mais en même temps j'avais envie de le voir, je pensais qu'il avait disparu dans le sinistre. Je regrettais d'avoir répondu à l'invitation de José. Comme je désirais revenir au terrain, m'étendre sur un lit de feuilles, admirer les perroquets, les fleurs de mulungu, les épis jaunes! Je n'aurais pas recouvré le calme pour autant. Je ne pouvais me détacher des décombres brûlants et fumants, je m'exaltais à pleurer, à gémir, goûtant un plaisir morbide à me torturer moi-même!

En suivant le geste du groupe inconsolable, j'arrivai au tronc noirci, déposé sur le sol, comme une chose précieuse. Pourquoi?

Je ne me rendais pas compte de sa valeur, je m'étonnais qu'on le montrât avec respect, qu'on lui donnât le nom de chrétien. Des fragments de la réalité m'entraient dans le cerveau; repoussés, ils revenaient, se confondaient entre eux. Affirmations et négations m'assaillaient presque en même temps. C'était donc un être humain qui gisait là. Aussitôt, je repoussais cette idée insensée. Il n'y avait là rien d'humain, cela avait la vague apparence d'un rouleau de tabac, comme ceux que mon père gardait dans sa réserve, humectés d'un liquide visqueux, empaquetés dans des feuilles de bananier. Seulement celui-là n'était ni humide ni empaqueté, il gisait nu et brûlé. Un rouleau de tabac ordinaire, comme il s'en vend dans les baraques de la foire, se dépiautant et s'effilochant au soleil. Comment appeler cela une femme? imaginer que cela avait été une

femme? Cependant les exclamations répétées, des bribes d'affirmations qui revenaient sans cesse, me firent changer d'idée et me donnèrent finalement la certitude que les restes de la négresse morte se trouvaient sur le terre-plein. Mais ce qui m'empêchait de voir un rapport entre cette espèce de morceau de bois brûlé et la vaillante fille qui avait lutté pour défendre les objets du ménage, c'était l'absence de bras et de jambes. L'activité dont on parlait et la chose inerte que je voyais s'excluaient dans mon esprit. Mon incertitude se transforma en un sentiment de terreur que m'inspirait non le corps inanimé, mais celui qui avait agi et continuait à agir dans les lamentations que j'entendais. Peut-être celui-ci allait-il apparaître, rendre la vie à l'autre et me punir. Comme personne ne m'avait donné la permission d'aller voir le sinistre, je me sentais fautif, sans pouvoir mesurer la gravité de ma faute. Je me considérais comme un sacrilège. Sûrement on ne m'aurait pas permis d'aller voir des cadavres, surtout celui-là, qu'un événement tragique avait rendu informe. Je pris mon courage à deux mains et je me baissai pour le regarder. Il n'avait plus de cheveux, il n'avait plus de peau — et comme il n'avait plus de seins ni de sexe, il ne ressemblait plus à un être vivant, il était recouvert d'une croûte, comme les ferrailles hors d'usage qu'on laisse rouiller à l'abandon. Par place on croyait voir de la chair grillée et on sentait réellement une odeur pénétrante de chair grillée. Ajoutez que le soleil le desséchait. Sur ce débris rocailleux la tête faisait saillie, ou plutôt ce qui avait été la tête, avec les orbites vides, deux rangées de dents blanchâtres, l'orifice du nez, d'où sortait une matière verdâtre, jaunâtre. Je distinguai un visage, un visage déformé, un

masque effrayant, plus hideux que ceux des déguisés du carnaval. Je ne discernai pas le détail des traits : je vis seulement, en un éclair, les dents, les orbites vides, l'écoulement purulent.

Je me détournai, je m'arrêtai, le cœur chaviré, maudissant José qui m'avait montré le sinistre et détaillait tout avec intérêt. Je m'éloignai, nous revînmes au terrain, mais l'ombre des arbres, les fleurs de mulungu et les oiseaux ne m'apaisèrent pas. Je m'adressais des reproches et j'en adressais au négrillon. Si je n'avais pas cédé à la tentation, cette horreur n'existerait pas, au moins elle n'existerait pas dans mon esprit.

J'arrivai à la maison avec un besoin impérieux de me confesser, de me délivrer de ce souvenir effrayant. Je racontai ce que j'avais vu et entendu : des étincelles qui atteignaient la paille, la dévoraient, semaient la désolation, la femme qui faisait sortir les meubles, cherchait à sauver la Vierge Marie, succombait au milieu des flammes, puis gisait sur le sol sans bras et sans jambes, les dents entr'ouvertes dans une grimace. Deux trous sombres, de la gélatine verdie qui coulait des narines.

Je frissonnai, je répétai la description, je m'exaltai tant que mes parents essayèrent de m'apaiser, de diminuer l'horreur de la catastrophe. Il n'y avait pas de raison pour se mettre dans des états pareils. C'était un malheur, sans aucun doute. Mais c'était la volonté de Dieu, c'était écrit. Ç'aurait pu être pire, bien pire. Si c'était l'église qui avait brûlé, ou la boutique de Quinca Epifanio, la plus importante du bourg, les dégâts seraient effroyables. Dieu était miséricordieux, il s'était contenté d'une masure à l'écart et du sacrifice d'une négresse anonyme. Je ne fus pas convaincu. La boutique de Quinca

Epifanio et l'église n'avaient rien à voir dans l'affaire. Je n'avais pas vu d'incendie dans l'église ni dans la boutique de Quinca Epifanio. J'avais vu une cabane détruite et cette cabane grandissait, devenait aussi haute que les constructions de briques. Quinca Epifanio et le padre Joao Inacio étaient vivants. S'ils avaient péri dans les flammes, ils ne seraient pas plus hideux que la négresse.

Non, mes parents auraient dû me gronder, me dire que je m'étais mal conduit en quittant le terrain vague, les arbres, les perroquets, les fleurs. Le remords me tourmentait, il fallait que les autres le sussent et me blâmassent. Ils avaient toujours été excessivement sévères, et maintenant ils me laissaient avec ce poids sur ma conscience. Les reproches et la correction m'auraient donné peut-être un peu de repos, dans les pleurs et la colère j'aurais oublié ce visage effrayant. Mais ils ne me punirent pas, ils essayèrent de réduire cette abomination à un fait divers banal.

Le soir le sommeil me fuit. Impossible de m'endormir. La négresse était là, près de mon lit, sur la table de la salle à manger, sans bras et sans jambes. Elle n'était pas plus grande qu'un petit enfant. Soudain sa taille grandissait, monstreuse. Sous son crâne énorme s'ouvraient des abîmes hideux. Le nez était une mare de pus. Et les dents s'ouvraient en un affreux éclat de rire. Dans les nuits ordinaires, pour échapper aux habitants des ténèbres je m'enveloppais la tête. Cela me protégeait : aucun fantôme ne viendrait me tourmenter sous mon drap. A présent, je n'arrivais pas à me mettre à l'abri. Le tronc calciné s'approchait de moi, repoussait ma couverture, se collait à mon corps, me souillait avec

le liquide infect qui suintait de ses crevasses profondes. Les orbites vides m'épiaient, le pus qui sortait du nez bouillonnait dans un râle, les dents me menaçaient et cherchaient à me mordre. J'avais beau me blottir, me cacher le visage dans le traversin, la vision continuait à me torturer. Les frissons qui m'agitaient se changèrent en un violent tremblement. Je ne résistai pas au supplice, je poussai des cris de dément, je mis la famille en émoi. On vint me chercher, on essaya de chasser le spectre de mon imagination, on me fit une couche au pied du lit de mes parents. Là je m'affalai dans le cercle lumineux de la veilleuse, entendant le chant des coqs, jusqu'à ce que le matin m'apportât une somnolence légère, peuplée de cauchemars. Je m'étais endormi avec cette vision affreuse, je me réveillai avec elle.

Dans la journée je me remis à en parler, à la décrire, en proie au même sentiment d'horreur. Je me demandai qui avait causé cette horrible agonie et j'accusai Notre-Dame. Si la malheureuse n'avait pas eu l'idée de sauver son image, elle serait en train de couper des palmes d'ouricuri pour construire une nouvelle cabane. C'est sa dévotion qui l'avait perdue. De toute évidence la mère de Dieu était ingrate et cruelle. Elle avait payé d'une mort affreuse ce zèle si pur.

Les grandes personnes, cependant, réfutèrent mon opinion d'une façon singulière. La Vierge Marie avait été généreuse. Elle avait élu la négresse parce qu'elle la jugeait digne d'être sauvée. En échange des souffrances qu'elle lui avait imposée, elle lui offrait le paradis sans qu'elle eût à faire de stage au purgatoire. L'horrible feu du purgatoire était bien pire que les flammes de ce monde, et nous tous, tôt ou tard,

nous y rôtirions. La négresse avait eu de la chance. Probablement elle était déjà au ciel, devant Jésus, au milieu des séraphins.

Cette indulgence extraordinaire me laissa perplexe. Je me tus prudemment, mais je trouvai le commentaire douteux et confus. Je ne voyais pas que le purgatoire fût indispensable. Et la négresse, mutilée et hideuse, ne pouvait pas être au ciel. Qu'irait-elle y faire? Elle souillerait les délices éternelles, elle ferait des taches sur les ailes des anges.

JOSÉ DA LUZ

Pour venir à bout de mon indocilité et me maintenir dans le droit chemin on avait recours à divers procédés : d'abord aux loups-garous qui, pour ne jamais se montrer, ne produisirent aucun effet, ensuite à la religion et à la police, sous les traits du padre Joao Inacio et de José da Luz. On me dit en peu de mots ce que représentaient ces deux autorités que j'admirai et craignis aussi longtemps qu'elles furent loin de moi. Mais quand je les vis de près, seul le curé soutint sa réputation. José da Luz perdit bien vite son prestige. Il n'y avait pas moyen de le concevoir sérieux et ferme, capable d'inspirer de la crainte. Un croquemitaine inefficace! Le visage olivâtre, la chevelure rebelle pommadée, la gaieté frétillant dans ses yeux vifs, le nez plat, la bouche large, garnie d'une armature solide et bruyante. La peau brune sans aucune ride. Pas un pli sur sa tunique ni sur son pantalon repassé minutieusement par Rosenda la laveuse. Très soigné, le col luisant, faisant craquer ses bottines étincelantes, José da Luz différait beaucoup du commun des policiers, débraillés, fripés, qui menaient grand tapage dans les marchés et aux coins des rues, au milieu des métis et des filles.

C'était probablement par vengeance que ces hommes se conduisaient ainsi. Dans leurs durs temps de vie civile ils avaient souffert des rebuffades et des insolences, dormi enchaînés sans motif, supporté des coups de bottes sur leur peau calleuse. Et revêtant l'uniforme, ils devenaient à

leur tour insolents et méchants, ils se vengeaient de leurs humiliations passées en tourmentant d'autres malheureux. Ils buvaient du tafia, ils rôdaient l'air sévère, important, d'un pas lent, et leur mise négligée, — ceinturon lâche, képi de travers, mèche de cheveux menaçante — leur valait de la considération. Violents et sournois, ils faisaient la fête dans les cabanes de paille où les violences passaient inaperçues et où personne ne se plaignait.

José da Luz se mêlait au monde des joueurs de jacquet et des discoureurs. C'était un métis de nègre et d'indien. L'air conquérant, beau parleur, il se faufilait parmi les propriétaires. Affable, adroit, il se dérobait à coup sûr aux expéditions pénibles des forces mobiles, aux enquêtes cruelles. Il ne gardait aucun ressentiment, il n'éprouvait pas le besoin d'une revanche. Il acceptait d'un cœur léger le lit de camp. Et il chantait sans nerf, mollement et en nasillant :

Je me suis enrôlé. Je suis dans la police
Parce que j'aime le bel uniforme.
Maintenant il est tard. Je me souviens et je pense.
Un travail sans fin et point de gain.

Une des strophes se terminait par ces vers :

Je lâche l'uniforme, je prends ma cape,
Je vais ramer dans le canot : tout est service.

José da Luz prononçait l'*e* du mot *serviço* très ouvert, j'ai entendu depuis cette façon de parler dans plusieurs régions. En général les militaires de grade supérieur traînent la voix sur la première syllabe de *serviço* quand ils parlent des occupations de la caserne qui se distinguent ainsi de celles de la vie civile.

Ce fut dans cette chanson lugubre que se manifesta à moi José da Luz, qui trouvait excessives les exigences de sa fonction. Il avait l'air d'un malheureux dans la longue pleurnicherie. On m'affirma dans la suite que c'était un vaurien et cela me surprit fort. Puis je vis un troisième individu, ni triste ni méchant. Réellement jovial et bon, à moitié loufoque, naïf. Les boutons jaunes, l'uniforme rouge et bleu, ce bel uniforme dont il était question dans la complainte, étaient pour lui des joujoux.

En ce temps-là, en punition de fautes imprécises, on avait coutume de m'enfermer quelques heures dans la boutique. On me condamnait sans formalité, mais le châtiment impliquait une faute. Et là, dans le silence et la solitude, pressentant le mystère des codes, je fis de longs examens de conscience, j'essayai de dresser un catalogue des actions nuisibles et de celles qui ne l'étaient pas, je développai tant bien que mal mon sens moral, réduit jusqu'alors. Ce qui m'embrouillait, c'était de constater que la même action parfois déclenchait une punition, d'autres fois non. Impossible de m'orienter, d'arrêter une ligne de conduite raisonnable. Plus tard je me familiarisai avec ces contradictions, mais, à mes premiers pas dans la vie, elles m'apparaissaient sans déguisement et me torturaient. Je me démenais comme si je marchais parmi des tessons. Jugeant les précautions inutiles, je courbai le dos sous la fatalité. Cet état d'esprit était renforcé par certaines phrases entendues dans la salle à manger et la cuisine : « Que faire? Dieu l'a voulu. C'était écrit. » Aujourd'hui encore je crois que mes rares réussites et mes nombreux échecs sont l'œuvre d'un destin ironique et malin, fertile en ruses déconcertantes. Je me résignais, tapi à

côté du comptoir, provisoirement en sécurité. C'était écrit, Dieu l'avait voulu. Et je me faufilais comme un rat, je défaisais des monceaux de papier et de paille et des merveilles d'emballage, je fouillais les étagères et les caisses.

Ce châtiment modéré n'avait pas seulement pour objet de m'inculquer les règles d'une bonne conduite, il visait aussi à m'obliger à surveiller la boutique. Aussi longtemps que j'y étais mon père prenait du bon temps dans le voisinage, bavardant avec de grands éclats de voix. Je m'inquiétais souvent, je me figurais qu'il se disputait. Mais le gros rire de Filipe Benicio et les gloussements de Teotoninho Sabia me rassuraient. Délivré de mes craintes, je revenais à mon passe-temps favori et j'en tirai quelques satisfactions. En fait les heures passaient monotones dans l'espace où l'on me confinait, mais n'importe où l'ennui était pareil. On ne défendait de sortir et les autres enfants que je voyais de loin, m'inspiraient de l'envie et de la crainte. Certainement ils étaient dangereux. Solitaire, ne possédant ni balles de caoutchouc ni cerfs-volants ni chariot de bois, je m'amusais avec mes sœurs à édifier des maisons avec de la toile cirée, à confectionner des harnachements sous le porche et à retourner le maïs dans la réserve. Pendant mes heures d'emprisonnement j'avais le cœur gros quand je pensais à ces amusements. Je me consolais en tripotant les objets merveilleux, en fouillant les recoins obscurs, en observant le travail des araignées et la fuite éperdue des cafards. Je battais la campagne en imaginant le monde couvert d'hommes et de femmes pas plus grands qu'un pouce d'enfant. Comme je n'avais aucune connaissance des voyages de Gulliver, je suppose que mes Liliputiens devaient leur origine

aux cafards et aux araignées. Ce peuple minuscule parlait tout bas, bourdonnant comme les abeilles. Il ignorait les mots grossiers, les égratignures, les gifles, les pincements d'oreilles. Je m'efforçai d'accommoder leurs démêlés. Quand mes petits êtres s'échauffaient et révélaient des instincts brutaux, ils étaient séparés, mis dans l'impossibilité de se faire du mal. Et ils recevaient des conseils, différents des conseils vulgaires. Ils pouvaient sauter, courir, se mouiller, faire tomber les chaises, s'écorcher les mains, jeter des bateaux de papier dans le ruisseau. Point de colères, point de gestes susceptibles de faire couler des larmes!

Puis je laissais là ces rêveries et je me livrais à l'inspection des marchandises. Je grimpais sur l'échelle, j'ouvrais des boîtes, je défaisais des ballots de charnières, j'admirais le mécanisme des serrures. J'essayais les clefs, j'écoutais le bruit sec du déclic, je voyais les pènes entrer et sortir. Je craignais qu'on ne me surprît, qu'on ne me reprochât ma curiosité. Peut-être une pièce là-dedans allait-elle éclater. Des forces jusque-là contenues allaient se déchaîner, exploser, me jeter à bas de l'échelle. Je me rappelais l'affaire du pistolet, il y avait des années, à l'exploitation. Mon oncle, qui logeait chez nous, avait placé l'arme dans un tiroir, en me recommandant de ne pas y toucher. J'avais promis de ne pas y toucher. Mais, une fois laissé seul, j'avais voulu connaître de près cette machine effrayante qui faisait du bruit et tuait des bêtes. J'avais fait le tour de la table, résistant à la tentation, mais sachant bien que je ne tiendrais pas longtemps. J'avais ouvert le tiroir, en faisant serment de ne pas prendre le pistolet. C'était ce que j'avais promis. Je voulais seulement le voir.

Il était bien là. Une pétoire ordinaire, noire, chargée avec du plomb et de la poudre. J'avais posé un doigt dessus, aucune catastrophe ne s'était produite, je l'avais sorti du tiroir, faisant fi de mes précautions. J'avais soulevé la gâchette et n'avais pas réussi à la remettre à sa position première. Puis j'eus l'idée d'examiner le contenu d'un petit étui placé dans la crosse. J'avais soulevé le couvercle et une pluie d'amorces rouges s'était répandue sur le sol. J'avais lâché le pistolet et je m'étais esquivé, laissant le tiroir ouvert. Durant des heures d'angoisse, où je n'osai pas entrer dans la pièce, j'avais attendu qu'on m'appelât, qu'on me reprochât d'avoir dérangé le pistolet. On ne m'avait pas appelé. Perché sur l'échelle, j'avais peur, en faisant tourner la clef, de faire jaillir des amorces de la serrure. Pas exactement des amorces. Mais les ferrures qui cliquetaient pouvaient se disloquer d'un seul coup avec fracas.

Je remettais tout à sa place, je descendais, j'abandonnais les menus articles et la quincaillerie et j'allais m'absorber dans la contemplation des images qui décoraient les pièces de cotonnade. Le plus beau de ces morceaux de papier montrait un arbre entaillé, avec des fruits en forme de calebasse. Une hachette était appuyée contre le tronc. Et menaçant des ennemis absents, un tigre, en équilibre sur ses pattes de derrière, montrait les dents. C'était ainsi que se présentaient les étoffes de Machado, Pereira et C^ie^ [1], les grands fournisseurs de Recife. La « compagnie » était le tigre, Delfino Tigre. J'ap-

1. Machado = « hachette ». Pereira = « poirier ». On pourrait franciser la firme en « Hachette, Poirier et Compagnie » (N. d. T.).

pris ainsi le respect de ce genre d'abstractions.

Un soir que je contemplais sur l'image le manche de la hache, les branches du poirier et les griffes du tigre, je vis José da Luz entrer dans la boutique et je fus saisi de peur. Je voulus fuir, me cacher sous le comptoir : mes jointures s'étaient raidies, mes muscles détendus. J'essayai de vaincre ma peur, de redresser mon échine, d'articuler une phrase, de sourire. Peine perdue! José da Luz était un homme terrible. Il enchaînait les gens, distribuait des coups et des bourrades aux marchands forains. Il était au-dessus de Machado, Pereira et C^ie^, les fournisseurs de mon père. Le rouge et le bleu de la firme célèbre, qu'on voyait sur la cotonnade, se retrouvaient sur le costume de José da Luz — et cela me transportait dans un autre monde. J'avais beau ignorer l'énorme importance du métis, je n'aurais pu prendre des libertés avec les couleurs des images.

Ce qui arriva alors fut extraordinaire. Le soldat posa le coude sur le comptoir et engagea la conversation avec moi, d'un ton naturel, comme les êtres chétifs, Amaro, José Baia, les habitants de l'exploitation. Ma terreur se dissipa, mes membres glacés se réchauffèrent, je pus de nouveau bouger. En présence de mon père, les paroles du personnage auraient été une gentillesse indirecte. Je ne méritais pas qu'on fût attentif à moi. Cependant, quand elles me voyaient avec lui, les personnes affables me parlaient, me faisaient des grâces, me flattaient. Les grâces et les flatteries m'inspiraient de la défiance. Quand j'étais seul, tout cela disparaissait. Mais José da Luz n'attendait de moi aucune faveur : son amabilité était gratuite.

D'autres entretiens suivirent — et nous devîn-

mes amis. Finalement je ne me bornais plus, dans ma prison, à inventer des choses fantastiques, à m'intéresser aux serrures et aux papiers coloriés. J'avais un excellent compagnon qui perdait sa majesté auprès du comptoir et devenait presque de ma taille. Je ne me rappelle aucune des histoires qu'il me racontait, brèves et diverses, sans doute insignifiantes. Je les écoutais en pensant à autre chose et les interrompais souvent.

— Chantez un peu, Zé da Luz.

José da Luz arrêtait alors son bavardage et disait les tristesses menteuses de la caserne :

Maintenant il est tard. Je me souviens et je pense.
Un travail sans fin.

Versatile, je m'intéressais maintenant aux boutons jaunes de la tunique prestigieuse, au petit képi. Pour quelle raison portait-il un chapeau sans bord? Les questions jaillissaient spontanément et José da Luz m'expliquait que les chapeaux des soldats étaient comme cela. Cette réponse me satisfaisait, car ma curiosité n'était pas très exigeante. L'uniforme rouge et bleu de José da Luz perdait ses couleurs, ne différait plus beaucoup de mon vêtement. Et les bottines de José da Luz, brillantes et craquantes, se rapprochaient de mes brodequins durs, chaque fois plus étroits. Nous étions deux fantoches, l'un bavard et turbulent, l'autre plein de rêves, obstiné. Mes petits bonshommes pas plus gros que le pouce avaient disparu.

Ce métis paresseux exerça une influence considérable et bienfaisante sur ma vie. Il dissipa les images qui m'enveloppaient, me rendit moins pusillanime et me rapprocha de l'espèce hu-

maine. Quel bon professeur! Je crois pourtant qu'il était un mauvais fonctionnaire. L'Etat ne lui payait pas ration et solde pour qu'il se détournât de ses camarades, sales et cruels, pour qu'il farcît de balivernes les cervelles des petits enfants. Un véritable anarchiste!

LA LECTURE

J'étais perché sur le comptoir, en train d'ouvrir des boîtes et des ballots et d'examiner les articles de l'étagère. Mon père, de bonne humeur, me montrait des objets singuliers et m'expliquait à quoi ils servaient.

Je fixai mon attention sur trois brochures à la couverture décorée de trois bandes verticales avec des taches inégales et des traits semblables à ceux des journaux et des livres. J'eus l'idée funeste d'ouvrir une de ces brochures, je feuilletai les pages jaunes, en papier à chandelles. Mon père essaya d'exciter ma curiosité en faisant valoir avec énergie ces lignes imprimées, défectueuses, déplaisantes. Il affirma que les personnes qui étaient familiarisées avec elles disposaient d'armes terribles. Cela m'apparut absurde: ces traits insignifiants n'avaient pas l'aspect redoutable des armes. J'entendis ses louanges sans y croire.

Alors mon père me demanda si je ne désirais pas en savoir plus long sur ces merveilles, devenir un savant comme le padre Joao Inacio et l'avocat Bento Americo. Je répondis que non. Le padre Joao Inacio me faisait peur, et l'avocat Benito Americo, bien connu du jury, demeurait loin du bourg et ne m'intéressait pas. Mon père insista, ces deux hommes étaient pour lui des modèles et il établissait un rapport entre eux et les syllabaires de la quincaillerie. Il lâcha pour la seconde fois la question perfide. Est-ce que

je n'avais pas envie de savoir ce que signifiaient les signes noirs du papier jaune?

Ce fut ainsi que s'exprima le Tentateur, sous une forme humaine, en ce matin funeste. La question me surprit. En général, on ne cherchait pas à savoir si quelque chose était de mon goût : j'avais des devoirs auxquels je devais me plier. Cette liberté qu'on m'offrait tout à coup, ce droit de choisir, m'inspira une vague défiance. Qu'allait-il arriver? Mais la question, faite sur un ton plaisant, me porta à adopter une attitude opposée à mon penchant naturel. Je craignis de me montrer bête et mal poli, de retomber dans l'assujettissement habituel. Je me laissai persuader, sans aucun enthousiasme, dans l'espoir que les griffonnages du papier me donneraient les qualités nécessaires pour me libérer de mes petits devoirs et de mes petits châtiments. Je me décidai.

Et l'apprentissage commença sur-le-champ, par l'indication de cinq lettres, dont je savais déjà les noms, celles que la fillette, il y avait des années, ânonnait à côté du maître barbu. Je m'admirai moi-même. N'était-il pas extraordinaire de trouver dès le début du livre des syllabes prononcées dans un endroit éloigné par une personne étrangère? Ne voulait-on pas me tromper? Mon père m'assura que les lettres étaient réellement baptisées de cette façon.

Le lendemain, ce fut le tour d'autres lettres, puis d'autres encore, et c'est ainsi que commença l'esclavage qu'on m'avait perfidement imposé. On me condamnait à une tâche odieuse, et comme il ne m'était pas possible d'en venir à bout congrument, on doublait les heures de leçons et tout mon temps y passait. Je ne touchais plus désormais aux ballots de quincaillerie et de

mercerie, je ne m'absorbais plus dans la contemplation des images des pièces de cotonnade. Je restais assis sur une caisse, sans penser à rien, l'abécédaire sur les genoux.

Mon père n'avait pas de vocation pédagogique, il voulut pourtant me fourrer l'alphabet dans la tête. Je résistai, il s'entêta et le résultat fut catastrophique. Bien vite il s'énerva et me terrorisa. Il me jetait rapidement une douzaine de lettres et allait jouer à la manille. Le soir, il prenait une aune et me conduisait au salon — et la leçon était tumultueuse. Si encore je n'avais pas vu l'aune, j'aurais pu dire quelque chose. Mais rien qu'en la voyant, je me taisais. C'était une lame de bois, noire, pesante, large de quatre doigts.

Ma mère et ma sœur naturelle me sauvèrent : elles me firent sortir de la boutique et sur la presse à farine de la véranda me donnèrent les notions nécessaires. Je me traînais avec désespoir. La brochure s'abîmait et perdait ses pages, s'imbibait de sueur, et moi, je la frottais vigoureusement pour abréger le supplice.

Mais je perdais ma peine. Une autre brochure arrivait et les lignes épaisses et déplaisantes, les trois bandes verticales me faisaient mal au cœur. Que faire? La pensée de l'aune me faisait écarquiller les yeux. Mais je sombrais peu à peu dans la torpeur, ma tête s'inclinait, mes bras tombaient — et entre les bâillements et les somnolences je répétais d'un ton dolent la chanson fastidieuse que Mocinha murmurait à côté de moi. J'essayais de bouger et de me réveiller. Mais le sommeil était impérieux, l'engourdissement me bouchait les oreilles, m'empêchait de parler. Et tout autour de moi les objets se couvraient de ténèbres, les idées se figeaient. En fait je

comprenais tant bien que mal les histoires de Trancoso. Elles étaient faciles. Mais ce qu'on m'obligeait à apprendre par cœur me paraissait dépourvu de sens.

J'arrivai enfin à me familiariser avec presque toutes les lettres de l'alphabet. Alors on m'en montra vingt-cinq autres, différentes des premières, qui avaient les mêmes noms. Me voilà plongé dans l'étonnement, la paresse, le désespoir. J'avais envie d'en finir! Puis ce fut le tour d'un troisième alphabet, puis d'un quatrième, et je me mis à les confondre, à les mélanger horriblement. Quatre signes pour un même nom! Si on m'avait habitué aux majuscules, en laissant les minuscules pour plus tard, peut-être ne m'aurait-on pas abruti. Mais on m'enseigna en même temps tous ces signes abominables, les grands et les petits, les lettres d'imprimerie et les cursives. Un véritable enfer! Je me résignai et vins à bout des scélérates. Deux pourtant résistèrent : les misérables dentales qui, encore aujourd'hui, m'agacent quand j'écris.

Aussi longtemps que j'étais seul, cela allait bien, mais en présence de mon père je perdais la parole. Il tint bon quelques semaines avant de conclure que je ne méritais pas qu'on se donnât la peine de m'instruire. Une fois par jour, sa voix sévère m'appelait à la leçon. Je me levais avec un sentiment de terreur au fond du cœur, je me dirigeais vers le salon, glacé. Et je m'arrêtais court, ma langue s'écartait de mes dents, je balbutiais, je bafouillais confusément. Je m'étais tiré d'affaire en donnant un nom aux consonnes difficiles : le T était un bœuf, le D un dindonneau. Mon père avait ri de mon invention, mais il avait vite repris ses exigences et sa gravité. Impossible de le satisfaire. Et l'aune me tapait

sur les mains. Aux approches des endroits dangereux, j'avais le cœur palpitant de peur, la gorge sèche, les yeux brouillés, et dans le bourdonnement qui me remplissait les oreilles, les exigences sévères se faisaient plus impérieuses. Si au moins les deux lettres avaient été à côté l'une de l'autre, cela aurait allégé mon martyre, car une fois délivré de la première, je reconnaissais facilement la seconde. Mais elles étaient séparées par d'autres. Sûrement cette façon de les placer trahissait un dessein pervers — et mes tourments redoublaient.

Mes pauvres mains enflaient, les paumes rougissaient, devenaient violettes, les doigts gourds avaient du mal à se mouvoir. Elles tremblotaient comme si elles étaient mues par un mouvement d'horlogerie. Il fallait les redresser. La torture finie, je m'asseyais sur un banc de la salle à manger, j'étendais les bras sur la table, cherchant à oublier les palpitations douloureuses. Les crapauds chantaient dans l'étang du Rocher; la machine à égrener grondait dans le Cheval-Mort; dona Conceiçao, de l'autre côté de la ruelle, s'égosillait à appeler ses filles. Elles étaient tout près, sous le porche et dans le couloir, en train de jouer avec mes sœurs, mais je ne les voyais pas. C'est à peine si mes yeux mouillés de larmes apercevaient la porte du jardin. Mes mains reposaient sur la table, immobiles. Je crois que j'avais à moitié perdu la raison. Et je m'attachais anxieusement aux petits bonshommes de mes rêves qui me servaient de compagnons dans ma solitude. Le monde devenait une boîte de jouets, avec des hommes pas plus grands qu'un pouce d'enfant.

J'avais déjà eu bien des tribulations. Mais elles survenaient subitement et se dissipaient. Parfois,

il est vrai, elles se multipliaient. Mais de longues périodes de tranquillité leur succédaient. Dans mes moments d'optimisme, je me figurais que j'en avais définitivement fini avec mes malheurs.

A présent, je n'étais plus dupe de cette illusion. Les trois bandes verticales, trempées de larmes, s'étalaient à la portée de ma main endolorie, il me semblait que les lettres récalcitrantes ne cesseraient jamais de me tourmenter jour et nuit. Les rayons de soleil qui se promenaient sur le carrelage et grimpaient le long du mur marquaient l'approche du supplice. Dans quelques heures, dans quelques minutes, la scène effroyable se reproduirait : des hurlements, une colère furieuse qui me happerait, qui m'anéantirait, qui détruirait en moi jusqu'aux derniers vestiges de la conscience, et la lame de bois qui martèlerait ma chair meurtrie.

Finalement, mon père désespéra de m'instruire, exhala son chagrin d'avoir engendré un idiot et me planta là. Je respirai, je me mis à épeler sous la direction de Mocinha. Et les deux lettres s'apprivoisèrent. Je balbutiai les syllabes pendant un mois. A la fin de l'abécédaire, elles se rassemblaient en des phrases graves, compliquées, qui m'étourdissaient. Certainement mon père m'avait horriblement trompé en cette maudite matinée où il m'avait prôné l'excellence du papier imprimé. Je ne lisais pas couramment, mais en haletant péniblement, j'arrivais à ânonner les sages conseils : « La paresse est la clef de la pauvreté. — Qui n'écoute pas les conseils réussit rarement. — Parle peu et bien : on t'estimera. »

Ce *Testimera,* pour moi, était un homme et je ne pus savoir ce qu'il faisait à la dernière page de l'abécédaire. Les autres feuilles se déta-

chaient; il me restait les lignes en caractères gras, où était condensée la science annoncée par mon père.

— Mocinha, qui est ce *Testimera?*

Mocinha fut surprise de la question. Elle n'avait pas pensé que *Testimera* fût un homme. Peut-être en était-ce un. « Parle peu et bien : on t'estimera? »

— Mocinha, qu'est-ce que cela veut dire?

Mocinha avoua honnêtement qu'elle ne connaissait pas *Testimera.* Et je restai triste, ruminant la promesse de mon père, dans l'attente de nouvelles déconvenues.

L'ÉCOLE

La paresse, clef de la pauvreté, et autres idées sérieuses formulées à la dernière page de l'abécédaire, s'étaient imprégnées de sueur et décomposées, me tachant les doigts d'encre d'imprimerie — et pendant quelques jours, je pus me promener dans le jardin, regarder la rue, marcher sur le trottoir, jouer avec les enfants de Teotoninho Sabia. A la vérité, cela m'inquiétait. On ne me donna pas de nouveau petit livre, de ceux qui se vendaient cent reis et qui avaient sur la couverture trois bandes et des lettres presque imperceptibles. Je me trouvais apparemment en liberté. Mais tandis que je discutais avec Joaquim, dans le sable de la ruelle, ou que j'admirais le minois angélique de Teresa, j'étais parfois assailli d'une sombre pensée, terrifié par le souvenir des pénibles exercices. Des voix impatientes s'élevaient, se transformaient en cris, me perçaient le tympan; mes mains, couvertes de sueur, se contractaient, éprouvant sur leurs paumes la dureté des coups, une corde me serrait la gorge, m'empêchait de parler et je voyais danser les deux consonnes hostiles : *d* et *t*. Je m'efforçais de les oublier en remuant la terre, en élevant des monticules, en creusant des ruisseaux et des étangs.

Les préceptes importuns de l'abécédaire ne me sortaient pas de l'esprit : « Parle peu et bien : on t'estimera. » On ne m'avait pas expliqué cette phrase — et je fus pris d'un grand dégoût pour les énigmes et les aphorismes.

Je m'attristais au souvenir de la promesse faite sur le comptoir, des mois auparavant. A quoi me servaient les conseils en caractères gras de la dernière page de l'abécédaire? Je n'en avais tiré aucun profit, peut-être parce que je n'avais pas encore beaucoup appris. J'arrivais tout juste à balbutier les syllabes, à les rassembler en mots, et en gémissant, en avalant des lettres, à articuler une phrase vide de sens. Sûrement ma famille ne se contenterait pas d'un résultat aussi médiocre : les leçons continueraient dans le salon, sur la presse à farine de la véranda, sous la surveillance de Mocinha. Les heures pénibles de l'initiation recommenceraient.

J'essayai d'imaginer des livres. Je voulais les voir, en finir avec ces vacances insipides qu'on m'accordait. Sans doute ils étaient tout proches. Des conversations redoutables éloignaient mes illusions, gâtaient mes amusements. Si seulement ils venaient vite. Ils ne devaient pas être pires que la brochure et cette considération m'inspirait quelque confiance dans l'avenir. Mais les deux odieuses dentales me tourmentaient, faisaient renaître mes craintes vagues.

Ce fut vers ce temps-là que le vieux nègre fit son apparition, très propre, en faux col, cravate, bottines, arborant un vêtement de flanelle et des lunettes. Je fus surpris, mais une telle élégance chez les noirs me choquait et je manifestai mon étonnement dans un langage trivial. Mon père jugea ma remarque originale, y discerna des intentions que je n'avais pas et la rapporta dans la boutique à ses clients, à ses partenaires au jacquet et à la manille. Je l'entendis recomposée par Afro, complètement défigurée, avec des mots que je ne me serais pas risqué à prononcer. On mit à mon compte ces interpolations et j'acquis

une notoriété momentanée qui m'embarrassa fort. Je répugnais à sortir de mon coin et à me mettre en vedette, il me semblait qu'on se moquait de moi. La faute en revenait à mon père. Combien de fois il m'avait vitupéré et corrigé à cause de deux lettres dont je cherchais à me débarrasser au plus vite! Cela ne pouvait s'effacer. Probablement il aurait voulu se faire illusion et faire illusion aux autres. « Vous voyez ce prodige? C'est mon rejeton. » Il se moquait bien du prodige, certes, et présentait un produit falsifié, mais un commerçant n'a pas les scrupules vulgaires des gens du commun. Il avait tant de fois vanté les marchandises défectueuses exposées dans la quincaillerie qu'il n'avait pas de peine à oublier mes défauts les plus éclatants et faisait de moi une espèce de serrure garantie, avec de bons ressorts. C'était lui qui l'avait fabriquée. A force de répétition, il serait arrivé à supposer que des serrures avec de bons ressorts m'ouvraient l'entendement. Et il en aurait tiré quelque vanité. Pour moi, en quelque façon, je devins l'auteur d'une phrase magnifique et je maudis le vieux nègre qui en était la cause. Incapable de fabriquer pareil chef-d'œuvre, je me considérais comme l'instrument d'une tromperie et je souffrais à entendre mon père avancer des opinions contradictoires. Cette incohérence l'amoindrissait à mes yeux, diminuait la valeur de ses jugements. A présent, je ne savais plus si effectivement j'étais un idiot, comme il l'avait affirmé, et j'inclinais à voir dans la terrible phrase de la précipitation et de l'extravagance; parfois, je me persuadais que j'avais émis une idée raisonnable et qu'Afro l'avait amplifiée à sa façon. Mais il m'était impossible de dire en quoi elle consistait, comment elle avait surgi.

Je persistais donc à l'accepter, à m'en reconnaître l'auteur et tout cela m'embarrassait fort.

Le changement d'attitude de mon père m'inquiétait. Ce jugement favorable et imprévu allait peut-être l'amener à me tendre un nouvel appât, en faisant l'éloge du papier imprimé, à m'empaumer, à m'obliger à commencer la lecture du volume redoutable qui hantait mon imagination et empoisonnait mes amusements dans le sable de la ruelle. Des catastrophes allaient survenir. Le gros rire disparaîtrait, je l'entendrais de nouveau hurler, d'une voix rauque, je sentirais une lame de bois frapper sur les paumes de mes mains moites.

Mais mes terreurs se dissipèrent et d'autres craintes surgirent. La situation se renversa et ce bouleversement se produisit sans que j'eusse le sentiment que quelque chose avait changé au dedans de moi. Je me transformai peu à peu. On me lança dans une aventure qui fut la première d'une série funeste. Tandis que les blessures causées par l'alphabet étaient en voie de se cicatriser, on m'annonça ce dessein pervers et mes souffrances reprirent de plus belle. En fait, elles étaient seulement endormies, la cicatrisation avait été superficielle et parfois les chairs se contractaient et se déchiraient, tout mon être était bouleversé, j'étais ému de vagues tourments, semblables à ceux que produisaient en moi les histoires des âmes de l'autre monde. Je désespérais, je perdais courage.

La grande nouvelle survint tout à coup : on allait me mettre à l'école. On m'en avait déjà parlé, dans des moments de colère, mais jamais je n'avais cru qu'on mettrait cette menace à exécution. L'école, selon des renseignements dignes de foi, était un endroit où l'on envoyait

les enfants indociles. Or je me conduisais bien, j'étais timide et morne, je glissais comme une ombre. Mes amusements étaient silencieux. Je n'avais même pas l'audace d'ennuyer les grandes personnes en leur posant des questions. J'avais donc des idées absurdes, recueillies dans des propos entendus à la cuisine, à la boutique, près des tables de jacquet. L'école était un endroit horrible — et je ne pouvais en nier l'existence, comme j'avais nié celle de l'enfer. Je vis une injustice dans la décision de mon père. Je fouillai dans ma conscience, avec désespoir, pour découvrir une action qui méritait l'emprisonnement, l'exil entre quatre murs noirs. Sûrement il y aurait là une lame de bois pour me disloquer les doigts, un homme furieux qui me hurlerait des notions rébarbatives. Je me rappelai l'instituteur public, sévère et chevelu, je frissonnai en calculant la vigueur de ses bras. Je ne cherchai pas à me défendre, je ne dis rien des idées qui bouillonnaient dans ma tête, du chagrin qui m'étreignait le cœur. Toute résistance était inutile.

On m'apporta mon vêtement neuf en piqué blanc. On essaya de me chausser mes brodequins jaunes. Mais mes pieds avaient grandi et il fut impossible d'en venir à bout. On me meurtrit le pied, on me comprima les os. Mes chaussettes se déchiraient, mes brodequins demeuraient aussi durs, aussi étroits. Je ne sentis pas les écorchures et les avertissements. La barbe de l'instituteur était imposante, les muscles de l'instituteur devaient être terribles. Le vêtement de piqué blanc, repassé par Rosenda, était complété par un chapeau de paille. Les débris de mon abécédaire, mis en pièces, jetés au jardin, dansaient devant mes yeux : « La paresse est la

clef de la pauvreté. — Parle peu et bien : on t'estimera. — D, t, d, t. » Qui était *Testimera?* Un inconnu. Est-ce que l'instituteur me dirait d'expliquer *Testimera* et la clef? Je souffrais énormément de ne sentir aucune sympathie autour de moi. On faisait, sans pitié, les préparatifs du sacrifice et moi, je me laissais traîner, sans volonté, résigné, pauvre victime dans l'attente de l'abattoir.

On suspendit le supplice, on m'essaya des souliers de maroquin rouge, assez larges. Je poussai un soupir de soulagement. Cela allait mieux pour le moment. Mes pieds ne souffriraient pas. Pourquoi penser à autre chose? Des maux inévitables allaient pleuvoir sur moi. Joaquim Sabia était heureux, lui! Dona Conceiçao, occupée dans la petite chapelle domestique à prier devant les saints, le laissait vagabonder à sa guise dans le sable de la ruelle.

On me lava, on m'essuya, on me peigna, on me coupa les ongles pleins de terre. Et avec mon vêtement de piqué blanc, mes souliers de maroquin rouge, mon chapeau de paille, des feuilles de papier ligné dans une boîte, des plumes, des crayons, une brochure à couverture jaune, je sortis de la maison, si ému que je ne vis pas où on me conduisait. Je n'avais pas eu la curiosité de le demander : j'étais certain que j'allais être livré à un individu barbu et sévère qui demeurait sur la place, près de l'église.

On me conduisit rue de la Paille. Je ne m'aperçus pas tout de suite que j'étais dans une petite pièce. On me fit approcher d'une dame de petite taille, un peu forte, avec des cheveux blancs. Des rangées d'élèves se perdaient en une masse confuse. Mes mains glacées ne réussissaient pas à saisir les objets contenus dans ma

boîte. Mes yeux erraient vaguement, en quête de quelque chose à voir dans cette cohue. La grosse dame parlait d'une voix très douce.

Quelques jours après, je vis arriver un petit garçon tenu par deux hommes. Il résistait, se débattait, mordait, s'agrippait à la porte, poussait des hurlements déchirants. On le fit entrer de force et il réussit à se dégager, essayant de gagner le trottoir. On eut de la peine à dompter cet animal sauvage, à l'asseoir, à l'immobiliser. Le gamin fondit en larmes. Je le considérai avec surprise, le méprisant et l'enviant à la fois. Je n'aurais pas pu me débattre comme lui, pousser de tels hurlements, faire preuve d'une telle vigueur, donner des coups de pied et des coups de dents, cracher sur les gens, écumant comme une bête sauvage. On m'avait dompté. J'étais un être civilisé et faible, j'allais où l'on me poussait, docile et léger, comme les fragments de l'abécédaire, usés par les frottements, qui s'éparpillaient dans l'air.

La grosse femme m'appela, me donna une chaise, examina mon vêtement, mes cheveux, mes ongles et mes dents. Ensuite, elle ouvrit une boîte blanche, en tira le petit livre :

— Lis.

— Non, madame, répondis-je avec confusion. Je n'avais pas encore étudié les petites lettres, plus petites que celles de mon abécédaire. Il fallait qu'on m'éclaircît les difficultés.

Dona Maria décida de les éclaircir, mais elle s'arrêta aussitôt et me laissa avancer seul sur ce chemin inconnu. Je m'arrêtai aussi, elle m'invita à continuer. Je vis que les petits caractères ressemblaient aux signes de mon abécédaire, je m'aventurai à les nommer, à les grouper, en une lente mélopée que l'institutrice corrigeait. Cet exercice se prolongea et je me risquai à demander jusqu'où allait la leçon.

— Tu es fatigué? me demanda-t-elle à voix basse.

— Non, madame.

— Alors, continuons.

Cela m'apparut déraisonnable : on exigeait de moi un travail inutile. Mais j'obéis. J'obéis réellement avec satisfaction. Cette gentillesse, cette voix douce qui corrigeait mes ignorances, la petite main qui tournait la page, me montrait la ligne, le vêtement clair et propre, tout cela me séduisait. De plus, cette créature extraordinaire avait un parfum agréable. Les personnes vul-

gaires exhalaient des odeurs violentes, qui montaient à la tête, des odeurs de tabac, de sueur, de pommade à la graisse de porc, de moisissure, de sang. Les dents de Rosenda étaient noircies par l'abus de la pipe; André Laerte portait un tablier dégoûtant; derrière les coffres de cuir, luisants de taches jaunâtres, se dissimulaient des chemises ensanglantées.

A présent, délivré des exhalaisons grossières, je me rassurais un peu. Mais je n'étais pas très rassuré. J'avais le calme nécessaire pour rassembler, sans trop de sottises, les syllabes qui se combinaient en phrases concises. Mais j'étais toujours dans les transes, en proie à la crainte et au tremblement. Je voulais en finir avec ma tâche avant qu'éclatât la colère de l'institutrice. Car, à coup sûr, elle allait éclater. Comment un être pourrait-il rester aussi calme, parler bas si longtemps? Mais la colère n'éclata pas, et j'explorai plusieurs pages. Alors dona Maria m'interrompit et me fit quelques compliments modérés. Je lui demandai de m'indiquer la leçon. Elle indiqua vaguement le milieu du livre.

— Et le commencement?

Elle déclara que cela ne valait pas la peine de recommencer des pages déjà lues et me garda auprès d'elle. C'était probablement une recommandation de mon père. En me présentant, il avait exagéré ma sauvagerie et mon entêtement. Pur prétexte : il voulait me tenir à l'écart des autres enfants de crainte que je me pervertisse; il ne me permettait que de rares compagnons innocents. Parfois il relâchait sa vigilance et autorisait les promenades dans l'enclos où flânaient le négrillon José et les gamins.

Ma tâche achevée, je fermai le livre et j'observai mes camarades. Ma boîte de bois blanc, mon

vêtement de piqué blanc et mes souliers rouges me donnaient de l'assurance. Mais en mon for intérieur je me sentais faible. On m'avait donné cette conviction et j'avais du mal à triompher de ma timidité.

Une vie nouvelle commença. Pendant des semaines et des semaines, j'essayai de m'acclimater. Je ne me montrais pas comme j'étais, avec mes mauvais côtés, je mettais tout mon zèle à compenser mon infériorité de quelque façon que ce fût. Je m'exprimais déplorablement. Et on nous laissait peu de temps pour communiquer entre nous. Quand l'institutrice n'était pas là, nous quittions nos places et nous chuchotions. Plusieurs me témoignèrent de l'indifférence ou de l'antipathie, et Cecilia, acariâtre et orgueilleuse, tressaillit et se redressa, la bouche tordue, avec, dans ses petits yeux brillants, une telle expression de dédain que je me détournai, humilié, craignant de la gêner.

Cela me priva d'excellents maîtres. En fait, les meilleurs que j'aie eus furent des ignorants. Grâce à eux, je suis venu à bout des complications savantes en les traduisant en argot.

Heureusement, dona Maria possédait une âme d'enfant. Son monde était notre monde, elle y vivait en soupçonnant de petits mystères dans les syllabaires. Elle éprouvait souvent des doutes et admettait la collaboration des élèves. Des palabres démocratiques animaient la classe. Un jour apparut dans le tiroir de la table un objet qui avait l'air d'un crayon. Qu'est-ce que cela pouvait bien être? Toute la classe fut interrogée, les élèves examinèrent le morceau de bois, le palpèrent, le mordirent, secouèrent la tête et firent vaguement la moue. Dona Maria se recueillit, réfléchit en considérant l'objet en cause.

Finalement, elle suggérait que peut-être c'était un instrument dont Antonio Justino se servait pour couper son tabac. Or Antonio Justino coupait son tabac en corde sans se servir d'instrument. Et la raclette à caoutchouc, hors d'usage et émoussée, resta sur la table, bravant notre perspicacité et nous inspirant de l'humilité, à côté de la férule. L'école en effet exigeait une férule, mais il ne me semble pas que ce modeste emblème de l'autorité et du savoir ait jamais fait verser des larmes à un enfant. Dona Maria ne s'en servait jamais. Elle n'usait même pas de menaces. Quand elle n'était pas satisfaite, elle levait le petit doigt, sa voix affectueuse changeait légèrement de ton et cela suffisait pour nous mettre en émoi. Les manifestations de mécontentement étaient rares et brèves. L'excellente créature se fatiguait vite de la sévérité, elle rétablissait la camaraderie, traçait des mots et des chiffres que nous reproduisions.

Je ne savais pas prendre une position commode pour ce travail, ma main tenait mal le porte-plume, elle allait et venait par saccades, la plume capricieuse ne suivait pas la ligne, esquivait les courbes, déchirait le papier, allait au hasard, comme un cafard blessé, en semant des taches. Il ne servait à rien de me tenir les doigts, d'essayer de les maîtriser : ils résistaient, allaient à la dérive, gauches, humides, l'encre se mêlait à la sueur, laissait de grandes taches sur la feuille de papier. Dona Maria voyait les dégâts avec tristesse et cherchait vainement à les réduire. Les consolations me tourmentaient et j'avais la certitude que je ne me corrigerais jamais.

Une fois que je m'exténuais sur ma tâche rebutante, j'entendis un murmure :

— Tu t'es lavé les oreilles aujourd'hui?

— Je me suis lavé la figure, balbutiai-je, décontenancé.

— Je t'ai demandé si tu t'es lavé les oreilles.

Dona Maria me fit une petite leçon pour m'expliquer la différence entre les oreilles et le visage et me conseilla d'en prendre le plus grand soin. Cela me remplit de confusion et de honte. Si elle m'avait donné des gifles ou des coups de férule, je me serais rebellé, mais cet avertissement à peine murmuré me laissa confus, les yeux baissés, avec le désir de me plonger dans l'eau, de débarrasser mon corps des impuretés qui choquaient des yeux exigeants. Jamais ma famille ne s'était occupée de pareilles bagatelles et l'hygiène était considérée comme un luxe. Je me souviens d'avoir entendu quelqu'un juger sévèrement une invitée qui, avant d'aller se coucher, avait eu la prétention de se baigner.

— Quelle dégoûtante!

L'observation de la maîtresse me parut inopportune, elle ne m'en affligea pas moins; j'esquivai des questions désagréables et cette nuit-là je dormis peu. Le lendemain matin, je me levai tôt, j'ouvris la fenêtre de la salle à manger, j'allai au lavabo de fer, je remplis la cuvette, lentement, pour ne pas réveiller les gens ni le perroquet. Il faisait encore noir dans le jardin et le silence régnait dans les chambres. Je restai peut-être une heure à me frotter, à me savonner, jusqu'à ce que le soleil se levât et que j'entendisse grincer les gonds des portes. J'allai me regarder dans le miroir du salon, j'avais les oreilles violacées, comme si on les avait tirées vigoureusement. Mais seraient-elles bien propres? J'avais les mains gelées, tout engourdies, mais cela n'avait aucune importance. C'étaient

les oreilles qui me préoccupaient. Je continuai à les nettoyer sans ménagement et au bout d'une semaine elles furent écorchées et crevassées. Cela devenait un supplice de les frotter.

L'institutrice remarqua l'excès où j'étais tombé, elle me dit tout bas de laisser mes oreilles en paix. Je désobéis : j'avais contracté une habitude et je craignais une nouvelle réprimande, plus redoutable que des injures et des cris.

Ma mère avait grossi beaucoup en quelques mois. Ses joues étaient flasques et ses bras restaient minces, mais son ventre enflait, ses pieds devenaient gros. Nerveuse comme elle était, elle avait de la peine à se mouvoir, elle se laissait tomber sur le sofa, crachant sur les gravures du roman, s'éventant dans la chaleur. Nous ne nous voyions pas le matin, je m'habillais seul. Et aussitôt le café avalé, je filais vers l'école encore vide. Sinha et Maître Antonio Justino venaient m'enseigner le catéchisme. Puis la classe se peuplait, dona Maria nous imposait notre tâche somnifère. Je me distrayais en observant le plafond, les mouches qui volaient, un bout du couloir, les fenêtres, la maison aux carreaux bleus, la tête des passants. A côté, dans la caserne de la police, José da Luz chantait. Un rayon de soleil descendait le long du mur, avançait sur le carrelage, montait sur l'autre mur, atteignait le trait qui indiquait deux heures. Les gamins lâchaient les livres, fermaient bruyamment leurs boîtes, gagnaient la rue en désordre et allaient jouer à la toupie sur les trottoirs. Je m'étonnais de ces explosions bruyantes, je les blâmais et les enviais en même temps. Je serais resté dans la classe par plaisir. Là, mes craintes se dissipaient. Je m'entendais bien avec ces gens-là : l'homme paresseux, en pantoufles, fumant et bâillant; la

grosse fille qui m'apprenait patiemment les éléments et guidait mes doigts obstinément maladroits; la vieille amoureuse, toute bonté, qui ressemblait aux figures célestes de la Fleur des saints.

Dona Maria n'était ni triste ni gaie, elle ne flattait ni ne gourmandait son prochain. Elle ne riait jamais, mais de sa bouche entr'ouverte, de ses yeux doux, un sourire rayonnait, qui rajeunissait son visage arrondi. Les événements lui apparaissaient dans une lumière délicate qui transfigurait et purifiait les malheurs. Et si des échos de violence ou de passion assombrissaient cette clarté, elle s'effrayait, joignait les mains, un nuage passait sur son sourire. Elle ne comprenait pas les violences ni les passions. Si son mari et sa fille étaient morts, elle aurait souffert et se serait résignée, confiante dans les promesses du Christ. En fait, ces promesses s'étaient déjà accomplies : « Bienheureux ceux qui ont soif de justice », bourdonnaient les enfants en somnolant au catéchisme. Dona Maria n'avait pas soif de justice, elle n'avait aucune espèce de soif, mais elle était bienheureuse : son âme simple avait peu de désirs et touchait au royaume de Dieu. Elle ne rayonnait pas une chaleur excessive, mais elle ne glaçait pas non plus. Elle justifiait la comparaison de certains prédicateurs mal embouchés : « Notre-Dame est comme une dinde qui déploie ses ailes quand il pleut et abrite ses dindonneaux. » De Notre-Dame nous connaissions, sur les images, le vêtement bleu, l'extase, l'auréole. Dona Maria représentait pour nous ce grand oiseau maternel — et nous, couvée hétérogène, nous perdions, dans cette douce et tiède atmosphère, nos instincts mal accordés de petits animaux nés d'œufs différents.

Dans cette paix miséricordieuse, mes désagréments habituels s'étaient apaisés, un étrange sentiment de confiance m'attirait vers la sainte à cheveux blancs, me soulageait le cœur. Je lui racontai mes bêtises. Dona Maria m'écouta. Me sentant ainsi protégé, je m'élevai un peu. Les griffonnages continuèrent, affreux, en dépit des efforts de Sinha, mais je vins à bout rapidement du petit livre à couverture jaune. Tout y était facile et insipide : des combinaisons de lettres déjà vues dans l'abécédaire, des phrases qui se lisaient d'un trait. Et pas de conseils, pas de ces monstruosités qui s'étalaient dans la page odieuse, salie, déchirée avec joie.

En lisant le petit mot par lequel dona Maria demandait un nouveau livre, mon père manifesta bruyamment sa surprise. Il y eut dans la maison un souffle d'optimisme, j'attrapai quelques bribes de bonheur. On m'offrit une bobine de fil, on m'envoya acheter une feuille de papier rouge à la boutique de Filipe Benicio, je reçus une paire de ciseaux, de la colle, des morceaux de planche et je confectionnai sous le porche un cerf-volant qui ne vola point. Au déjeuner, on me donna du lard. Et on me montra l'objet précieux qui était le témoignage tangible de mes progrès : un volume affreux avec un portrait barbu et antipathique. Je me hérissai, pressentant qu'il n'en sortirait rien de bon.

Réellement je fus ennuyé et, pour mieux dire, je tombai dans un long sommeil dont toute la persévérance de la maîtresse ne put me tirer. Jamais je n'avais révélé aucun genre d'aptitude. Souvent vilipendé, parfois toléré, complimenté sans motif en de rares occasions, je n'étais pas vraiment stupide, mais je devenais stupide et je crois même presque idiot. Mes sens s'émoussè-

rent, mon esprit, déjà opaque, prit la dureté de la pierre. Bref, je sombrais dans une hébétude totale.

Dans la suite, longtemps après, je fis quelques pas dans l'obscurité. Je reculais, je m'égarais. J'allais toujours en zigzag. Certainement le second livre ne fut pas la cause unique de mon infortune. Il y en eut d'autres, sans aucun doute. Je crois pourtant qu'il fut le principal coupable.

LE BARON DE MACAUBAS

Un grand volume sombre, sous un cartonnage austère. Sur les pages fines, les lettres fourmillaient, innombrables, minuscules, et les illustrations ressortaient sur un papier brillant comme la trace d'une limace ou de la morve desséchée.

J'en commençai la lecture de mon propre chef. Et aussitôt je butai sur l'histoire d'un enfant paresseux qui, en allant à l'école, s'attardait à converser avec les petits oiseaux et recevait d'eux de sages avis et de bons conseils.

— Petit oiseau, veux-tu jouer avec moi?

En voilà une question! me disais-je. Et le petit oiseau, occupé à construire son nid, s'exprimait d'une façon encore plus surprenante. C'était un oiseau sage et peu modeste qui se proclamait laborieux avec excès et guidait le petit vagabond dans le chemin du devoir.

Venaient ensuite d'autres animaux tout aussi bien intentionnés et bien parlants. Ainsi la petite mouche qui demeurait sur le mur d'une cheminée et voletait au hasard, en désobéissant aux ordres de sa mère. Tant et si bien qu'elle finit par tomber dans le feu.

Ces deux contes me brouillèrent avec le baron de Macaubas. J'examinai son portrait et fus assailli de présages funestes. C'était un personnage à barbe touffue, comme le maître d'école rurale que j'avais vu des années auparavant. Bourru et chevelu. Et avec cela pervers. Pervers avec la mouche et pervers avec ses lecteurs.

Qu'est-ce qui pouvait bien porter ce personnage barbu à se mêler des affaires des oiseaux, des insectes et des enfants? Il n'avait rien à voir avec eux. Ce qu'il se proposait, c'était d'élever les enfants, les insectes et les oiseaux au niveau des instituteurs.

Il ne me paraissait pas absurde de voir les animaux s'entendre, se quereller, faire la paix, raconter leurs aventures, sans aucun doute fort curieuses. J'avais réfléchi à cette question, j'admettais que les crapauds de l'étang du Rocher exprimaient dans leurs chants des choses que nous ne pouvions comprendre. Les faibles se plaignaient, les forts commandaient avec de grands cris. Ils constituaient une société. Des crapauds commerçants, des crapauds bouviers, le révérend crapaud Joao Inacio, le crapaud José da Luz qui chérissait son bel uniforme, des crapauds turbulents, enfants du gros crapaud Teotoninho Sabia, le crapaud tailleur maître Firmo, la crapaude Rosenda, la laveuse, en train de raconter des potins au bord de l'eau. Notre petit monde pouvait s'agrandir un peu, se parer de rêveries et des rubans.

Malheureusement un homme docte, en prenant pour personnages les petites bêtes, leur imposait le langage des hommes doctes.

— Veux-tu jouer avec moi?

Et le petit oiseau, sur sa branche, répondait par un précepte de morale. Et la mouche cherchait ses adjectifs dans le dictionnaire. La figure du baron déparait le frontispice du livre et on voyait bien que le style pédant qu'il prêtait à la mouche et au petit oiseau était son propre style. Comme il était ridicule, ce personnage barbu et grave, savant et baron, qui gazouillait des conseils et bourdonnait des réprimandes!

Quand j'eus réussi à grand'peine à déchiffrer les deux apologues, je me rebutai et perdis courage, me sentant incapable de découvrir aucune espèce de sens aux pages suivantes. Je les lus en épelant et en ânonnant, avec ennui. Je me rappelle une de ces abominations qui me fit bâiller longuement. Un proscrit se cachait dans une caverne. L'araignée providentielle vint tisser ses fils à l'entrée du refuge. Et ceux qui le poursuivaient n'inquiétèrent pas le fugitif, persuadés que, s'il y avait été caché, il aurait déchiré la toile.

Dona Maria nous résuma cette littérature, nous l'expliqua. Et mon découragement s'accrut. Je pensai qu'elle faisait travailler son imagination et qu'elle n'avait pas dégagé le récit tout simple au milieu du fatras confus des grands mots.

Je me mis à redouter le baron de Macaubas, je le considérai comme un savant prodigieux. J'identifiai sa science avec l'énigme que m'offrait le catéchisme :

— Pouvons-nous comprendre cela?

— Non, c'est un mystère.

Ma pauvre cervelle était en ébullition, elle s'en allait en fumée, fondait en brume et dans cette vapeur flottaient des mouches, des araignées et des petits oiseaux, des mots difficiles, d'immenses barbes de pédagogues. Je me sentais anéanti. Ma tête s'inclinait en longues somnolences, mes doigts s'engourdissaient, laissaient tomber le pesant volume. Cependant j'arrivai au bout. Je me réveillai tout avachi, certain que jamais je n'arriverais à me dégager de cet enchevêtrement de lignes.

A qui la faute, au baron de Macaubas ou à moi? Ce devait être à moi. Un homme chargé de

responsabilités écrivait sûrement bien. Le livre était parfaitement ordonné. Si moi, je m'y embrouillais, les enfants normaux voyaient sans doute sans effort le proscrit se cacher dans la grotte et l'araignée confectionner la toile miséricordieuse. Cela m'humiliait et dans l'horrible volume je n'apercevais qu'un labyrinthe de sentiers, envahi par les ronces. A quoi bon faire tant d'efforts pour y pénétrer? En réalité je n'avais envie de faire aucun effort, cela ne faisait que m'ennuyer.

Il me restait cependant une lueur d'espérance, car à cet âge personne n'est totalement pessimiste. J'étais soutenu par l'illusion que le troisième livre ne serait pas aussi mauvais que le second. Je cherchais à me tromper moi-même en m'accrochant à cet espoir fallacieux. En fait, puisque je me reconnaissais stupide, j'étais absurde de vouloir une amélioration. Si le catéchisme avait eu un sens pour moi, j'aurais imploré Dieu, je l'aurais supplié de me délivrer du baron de Macaubas. Je n'aurais d'ailleurs rien gagné à en être délivré : les autres fabricants d'histoires pour les enfants étaient probablement du même acabit. En tout cas je voulais avant tout ne plus entendre parler de la mouche, de la toile d'araignée, de l'oiseau vertueux.

Désir perfide! On me donna un gros, gros livre, qui me donna la chair de poule. Un papier ordinaire, des caractères détestables. Et dès la première page, le signe fatal : la grande barbe, la sagesse chevelue... De ce livre sinistre je garde le souvenir mortifiant de longues pages relatives à la bonne ponctuation. J'approchais de mes sept ans, je n'arrivais pas à lire et je griffonnais à faire peur. Et avec cela j'allais me perdre dans des règles compliquées, je rabachais des expres-

sions techniques et je m'abrutissais à plaisir.

La table de Pythagore et le catéchisme étaient pénibles, mais là on m'obligeait seulement à apprendre par cœur un certain nombre de lignes.

— Sept fois neuf?

Soixante, ou quelque chose d'approchant. Les exigences de dona Maria n'allaient pas jusqu'aux unités.

— Quels sont les ennemis de l'âme?

En trois mots je me débarrassais de la question fastidieuse. J'étais surpris de voir la chair mise à côté du diable : naturellement il y avait une équivoque. Je voulus m'insurger contre cette sottise, mais les sortilèges de la typographie commençaient à avoir raison de moi. Faute d'explication, j'imaginai un diable carnivore. Mais le texte ne permettait pas cette interprétation. Patience! Toutes les phrases artificielles me laissaient perplexe. Bref, je n'avais qu'à répéter quelques syllabes comme un perroquet. Dona Maria n'entrait pas dans les détails, peut-être aurait-elle accepté le diable carnivore. C'était un mystère, pas bien long, par bonheur.

L'autre mystère, celui qui se rapportait aux points, aux virgules, aux parenthèses et aux points et virgules était interminable et engendrait un sommeil épouvantable.

Ce fut vers ce temps-là qu'on m'infligea Camoens, dans un texte manuscrit. Oui, monsieur. Camoens, en terribles caractères mal formés et écrits à la main. A sept ans, au fond du Nord-Est, alors que j'ignorais ma langue maternelle, on me contraignit à déchiffrer dans une langue singulière les filles du Mondego, la belle Inès, les armes et les barons illustres. Un de ces barons était probablement le baron de Macaubas, le baron des petits oiseaux, de la mouche, de la

toile d'araignée, de la ponctuation. Que Dieu me pardonne! Je pris Camoens en grippe. Et au baron de Macaubas j'associai Vasco de Gama, Alfonso de Albuquerque, le géant Adamastor, baron lui aussi, pour sûr.

MON GRAND-PÈRE

Ma mère tomba malade. Son ventre et ses pieds grossirent beaucoup, mais le reste de son corps resta maigre. Sa gorge enflait, les bosses de son crâne devenaient plus saillantes. Sa robe remontait par devant; de jour en jour elle se relevait davantage, découvrant des jambes fines comme des baguettes.

Elle s'en alla passer quelques mois dans l'exploitation de son père. Avant de guérir elle resta plusieurs jours au lit, se nourrissant de purée et de chapons qui provenaient du poulailler construit dans un coin du jardin. Elle buvait du *cachimbo,* mélange d'eau-de-vie et du miel que donnaient les abeilles des ruches suspendues à l'auvent du porche. Selon les idées médicales arriérées des campagnes du Nord-Est, on mettait de l'oignon dans ce breuvage, ce qui lui donnait un goût répugnant. Le jour de la délivrance finit par arriver. Ma mère perdit ses couleurs, son ventre tomba, elle traînait sa jupe, faible et molle. Et elle donnait le sein à un bébé pleurard.

Quant à moi, on m'avait conduit à la campagne, sur la croupe du cheval de mon oncle Serapiao. Je m'étais blessé au pied la veille avec les dents d'un rateau. Le trot du cheval me secouait. J'étais gêné par la croupière et par l'arçon de la selle, ma blessure s'enflammait, me faisait mal. Et Serapiao m'effrayait en me racontant des histoires de fantômes et de maisons hantées.

— Serapiao, ne racontez pas cela. Taisez-vous.

Mais Serapiao persévérait, je tressautais sur les cailloux du chemin, j'endurais un véritable supplice. Arrivé à l'exploitation, je pouvais à peine marcher, je me traînais clopin-clopant des étables au toit des chèvres, aux *juazeiros* du bout du *patio*, en m'appuyant sur les talons.

Mes jeunes oncles s'éloignaient, couraient dans les buissons, m'abandonnaient à la bonne volonté de mon grand-père qui m'attela à la prose du baron de Macaubas et au catéchisme, que Serapiao avait apportés dans la sacoche de la selle. Mais le vieillard donnait aux lettres des noms inconnus et lisait d'une façon étrange. Je déplorais l'absence de dona Maria, l'excellente maîtresse qui me laissait me tromper, qui chuchotait des conseils d'une voix douce, comme si elle s'excusait. Mon grand-père était exigeant. Il s'arrêtait sur une malheureuse syllabe, me forçait à la répéter et cela me troublait. La longue barbe blanche balayait mon visage effrayé; ses yeux bleus, pleins de menaces, me transperçaient, sa voix grossissait, roulait, m'entrait dans les oreilles comme un tonnerre nasillard et enroué. Ma science était en déroute; les lignes se mélangeaient, s'enfuyaient; sur le papier et dans mon cerveau de grandes taches s'étalaient. Je m'embrouillais stupidement dans la lecture, je balbutiais des réponses dépourvues de sens. Les cris retentissaient avec un bruit de tonnerre, me remplissaient de terreur, puis ils se transformaient petit à petit en un énorme éclat de rire qui attirait les gens et me couvrait de honte. Cette gaieté bruyante me semblait hors de propos. Mes sottises n'avaient rien de plaisant.

Tout d'un coup je cessais d'avoir peur, je me sentais enveloppé d'une bonté singulière, rude, exigeante, qui se manifestait dans la parole

caverneuse et autoritaire, dans le gros rire gênant. Une bonté naïve qui fleurait le cuir coupé et le bois.

Des jambières, des vestes et des plastrons de cuir, d'immenses chapeaux à bride pendaient aux clous du mur noir. Des rouleaux de cuir flexibles étaient graissés de suif. Sur un chevalet on voyait des selles aux coussinets humides et noirs. De gros souliers hérissés de poils, des manteaux de cuir, des courroies, des licols, des fouets, des lanières. Tout ce cuir animalisait un peu les êtres humains.

Les jours où l'on tuait, je grimpais sur la porte de l'étable, je voyais mon grand-père abattre, saigner et écorcher une génisse, debout, les mains sanglantes, sur le sol rouge de sang. Plus tard je le comparai aux Hébreux de l'ancien temps, Abraham, Isaac, Esaü, pieux et carnivores.

La foi de mon aïeul était ferme et familière. Elle se manifestait devant la petite chapelle agencée dans la salle, avec un autel recouvert d'une belle étoffe. Dans le tiroir de cet autel on conservait des maillets, des cornes de cerf, des alènes, de la cire, des clous, des tenailles, des poches de cuir où du tabac desséché se réduisait en poussière. Au-dessus, dans la lumière, au milieu des rubans et des fleurs séchées, on voyait des images pieuses, des statuettes saintes sculptées par de frustes imagiers. Le vieillard se mettait à genoux sur la natte, se signait, battait sa coulpe, écoutait la litanie que Maria Melo, prêtresse et femme du bouvier, chantait en une espèce de latin. Ainsi agenouillé et contrit, à côté de la négresse Vitoria et de Maria Moleca, esclaves volontaires, parce qu'elles ne savaient que faire de leur liberté, il se rapetissait, ne se différenciait pour ainsi dire pas de Ciriaco, le

chevrier. Mais après la cérémonie il recouvrait toute sa taille et son autorité.

— Négresse!

Maria Moleco apportait le pot à eau, venait s'accroupir pour lui laver les pieds, puis les lui essuyait avec la serviette sale. Cette position lui était naturelle. Elle s'accroupissait pour préparer le repas, assaisonner la marmite, attiser le feu sur le trépied de pierre. Elle s'accroupissait pour balayer la maison avec un balai coupé au fond du terre-plein. Elle s'accroupissait pour dormir, adossée au mur sous les rideaux de suie qui descendaient du plafond.

Si le pot à eau tardait à venir, ma grand-mère intervenait sur un ton querelleur.

— Hé! négresse! va laver les pieds de ton maître.

Elle s'adressait à une négresse indéterminée, car elle craignait le caractère de Vitoria qui traînait dans le service une cruche ébréchée, qui se balançait en marchant, qui faisait de durs travaux d'hommes, se fâchait facilement, animée d'un farouche esprit d'indépendance, dépouillait sa servilité ancestrale, et grognait :

— L'esclavage est fini, madame. Si je meurs dans la cuisine de Pedro Ferro, point de salut pour moi!

Mais elle vieillissait, elle se ratatinait dans la cuisine. Parfois elle se désarticulait la cuisse et la malheureuse se tordait en gémissant, ses prunelles douloureuses fixées sur les enfants qui se moquaient de ses grimaces. Les maîtresses du logis s'émouvaient, portaient sur son grabat la pauvre petite machine détraquée, essayaient de la dérouiller, d'y mettre de l'huile. Les os se remettaient, se levaient, allaient en boitillant réparer les clôtures du jardin, arroser les girofliers et

l'absinthe, remplir au ruisseau la cruche qu'elle portait sur la tête, branlante sur un torchon, une touffe de feuilles vertes au goulot.

Cette ruine chancelante et obstinée était notre Providence : elle nous défendait contre les dangers de la maison, nous enveloppait de sa jupe de cotonnade, veillait sur nos oreilles et nos cheveux avec une tendresse bougonne, expression bizarre d'une maternité frustrée. Près d'elle nous étions en sécurité.

— Si je meurs dans la cuisine de maître Pedro Ferro, point de salut pour moi!

Elle mourut subitement, vomissant du sang, au pied de l'armoire où s'entassaient pêle-mêle poêles à frire, sacs de sel, chapelets d'ail. Et à coup sûr elle fut sauvée, parce qu'elle resta vierge et conserva sa pureté d'âme. Elle nous manqua beaucoup, quoique, ne pouvant plus être vendue et avec une cuisse déhanchée, elle n'eût représenté qu'une valeur médiocre.

Avant l'abolition de l'esclavage, quelques noirs avaient abandonné la maison. Ils avaient été repris aussitôt par le capitaine de la milice. Mon grand-père les avait laissés en paix, voyant en eux des toqués et des ingrats. Comment sauraient-ils se débrouiller? A l'exploitation ils n'avaient pas de souci. Le service était facile, les rassemblements du bétail étaient de vraies joutes. Le propriétaire passait des jours entiers assis sur le banc de la véranda ou les jambes écartées sur son hamac, prisant du tabac, un fichu sur l'épaule, en espadrilles et vêtements de coton écru, égrené au moulin voisin, tissé au métier domestique.

La plaine buissonneuse, qui s'étendait à l'infini, n'avait pas de maître, le bétail y circulait librement, d'une rivière à l'autre, augmen-

tait ou diminuait, mêlé de bêtes appartenant à diverses exploitations, que l'on reconnaissait à leur marque au fer rouge. Les vaches laitières sortaient le matin et rentraient le soir. Le reste du bétail était au loin, perdu dans la végétation clairsemée qui couvrait la campagne. Cette richesse était visible en hiver sans avantage sensible, elle disparaissait en été sans inconvénients. Dans la prospérité les habitudes de la famille ne se modifiaient pas, parce que l'ignorance limitait les désirs; si la gêne survenait, tous restaient calmes, se recueillaient à la tombée de la nuit, en disant le rosaire.

Mon grand-père possédait des bœufs en quantité, dispersés dans la plaine, difficiles à rejoindre. Il ne les conduisait pas à la foire. Il attendait que le marchand vînt les chercher. Il en faisait alors prendre quelques-uns, les examinait avec attention et évaluait leur poids : tant d'arrobes [1] et tant de livres. Jamais il ne se trompait. Après avoir discuté mollement l'affaire, quand les acheteurs étaient partis, il disparaissait dans les ténèbres de sa chambre, chuchotait des chiffres à sa femme et allait enfouir un paquet de billets de banque dans un coffre muni de solides charnières et d'une bonne serrure. Au temps de la monarchie, ce trésor restait invisible, car il consistait en pièces d'or. Ensuite, comme il consista en papier et fut soumis à des variations, il fallut parfois le sortir et le montrer en ville à des personnages compétents avant qu'il ne se transformât en un monceau de papiers sans valeur.

Dans les mois de sécheresse les rares habitants

---

1. Unité de poids d'environ 15 kilogrammes (N. d. T.).

de ces pays perdus étaient occupés à creuser des abreuvoirs dans le sable, à couper des branches de mandacaru pour le troupeau qui s'épuisait sous les piqûres des tiques. On doublait les filets. Les mains saignaient à ce dur travail, on soignait les pieds blessés avec du suif fondu sur la braise. Aucun nuage n'assombrissait les jours sans fin; des vols sinistres d'oiseaux migrateurs déchiraient le bleu du ciel; les branches des arbres n'étaient plus que des brindilles noires, les feuilles se desséchaient; sur le sol blanc et lisse du potager s'ouvraient de grandes crevasses.

A quoi bon s'inquiéter des bêtes moribondes puisque c'était Dieu qui les condamnait et qu'aux décrets de Dieu personne ne peut résister? Cependant mon grand-père allait çà et là, se piquant aux épines, ordonnant, d'une voix lente et nasillarde, des mesures inutiles. Il n'aurait pris de repos que quand la destruction totale aurait apaisé la colère divine. Il se serait assis de nouveau sur le hamac, sans créanciers, sans faute à se reprocher. Les inquiétudes et les fatigues étaient une pénitence qu'il s'imposait à lui-même. Il concevait ses pénitences d'une façon archaïque qui lui était propre, bien éloignée de celle du *padre* Joao Inacio. Il expiait dans les longs mois d'été des péchés bien légers et l'hiver le retrouverait vigoureux et altier. La certitude de bien agir lui donnait cette sérénité parfaite. Il accomplissait des devoirs simples, il n'aurait pu vivre autrement. S'occuper du troupeau, le voir croître ou diminuer, engendrer des enfants, les élever, les faire baptiser et les marier, ne pas s'éloigner d'eux, les secourir dans la pauvreté et la souffrance, placer un cierge dans leurs mains, les ensevelir, les conduire au cimetière et à la vie éternelle. Aucune autre pensée ne le troublait,

aucun écrit ne pouvait changer le vieux Dieu agreste et pastoral.

Les seuls livres qui existaient dans l'exploitation étaient mes insipides volumes cartonnés, que le patriarche, pendant ces vacances, essayait de m'expliquer avec ses vociférations effroyables qui se terminaient en bruyants éclats de rire. Il ne réussit pas à me rendre plus intelligent. Ses colères feintes et sa gaieté bruyante m'étourdissaient. Je m'écartai des caresses rustiques, de la barbe blanche qui m'égratignait le visage.

La blessure que j'avais au pied se cicatrisa. J'allais me cacher parmi les taillis qui ombrageaient les bords de la lagune desséchée. Des enfants allaient de ce côté, jouaient avec des os et des cailloux. Serapiao m'enseignait les arcanes de l'histoire du Brésil, avec pas mal d'erreurs. Et quand il n'y avait pas de témoins, une fillette silencieuse observait patiemment mon corps, elle relevait ma chemise de cotonnade, le vêtement que je portais à la campagne et avec ses doigts et ses yeux se livrait à une étude attentive.

CÉCITÉ

Je fus éloigné de l'école et retardé dans mes études, tandis que les enfants de Joao Galvao se plongeaient dans de grands volumes avec des images en couleurs, par un mal d'yeux qui me fit beaucoup souffrir dans mon enfance. Il me tortura des semaines et des semaines, je vécus dans les ténèbres, le visage caché sous un bandeau noir. Je me heurtais aux meubles, je me guidais à tâtons le long des murs. Mes paupières enflammées se collaient. Pour les ouvrir je restais un temps infini le visage plongé dans une cuvette pleine d'eau, me lavant les yeux très lentement, car le contact des doigts était excessivement douloureux. Après ces soins interminables, le miroir du salon me faisait voir deux prunelles sanglantes qui ne tardaient pas à larmoyer et à fuir la lumière. Les objets m'apparaissaient sans contours, comme dans un brouillard. Je revenais m'abriter sous mon bandeau noir, mais cela n'atténuait pas ma souffrance. Toute espèce de lumière m'éblouissait, me transperçait comme avec des pointes d'aiguilles. Et mes larmes coulaient, grossissaient sur ma peau rougie et enflammée. Il me fallait repartir à tâtons, en quête de la cuvette pleine d'eau.

Sans aucun doute ma vue était désagréable, elle inspirait du dégoût et agaçait les gens de la maison. Ma mère avait la franchise de me manifester une vive antipathie. Elle me donnait deux

sobriquets : « veau déguisé » et « chèvre aveugle ».

Un « veau déguisé » est un intrus. Quand un jeune veau meurt, on lui enlève sa peau et on en revêt un petit veau orphelin qui est allaité sous ce déguisement. La vache sent l'odeur de son petit, tombe dans le panneau et adopte le jeune animal. Je dus cette fine plaisanterie à mon habillement déplorable, à mon aspect hideux et à mon appétit goulu. Aucun vêtement ne pouvait m'aller : la chemise bouffait sur le ventre, les manches étaient trop courtes ou trop longues, la veste était trop large par derrière et se gonflait comme un ballon. En fait le complet était l'œuvre de la couturière surmenée, peu attentive aux mesures. Tous les enfants du bourg pourtant portaient de pareilles frusques, mais ils réussissaient à les transformer, à les ajuster. Moi, j'avais l'air d'avoir sur mes épaules le vêtement d'un autre. Veau déguisé! Mais je ne savais pas me faire supporter. Cette injure révéla bien vite ma situation dans la famille : comparé à un malheureux animal, je me considérai comme un gosse gênant, qu'on n'acceptait qu'à regret. Je m'irritai, tout en demeurant calme extérieurement, puis je m'apaisai. Personne n'était responsable de mon désordre, de ces manières affreuses de boitillard. Si l'on m'avait repris, peut-être aurais-je cherché à me corriger.

L'autre surnom était encore plus injurieux que le premier. Il m'agaçait en me rappelant le jeu enfantin :

— *Cabra-cega!*
— *Inho.*
— *Donde vem?*
— *Do mundeu.*
— *Traz ouro ou prata?*

— *Ouro* [1].

On lâchait ensuite une grossièreté qui avait *besouro* [2] à la rime. Si la réponse avait été *prata*, la grossièreté se terminait en *barata* [3]. J'avais horreur des mots sales, cet amusement ignoble me répugnait. J'ignorais pourquoi on m'appelait ainsi. Si on m'avait comparé à un cheval aveugle, je ne me serais pas senti aussi outragé. A coup sûr, on pensait au dialogue, on m'adressait indirectement les grossièretés liées au *besouro* et à la *barata*. Cela me mettait en colère; l'allusion injurieuse ne me sortait pas de l'esprit.

— *Cabra-cega!*

— *Inho.*

— *Donde vem?*

— *Do mundeu.*

J'allais jusqu'au bout, je redisais mentalement la grossièreté que je n'osais proférer à haute voix. Non. Cela ne s'adressait pas à moi et je cherchais à me persuader que ma mère n'avait pas eu l'idée de m'ajouter au *besouro* et à la *barata*. Si mon ophtalmie disparaissait, l'expression injurieuse disparaîtrait elle aussi, je retournerais au catéchisme, aux histoires du baron de Macaubas.

Mais la maladie se prolongeait et ses effets me faisaient souffrir doublement. Il me semble qu'on était ennuyé de voir mon corps s'obstiner à demeurer infirme et chétif. En fait, il n'y avait pas de remède, on me posait parfois sur les yeux

---

1. Chèvre aveugle. — Me voici. — D'où viens-tu? — De la mine. — Apportes-tu de l'or ou de l'argent? — De l'or.
2. Hanneton (N. d. T.).
3. Cafard (N. d. T.).

une couche gluante de blanc d'œuf battu et on me faisait rester immobile sur le lit de sangle. On isolait l'organe lésé : le blanc d'œuf se transformait en une espèce de résine, me collait les cils. Je ne poussais ni plainte ni gémissements. Sous ce masque les lésions étaient à l'abri des moustiques, mais les douleurs étaient atroces, la chaleur insupportable. Les picotements se multipliaient : des mains invisibles m'enfonçaient des aiguilles dans la tête. J'essayais de me distraire en écoutant les crapauds de l'étang du Rocher. Mais les crapauds ne s'entendaient que la nuit; pendant le jour leurs voix se confondaient avec d'autres bruits. Quand me permettrait-on de me lever, d'aller au lavabo de fer, de dissoudre la pâte sèche collée sur mon visage? J'y irais clopin-clopant, en tâtant les murs. Délivré du terrible remède, je retournerais me coucher, mes larmes couleraient doucement.

Dans l'obscurité je sentis la valeur énorme des paroles. Dans mes jours de clarté et de mouvement je m'amusais à observer la boutique et la réserve, je faisais quelques mètres sur la place et quelques mètres dans la rue de la Paille, de la maison à l'école et de l'école à la maison. Je ne connaissais pas le bourg, mais certains points et certaines silhouettes éveillaient mon attention, prenaient du relief : le clocher de l'église où nichaient des chouettes, la caserne de la police, le jardin et les femmes qui taillaient des rosiers, la façade merveilleuse aux carreaux bleus, Filipe Benicio, Teotoninho Sabia, José da Luz, dona Maria, le *padre* Joao Inacio. Sur les fils télégraphiques détendus des oiseaux étaient perchés, la queue de cerfs-volants en papier y restait accrochée. La porte toujours fermée nous séparait de

la ruelle. Sur le mur de briques rouges de petits lézards se promenaient.

Maintenant une épaisse couche d'ombre recouvrait tout. Le mur s'écroulait, comme l'autre mur s'était écroulé des années auparavant. Les plantes à moitié disparues reparaissaient, la machine à égrener du *Cheval-Mort* faisait voltiger des nuages de coton. L'église, les poteaux et les fils du télégraphe, les oiseaux et les fleurs, la façade éclatante, les passants s'évanouissaient, vagues et lointains. En plein été ils s'enveloppaient d'une épaisse brume hivernale.

Mais les bruits prenaient du relief, tous les sons avaient un sens. Les pas révélaient les personnes, ils se confondaient presque avec elles; pour mieux dire ils avaient une forme, un caractère, et je pouvais savoir de loin s'ils étaient fâchés ou satisfaits. Dans la maison voisine dona Conceiçao disait le *benedicite* : certainement elle mortifiait son esprit et ses genoux, en adoration devant les images de sa petite chapelle. Des pions de jacquet claquaient au loin, des dés s'entre-choquaient, les joueurs criaient des chiffres, exaltés ou abattus. Aux bruits du dehors s'ajoutaient ceux du dedans : bribes de conversations, vagissements de bébé, le clapotis de l'eau, le halètement de la bouilloire, le crépitement des flammes, le balancement de l'éventoir, le jacassement des négrillons. Mes oreilles s'affinaient, reconstituaient des phrases indistinctes, comblaient les lacunes et cette occupation abrégeait le temps. Aux deux qualificatifs injurieux se joignaient des mots rudes qui me tourmentaient, qui aggravaient les piqûres des moustiques. Dans un murmure la voix de ma sœur, laide et bonne, produisait un effet calmant, effleurait doucement mes plaies, comme du duvet. Les

souffrances s'apaisaient, les heures passaient plus vite.

A défaut de ce soulagement je cherchais à m'anesthésier en écoutant les chansons de ma mère, deux chansons discordantes qui la distrayaient à l'exploitation. Peut-être les avait-elle déjà chantées auparavant, mais c'est seulement là que je les connus. Elles continuèrent au bourg pendant quelques années. Puis, quand nous déménageâmes pour aller à la ville et que nous améliorâmes nos conditions d'existence, elles disparurent, soit que le sens artistique de ma mère se fût émoussé, soit qu'il fût devenu plus délicat. Une des poésies commençait ainsi :

La lettre A veut dire — aimée chérie;
La lettre B veut dire — belle adorée;
La lettre C veut dire — chaste femme;
La lettre D veut dire — demoiselle aimée;
La lettre E veut dire — est une image;
La lettre F veut dire — fort belle déesse.

Au lieu de *effe,* ma mère prononçait *fe,* ce qui assurément convenait au dernier vers, et elle disait *fort beau dieu,* car elle n'admettait pas d'autre divinité féminine que la Vierge Marie. Plus tard je lui suggérai qu'on pouvait dire aussi *effe,* et que la demoiselle aimée était une déesse, dans l'opinion du poète. Cela lui déplut, ces innovations lui parurent des impertinences. Le babillage se poursuivait, tout l'alphabet y passait, du moins presque tout l'alphabet. Car comment placer la belle adorée dans le K et dans l'Y?

L'autre chanson faisait allusion à des épisodes de la fête de Noël, aux joutes navales des Maures et des vrais croyants, mais elle portait le titre de *Chanson de matelots* et contenait plusieurs

interpolations. L'épopée s'était accommodée à la campagne buissonneuse :

Maître pilote,
Où est votre jugement?
A cause de votre tafia —
Nous voici tous en perdition.

La chanteuse s'interrompait, décrivait la scène : les officiers indignés, le maître pilote titubant, portant à la bouche le goulot d'une bouteille. La tempête s'apaisait. Alors les matelots s'égosillaient :

Le capitaine sent l'œillet,
Le mar e guerra [1] la cannelle,
Le pauvre cuisinier
Pue le graillon.

Le second vers était altéré en *mar de guerra.* J'avais une idée de la mer, que je concevais comme un étang d'une étendue infinie; et j'imaginais la guerre comme une immense bagarre, mais je n'arrivais pas à me figurer une guerre qui fût maîtresse de la mer. C'était bien extraordinaire. Dans ma nuit sans fin je m'efforçais de trouver le mot de l'énigme. Ma pensée battait la campagne, divaguait d'une idée à l'autre, cherchait à se raccrocher aux murs noirs.

Dans la rue de la Paille des enfants psalmodiaient la table de Pythagore, apprenaient les vertus théologales, se mettaient en garde contre les ennemis de l'âme, regardaient de jolies images en couleurs, récitaient l'histoire d'un fer à

1. *Mar e guerra,* lieutenant de vaisseau, littéralement « mer et guerre » (N. d. T.).

cheval trouvé, vendu et remplacé par un sac de cerises. Quand le rayon de soleil était arrivé au trait de crayon qui marquait deux heures, tous se levaient, sortaient en désordre dans la rue. Jamais plus je ne courrais ainsi.

Un jour les ténèbres se firent moins épaisses, je vis confusément quelques bribes du monde extérieur dans le brouillard du matin. J'aurais voulu m'y attacher, gonflé d'une folle allégresse, clignant terriblement des yeux. Je retrouvais mes menues occupations, mes amusements mornes et tranquilles. Je n'étais plus une « chèvre-aveugle ». Mais je restais un « veau déguisé ». Je glissais sans rien dire dans la tristesse et l'abattement. Osorio et Cecilia parlaient avec assurance et distinctement, lisaient couramment, me dépassaient. Mes pauvres yeux erraient sur la page jaune, arrosaient de larmes les contes exécrables du baron de Macaubas. Mes doigts inhabiles se tachaient d'encre, salissaient le papier, griffonnaient des lettres illisibles, en dehors des lignes. Pas moyen de faire de progrès.

Et au bout de quelques mois, nouvel arrêt, nouvelle chute dans la nuit. Je me traînais péniblement d'un coin à l'autre, pauvre « chèvre-aveugle », me contentant de miettes de sons, de douloureux lambeaux d'images.

CHICO BRABO

Ce qui me déplaisait le plus en ces jours de cécité périodique était d'entendre parler Chico Brabo, notre voisin de droite. Mon lit de sangle, accoté au mur qui nous séparait de la ruelle, se trouvait du côté de la famille Sabia. La maison de Chico Brabo était loin. J'en étais séparé par la salle à manger et le garde-manger. Mais quand il parlait, le *benedicite* de dona Conceiçao s'évanouissait, les conversations prenaient fin, on n'entendait plus les jacassements des négrillons dans la cuisine, le bruit de l'éventoir, le crépitement des flammes qui léchaient le bois sur le foyer. C'était comme si le personnage avait traversé les murs et les portes et se trouvait à côté de moi. J'étais surpris par cette voix terrifiante, que je ne reconnaissais presque pas, dépouillée qu'elle était de l'accent de gentillesse qui l'adoucissait sur le trottoir et en ville.

Chico Brabo était un célibataire d'âge moyen, petit et gros avec un visage bouffi et blême, orné d'une barbe rousse et de petits yeux porcins. Je n'ai pas souvenir de l'avoir vu prendre part aux bavardages interminables des propriétaires et des commerçants, qui, après le curé et le juge, formaient l'aristocratie locale et portaient, en signe de distinction, des capes et des foulards de laine en hiver. Il vivait simplement, il se montrait en manches de chemise, avec, sur sa poitrine découverte, une touffe de poils roussâtres. J'ignore quelle profession il exerçait. Il

se tenait à l'écart, s'exemptait des obligations de la société avec des sourires timides, des salutations, une vague phrase respectueuse.

Il manipulait des drogues, il possédait toute une pharmacie domestique, allait voir les malades et les soignait gratuitement. Il faisait fête aux enfants, et les caressait en leur passant dans les cheveux ses doigts courts et gros.

Il s'intéressa vivement à l'asthme de Leonor. Penché à la fenêtre, il causa avec ma mère, lui demanda des nouvelles, et lui donna des conseils. Le lendemain il lui remit quelques petits sachets de poudre blanche. On suivit ses prescriptions et ma sœur guérit.

Il n'y avait pas de jupons dans la maison de Chico Brabo, tout le service reposait sur Joao, un gamin de dix ans, écervelé et joyeux, dont l'âme se reflétait dans deux rangées de larges dents, toujours à découvert. C'était Joao qui préparait le repas, rapportait les provisions du marché, allait chercher de l'eau au puits de l'Intendance. De mon lit d'invalide je suivais partiellement son travail : des meubles déplacés, le frottement du balai sur le carrelage. Tout à coup plus rien que le cri rauque et puissant de Chico Brabo :

— Joao! Hé! Joao!

Le gosse filait, mais lui continuait à l'appeler avec vigueur :

— Joao! Hé! Joao!

J'aurais voulu que l'enfant accourût pour ne plus entendre les hurlements sans fin, les récriminations, la correction! Si l'enfant tardait, le maître se mettrait en colère et aggraverait le châtiment. Non, je me trompe. Chico Brabo ne se mettait pas en colère, il continuait sur le même ton jusqu'à ce que l'enfant sortît de la

cachette et vînt recevoir les taloches. Cette absence de hâte des deux côtés m'inquiétait, me donnait des sueurs froides. Comment pouvait-on garder un tel calme dans une pareille circonstance? Quand il m'arrivait un malheur analogue, je m'agitais, je tremblais, sous l'empire de la frayeur, j'essayais une défense bien fragile et prononçais moi-même ma condamnation.

En réalité je ne savais pas si Chico Brabo était vraiment calme. Peut-être y avait-il en lui une colère permanente, flegmatique, dont l'objet pouvait rester caché pendant des heures, sans qu'elle augmentât ni diminuât. Cette absence de gradation me remplissait de stupéfaction, me faisait éprouver un malaise que je ressentais pour la première fois. Les cinq syllabes tombaient lourdement, les deux premières coup sur coup, les dernières après un temps d'arrêt. Je frissonnais, je me bouchais les oreilles avec les paumes de mes mains moites, je me tordais désespérément. Mentalement je m'adressais à une cachette :

— Allons, sors, Joao. Vas-y vite.

Certainement cela était pire que toutes les rossées à coups de fouet. Un instant de silence, puis on entendait une respiration pénible, un accès de toux, un gargouillement animal. Dans mon imagination je voyais un corps se déployer lentement, la graisse des joues flasques prenait consistance, la blancheur molle se colorait. Des doigts courts s'effilaient, se transformaient en griffes.

Et l'appel recommençait, rauque, comme le grognement formidable et patient d'un animal méchant qui jamais ne vous laisse en repos.

Bon! à présent, Joao avait résolu de quitter son asile, de s'en remettre au destin, mais cela

n'abrégeait pas la représentation. Avant de lui tomber sur la tête, avec la force d'un maillet, le poing velu dressait une longue accusation, un inventaire minutieux des fautes commises, divisé en chapitres distincts qui se terminaient invariablement par le même cri :

— Joao! Hé! Joao!

Comment, Dieu du ciel! pouvait-on crier de cette façon en s'adressant à une personne qui était tout près? Un long cri qui s'interrompait, puis reprenait. Le visage bilieux devait sans aucun doute s'injecter de sang. Cela ne précipitait pourtant pas le dénouement. La torture se développait méthodiquement. Deux mains énormes saisissaient des bras minces, les secouaient en redoublant les objurgations. Je crois que Chico Brabo n'éprouvait aucun plaisir à faire souffrir physiquement l'enfant. Ce qu'il aimait, c'était le tourmenter lentement, le faire souffrir par ses paroles. Et peut-être bien que ses paroles ne l'atteignaient pas, glissaient sur son esprit habitué aux menaces. Puis venaient deux ou trois coups sourds et l'on entendait les glapissements de l'un, le souffle haletant de l'autre. Enfin tout se calmait et les bruits ordinaires recommençaient à me bercer.

Le lendemain on entendrait Joao siffloter, chanter, traîner les chaises, balayer le carrelage. L'homme au teint blême passerait des pommades par la fenêtre, répondrait par un grognement grave et timide au salut des passants, parlerait aux femmes du voisinage, leur enseignerait des remèdes, obligeant et attentif. Ces deux figures me hantaient dans ma longue maladie : le monsieur aimable qu'on voyait dans la rue et l'animal féroce de la salle à manger. Les dissemblances s'accusaient, s'accumulaient

et il était difficile d'admettre que le même homme pût être à la fois si généreux et si cruel. Le souvenir de cette douceur affectueuse, des petits sachets de poudre blanche, des sourires, évoquait à mon esprit une bonté sans mélange. Les hurlements furieux et les gifles qu'il assénait à Joao témoignaient à mes yeux d'une méchanceté totale. Où était Chico Barbo? Lequel des deux hommes était le véritable Chico Brabo? Ce dédoublement me stupéfiait. Sûrement le caractère des enfants de Dieu était bien étrange. Bien peu arrivaient, comme dona Maria, à montrer une sérénité immuable, qui résistait aux maux de ventre et aux migraines. Mais dona Maria, la vieille institutrice quasi illettrée, était presque une sainte. Les autres humains avaient des vertus et des vices, avec des déviations et des oscillations. Chico Brabo, lui, me semblait être composé de deux êtres incompatibles. C'est en vain que j'essayais de les accorder. Les souvenirs m'assaillaient, toujours plus nombreux et plus intenses. Etendu sur le lit de sangle, les paupières collées, je voyais distinctement l'un des deux. Mes oreilles, affinées par la cécité, imprimaient l'autre dans mon imagination.

Quand je recommençais à voir, les deux personnages faisaient la paix entre eux, au prix de concessions réciproques. Mes yeux s'emplissaient d'images. Les enfants de Teotoninho Sabia prenaient leur essor. José da Luz venait me raconter des histoires. Une porte s'ouvrait sur la rue de la Paille, montrait au bourg la fête perpétuelle du jardin fleuri. Le samedi la place se couvrait de baraques; des campagnards en veste et plastron de cuir allaient au marché en trébuchant, en faisant tinter les molettes de leurs éperons. Le dimanche, à la messe de

dix heures, des nuages d'encens obscurcissaient les autels, les fleurs des cotonnades et les voiles des jeunes mariées, les sonneries des cloches dominaient le brouhaha de la foule, les cris des âmes enfantines qui s'égosillaient dans le bénitier en recevant le baptême. Le bourg était en pleine agitation. Et dans cette agitation Chico Brabo se dissolvait, des fragments de Chico Brabo se mêlaient à des fragments d'autres hommes. Mes yeux poisseux erraient à l'aventure, cherchaient des hirondelles au ciel ou trébuchaient en essayant de lire.

Mais ils ne tardaient à s'abîmer de nouveau, ils recommençaient à se cacher, larmoyants et suppurants, sous le bandeau noir. Et de nouveau Chico Brabo se désagrégeait. Les bons éléments restaient dehors, se dépensant en gentillesses, en attentions aux maîtresses de maison, aux enfants asthmatiques. Les éléments mauvais se concentraient dans la salle à manger et accablaient Joao.

Si Chico Brabo avait eu plusieurs domestiques, des bouviers, une femme, des enfants, des négrillons dans sa cuisine, il aurait divisé et subdivisé sa colère, l'aurait répartie équitablement et les parcelles en auraient été imperceptibles. Mais Chico Brabo ne disposait que de cette domesticité modique. Il projetait sur elle le venin qu'il secrétait, se libérait de ses humeurs, puis il revenait dans la salle, allait caresser les enfants et offrir des remèdes aux voisines.

JOSÉ LEONARDO

Il apparaissait le samedi au marché, couvert d'un immense chapeau, juché sur une selle aux sacoches rebondies, tout empêtré de musettes, de courroies et de bagages. Jamais je n'ai vu de personnage aussi grave. Il était sérieux, d'un sérieux hiératique de statue, avec de grands yeux bien francs.

Je garde l'impression que José Leonardo, sans jamais se presser, faisait tout à son heure : il fonctionnait comme une horloge dont les rouages marchaient avec régularité, dont les aiguilles indiquaient un nombre déterminé d'obligations. Les commerçants le fêtaient et le querellaient. Son frère, Antonio Freire, lui, n'attachait point d'importance aux obligations : il vivait dans la rue, demandant çà et là ce dont il avait besoin. Tout le monde s'occupait de lui. José Leonardo payait sans marchander et faisait semblant de ne pas voir cette déchéance; les patrons de bar inventaient des histoires et le saignaient à blanc.

Je ne sais comment cet homme lia connaissance avec moi. Notre gravité et notre silence auraient dû nous éloigner l'un de l'autre. Il m'apporta des cadeaux, nous devînmes amis, il me conduisit à la Pointe, l'exploitation qu'il possédait à deux lieues de la ville. Entre l'hiver et l'été la plaine allongeait une bande de verdure parmi les terrains buissonneux. Au loin une montagne s'élevait toute droite, comme une étrange muraille de pierre, et se terminait par

une pointe qui ressemblait à un arbre mort. De là le nom du domaine. Un ruisseau en sortait qui ne se gonflait ni ne tarissait jamais. Canalisé, domestiqué dans une conduite de bois, il se déversait dans l'abreuvoir qui pourrissait à côté d'un pied de jito [1], et faisait une excellente baignoire. Je me souviens de mon premier bain. En pleine chaleur le jet d'eau froide nous caressait. Filipe Benicio se frottait avec du savon et devenait blanc comme de la pâte de sucre. Il secouait ses membres comme s'il avait voulu les détacher de son corps. Plongeant dans le réservoir rempli à pleins bords, il s'ébrouait comme un animal, puis se dressait hors de l'écume, propre et frais. Ses longues moustaches s'étalaient toutes blanches, les poils de sa poitrine s'embroussaillaient, blancs, eux aussi. J'en étais surpris. Je ne m'imaginais pas qu'on pût avoir tant de poils.

Au sortir de l'abreuvoir l'eau se répandait à sa guise, elle coulait librement dans les cultures, arrosait la plantation de cannes à sucre, des cannes énormes, uniques dans cette région. Au bout des terrains arrosés, la campagne aride faisait son apparition, d'abord morne et comme hésitante, peuplée de palmiers et d'acajous mal venus, puis sèche et jaunâtre, couverte de cactus, d'ossements et de pierres. Là se traînaient les pauvres hères faméliques et sordides qui vendaient au marché des paniers d'*imbu* et du petit gibier. C'est de cela qu'ils vivaient en temps de disette et comme la disette était fréquente, ils finissaient dans la misère. Une ou deux cabanes, un toit à chèvres avec des bêtes malingres, un triste tintement de sonnaille, et c'était tout.

---

1. Plante médicale de la famille des méliacées (N. d. T.).

Au cours de mes voyages à la Pointe, monté sur la croupe du cheval de José Leonardo, je bâillais dans l'atmosphère lourde, regardant la plaine brûlée par la chaleur, en quête d'un feuillage de juazeiro. Soudain apparaissaient l'abondance et l'ombre, inaltérables, qui avaient donné cette sérénité au petit propriétaire. José Leonardo était réellement indépendant. Les propriétaires de la région passaient par des alternances d'années de surabondance et d'années de disette. Parfois la terre produisait trop, parfois elle ne produisait rien. Gaspillage et ladrerie! Et contre cet état de choses tout effort était inutile.

José Leonardo, lui, ne connaissait ni profits démesurés, ni dommages fâcheux. Il se consacrait à une activité à l'abri de ces vicissitudes, différente de celle de ses voisins. Il n'élevait pas de bétail — et la Pointe était exempte de la boue et des mouches des écuries. Il était vêtu de drap chez lui et au travail, chose extraordinaire, car d'une façon générale seuls les habitants de la ville portaient des vêtements d'étoffe, les campagnards se couvraient de cuir, ce qui les faisait ressembler à des tatous. Dans les environs, à vrai dire, il n'y avait pas d'autre terre cultivable que les potagers à l'entour des étangs et sur les bords crevassés des rivières que l'été mettait à sec. Les sacs de maïs et de haricots que je voyais chez mon grand-père provenaient de régions lointaines. Les hommes marquaient au fer rouge, châtraient, trayaient, détaillaient des pièces de viande, coupaient le cuir, confectionnaient des lanières et des cordes, les femmes remplissaient des pots de lait et en faisaient du caillé et du fromage.

A la Pointe on ne sentait ni l'odeur du sang ni la pourriture des bêtes blessées. Des occupa-

tions qui m'étaient inconnues m'impressionnèrent aussitôt. Je restais longtemps dans le moulin à sucre, admirant des bœufs enchaînés qui tournaient autour d'un axe, la canne à sucre qui s'écrasait sous des meules de bois, le suc qui jaillissait dans une rigole, laquelle se déversait dans la première bassine du dispositif. De là il passait dans d'autres, munies d'écluses de bois. Et au sortir de la troisième un jus rouge passait à des formes qui laissaient sur le sol, couvert de bagasse, un amoncellement de morceaux de sucre brun.

Jamais il ne m'était venu à l'esprit que les morceaux de sucre fussent un produit du travail humain. Dans leurs boîtes, dans les cafés, ils n'avaient pas l'air d'exiger tant de préparatifs. C'était un amusement curieux. Jolis, couleur d'or, on les amoncelait en tas encore chauds. Et j'aurais voulu rester là, à la chaleur de la fournaise, à regarder la canne s'écraser, le liquide bouillonner dans les bassines, s'épaissir, se solidifier.

Le soir dans la maison du propriétaire, on dansait et on chantait. Le clair de la lune éclairait des cailloux blancs sur les chemins. Je crus voir que l'un d'eux brillait plus que les autres — et José Leonardo m'obligea à l'accepter. Je conservai plusieurs années ce caillou précieux qui luisait dans les ténèbres. Dans un recoin du mur, comme une braise perdue sous les cendres chaudes, il ravivait ces souvenirs aux heures d'abattement et de souffrance, la bande verte de la plantation de cannes, l'eau qui arrosait les cultures, les bœufs domestiques qui faisaient tourner la meule dans le moulin à sucre, le suc bouillonnant dans les bassines, les danses, les chants, les couleurs vives des aras. Il éclairait

la silhouette qui s'éloignait déjà dans le passé, froide, digne, calme. Une bonté différente des bontés vulgaires. Il n'attirait pas, mais il inspirait confiance, il triomphait de la malheureuse timidité qui m'embrouillait la langue, m'embrumait les yeux, me glaçait les mains.

Je posais beaucoup de questions à José Leonardo et jamais il n'en était agacé. Parfois il hésitait, cherchant sur mon visage le sens de la phrase obscure. Et la réponse venait, naturelle et patiente. Sans avoir produit sur moi une impression excessive, cet homme me laissa un souvenir durable qui éveilla en moi de bons sentiments. Plus tard je déménageai, j'allai vivre à la ville. Le caillou brillant disparut et ma chambre, une fois les prières dites et la lampe à pétrole éteinte, fut plongée dans l'obscurité. Mais la figure calme ne me quitta pas, elle se fixa sur le mur, le soir, à côté des images des saints, compréhensive et généreuse, ne cherchant pas à me corriger, ne me donnant pas de ces conseils qui toujours me heurtaient et ne servaient à rien.

MA SŒUR NATURELLE

Nous avions fait plusieurs séjours à l'exploitation de mon grand-père. Dans celui-ci, le plus important, nous y restâmes trois mois — et la famille s'enrichit d'un membre et en perdit un autre.

Le nouveau membre fut un bébé pleurard qui devait mourir très vite. Ma mère se coucha sur le lit de cuir cru, on m'exila quelques heures dans les taillis, au bord du lac. Quand je revins, le bébé était dans les langes, une amulette au bras, et se soumettait aux prédictions de Maria Melo. Tout reprit son cours normal : ma mère se rétablit, les chapons qui engraissaient dans le petit enclos, à côté du jardin, perdirent la vie.

La personne qui disparut de la famille fut Mocinha. Je ne sais pas bien si elle disparut de la famille, mais le fait est qu'elle nous quitta. Peut-être n'avions-nous pas de lien de parenté avec elle : ces liens en tous cas étaient bien vagues. Avant le mariage de mon père, Mocinha lui était née d'une union de la main gauche, elle avait été confiée à tante Dona, une pauvre veuve qui vivait avec lui et avait deux jeunes filles. Puis il s'était marié, était parti, tantes et cousines s'étaient éloignées et Mocinha nous avait accompagnés dans la campagne.

Elle était vigoureuse, avait la peau blanche, de grands yeux, des cheveux noirs. Si jolie que je doutai qu'elle fût du même sang que moi. Il

me semble qu'on prétendait ne pas la connaître. On la cloîtrait dans une petite chambre obscure. C'était naturel : nous avons eu toujours pour les femmes de petites chambres humides, tristes, sûres, bien fermées. Elle s'asseyait à un coin de la table, faisait sa prière et mangeait la tête baissée. Cette contrainte devait être une torture pour elle, car au jardin, à la cuisine, sous le porche, elle riait, chantait, causait avec Rosenda la laveuse. Mais en passant du couloir au salon, elle se faisait toute petite, réprimait ses expansions, se réduisait à zéro.

Ma mère la traitait presque avec cérémonie. Parfois elle se mettait en colère contre elle : elle grognait des injures — et nous, les faibles, enfants et négrillons, nous observions ces manifestations de mauvais augure avec appréhension. Mocinha n'avait point à souffrir de désagréments. Elle était comme une étrangère, une invitée permanente, bien qu'elle s'occupât à de menus travaux : elle brodait des palmes et de petites fleurs flexibles sur des morceaux de madapolam tendus sur un cadre, reprisait des chemises, empesait des jupes blanches avec de l'indigo, les repassait au fer sur une planche recouverte d'un drap de lit qui reposait sur les dossiers de deux chaises.

Cela suffisait à son besoin d'activité. Quant à ses exigences spirituelles, elle les satisfaisait avec des messes, des chapelets, des conversations sur la presse à farine de la véranda, la lecture du roman, l'histoire d'Adelia et de dom Rufo. En réalité Mocinha savait à peine lire, mais le récit, lu et relu, ne lui offrait plus de difficultés. C'étaient aussi les vertus de dom Bosco, décrites dans les fascicules jaunes des Salésiens qu'elle déchiffrait à grand'peine et non sans incertitude.

En se levant et avant de se renfermer dans sa chambre obscure, qui n'avait qu'une ouverture, Mocinha s'approchait de mon père, chuchotant quelques mots en hâte. Lui grognait une bénédiction et s'éloignait d'un air bourru.

C'était pour lui une obligation, une obligation traditionnelle qui le flattait et le diminuait à la fois. Probablement l'état de ses affaires (du bétail qui mourait, de l'étoffe bon marché sur les rayons) ne lui permettait pas d'engendrer des enfants dans des ventres nombreux et d'accroître sa puissance par leur travail. Reproducteur médiocre, il se soumettait à la morale commune et cette bénédiction qu'il expédiait le matin et à la tombée de la nuit, contenait l'aveu qu'il n'avait pas le droit d'étreindre un grand nombre de femmes, de procréer une nombreuse progéniture. Il étreignait et procréait, mais seulement avec une lenteur méthodique. Il était un patriarche réfléchi et matois, il tenait une comptabilité stricte de ses épanchements sentimentaux. Mocinha ne représentait aucune utilité. C'était une valeur douteuse, d'origine suspecte. Et mon père essayait de persuader les autres qu'elle n'existait pas.

C'était difficile. L'intruse prenait de la taille, de la beauté, elle élargissait ses vêtements, amoureuse du miroir du salon. Et du miroir elle bondit à la fenêtre où Miguel vint lui chuchoter des douceurs entre chien et loup.

Miguel, personnage important, un des plus importants de la localité, ne pouvait pas décemment s'unir à la première sauvageonne venue. Sa famille, qui possédait la maison aux carreaux bleus qui m'avait tant étonné à mon arrivée dans le bourg, poussa les hauts cris. Et mon père, lui aussi, poussa les hauts cris, avec importance et

non sans fierté; il s'enorgueillissait de ce choix, mais il se montra rigoureux, intransigeant, intraitable. On ferma les jalousies et on surveilla les fenêtres; on rendit plus difficiles les relations avec le dehors. La fillette, promue à la dignité de grande personne, entendit des cris, des récriminations véhémentes et ne reçut plus jamais ses deux bénédictions quotidiennes.

Je réfléchis plus tard aux raisons qui amenèrent mon père à refuser un jeune homme de bonne famille, qui jouait un rôle influent dans la politique locale. Peut-être voulait-il éviter des cancans qui lui faisaient peur. Peut-être craignit-il de prendre ses responsabilités, d'aller jusqu'au bout. Jamais il ne se comportait ainsi. Ordinairement il s'attachait minutieusement à des vétilles. A la manille, sa grande distraction pendant l'hiver, il passait trop souvent, remplissait les soucoupes de jetons, ne se risquait que quand les atouts lui pleuvaient dans les mains. Les coups heureux lui faisaient peur, il se méfiait des profits rapides et faciles qui exigent du capital et du courage — et après le désastre de l'exploitation (animaux faméliques, clavelée et ruine) il était tombé dans un excès de prudence. En réalité il était ambitieux, mais son ambition avait le vol court. Un léger goût de l'aventure et du risque — aventure et risque médiocres — le poussait à vendre à crédit. Il prenait toutes ses précautions, examinait le client sur toutes les coutures, doublait le prix de la marchandise, et si la facture se trouvait un peu élevée, il était tenaillé par une véritable angoisse. A l'expiration du délai de quatre-vingt-dix jours, il écorchait son débiteur en exigeant de lui un intérêt de deux pour cent par mois. Il est possible que dans cette affaire sentimentale il ait, conformément à

ses habitudes commerciales, obéi à ses tendances parcimonieuses. S'il avait réservé un accueil favorable aux bonnes intentions de Miguel, il aurait fallu commander un trousseau, acheter des malles, faire une fête avec publication des bans, cérémonie à l'église, musique, repas pour des dizaines de convives. On aurait eu le padre Joao Inacio, le commandeur Badega, Felix Cursino, Teotinho Sabia, Felipe Benicio. On aurait discouru et dansé. Tous ces extras n'étaient pas seulement coûteux, ils n'étaient pas dans le caractère de mon père. Ils auraient désorganisé son existence. Notre table était petite, bordée de bancs non rembourrés. Avec les années elle devint plus grande, reçut des hôtes nombreux, mais en ce temps-là sept ou huit personnes au plus pouvaient prendre place autour d'elle. Et dans le salon, même si on en retirait le sofa et les chaises, peu de couples auraient réussi à se mouvoir. Mon père détestait la danse, et pourtant la danse est une formalité nécessaire dans des noces. Sûrement il se souvenait de péchés conçus dans la valse et dans le quadrille — de là l'horreur qu'elle lui inspirait. Il y avait dans son existence, dans les ténèbres du passé, une certaine Deolinda à laquelle ma mère faisait des allusions jalouses. Deolinda était apparue scandaleusement dans le quadrille et dans la valse, avait été infidèle à son mari — et à cause de cela, mon père réprouvait avec énergie cet exercice abominable. Ma mère oublia cette réprobation et commit une faute : elle dansa avec un cousin barbu, dans la maison de mon grand-père. Elle s'en repentit, me serra sur sa maigre poitrine, me supplia de ne révéler à personne le malheureux incident. Je lui donnai ma parole. Mais quand nous nous fâchions, je la menaçai de tout dire. Elle feignit de n'attacher

aucune importance à ces menaces, elle me tira les oreilles. Je compris la perfidie, mais je fus généreux, je gardai le secret. Et la bonne entente du ménage ne fut pas troublée.

Le souvenir de Deolinda s'était estompé. Et au milieu de la froideur générale, Mocinha brodait des palmes et des fleurs, empesait des jupes, entendait des messes. Dans le long roman tout froissé, elle avait lié connaissance avec dom Rufo et Adelia. Et elle avait transfiguré Miguel en un jeune premier vertueux. Notre gouvernement totalitaire admettait Adelia et dom Rufo, mais n'admettait pas Miguel. Il n'essayait pas de supprimer la fiction contenue dans les volumes sordides. Il autorisait la lecture, tout en en proclamant l'inutilité en dehors de l'article politique et des écritures commerciales. Il laissa donc à la fillette le droit de rêver aux héros de romans, mais il résolut de sauvegarder sa virginité. Il s'obligeait à la nourrir pendant de longues années, à la vêtir, à la chausser. Cela représentait une dépense par petites sommes, presque insensibles. Des frais extraordinaires — draps de lit, taies d'oreiller, chemises, robe blanche, voile de mariée, guirlande, ruban, dentelle, nourriture et boisson en quantité, musique — auraient dérangé les finances. Tante Dona avait fait un mariage malheureux, était restée veuve, tuberculeuse, avec deux filles. Tante Josefa était restée vieille fille et vieillissait au loin. Tante Jovina vieillissait aussi et elle vieillit encore, boiteuse et triste, en compagnie de la dernière de mes sœurs naturelles. Mon père distribuait des miettes à ces malheureuses. Il aurait continué à entretenir Mocinha, dans l'espoir qu'elle se conduirait bien, qu'elle vivrait paisiblement, encagée et morale.

Mais le sang maternel bouillonnait en elle, elle

ne pouvait supporter la solitude. De son côté Miguel ne voulait pas être un héros de roman. Ils s'entendirent, malgré la défense, s'enflammèrent, échangèrent des signaux et des lettres. Et tout fut décidé.

La famille de mon grand-père se réunissait dans la salle, autour de la table qui renfermait dans ses tiroirs des boules de cire et des maillets et que dominaient, dans la gloire, des images et des statuettes, Jésus et la Vierge, des saints et des saintes. Ma mère berçait son dernier né dans le hamac, à côté du lit de cuir cru, à la lueur de la veilleuse qui se consumait dans le verre. Maria Melo récitait sa litanie. Le patron, le vieux chevrier Ciriaco, plusieurs convives étaient en prières, agenouillés sur leurs chapeaux de cuir. La patronne, des métisses du voisinage, les négresses de la cuisine, prosternées sur les nattes, se frappaient la poitrine et chantaient. Mes yeux malades et purulents étaient cachés sous un bandeau noir. Ils distinguaient à peine, à travers les larmes, des formes vagues, les flammes tremblantes des chandelles. Des bruits confus du dehors m'entraient par bribes dans les oreilles. L'armature du hamac cessa de grincer, les voix devinrent plus faibles, la litanie prit fin, les femmes se relevèrent dans un froufrou d'étoffes froissées, les espadrilles et les pantoufles traînèrent sur le sol, les lumières de la petite chapelle s'éteignirent, les murs sans crépi devinrent plus noirs.

Tout à coup grand affolement. Mocinha avait disparu. On la cherchait dans tous les recoins. Les lueurs des lampes à pétrole éclairaient les chambres, le magasin à coton, le jardin, le patio. Les appels de mon grand-père retentirent sur les berges de l'Ipanema. Mais on ne put

retrouver Mocinha. Enlevée par plusieurs cavaliers, avec un simulacre de violence et de rapt, elle fut, conformément aux lois du genre, accueillie par des dames âgées qui veillèrent sur elle. Dans cet asile il ne lui arriverait aucun mal. Mais il est bien établi qu'une jeune fille qui s'enfuit est fâcheusement compromise.

Pour remédier à cet incident absurde, des médiateurs diserts négocièrent une entrevue entre les deux familles. Les conversations d'usage furent tenues sans aboutir à un accord. Mon père resta intransigeant et digne. A mon retour au bourg je le trouvai avec la barbe non taillée, affirmant que le départ de l'ingrate lui faisait le même effet que si on lui avait coupé la main. Phrase bien extraordinaire. En fait jamais la petite ne lui avait servi de main. Mais mon père était ainsi : il aimait les expressions emphatiques et ne s'arrêtait pas au sens des mots. Coupé la main ! Cette amputation l'exemptait des bans, du voile de mariée, de la guirlande, de la dentelle, du ruban, des draps de lit, des taies d'oreiller, du repas de noces. Mocinha se maria sans musique ni danse, à la messe de sept heures. Et elle connut quelques années d'équilibre et de bonheur.

Elle essaya de se réconcilier avec nous. Pendant que mon père jouait à la manille dans la boutique, elle entrait par la porte du jardin, restait une heure à bavarder avec ma mère, sur la presse à farine du porche.

Puis nous déménageâmes et nous nous éloignâmes de Mocinha. Miguel la quitta, s'unit à une autre, civilement. Si je ne me trompe il s'unit aussi à une Indienne, selon la loi des Indiens, du côté de l'Amazone. Mocinha disparut sans laisser de traces.

ANTONIO VALE

Nous avions fait un assez long séjour dans le bourg. A vrai dire nous y étions logés économiquement et sans confort. Nous vivions comme des émigrants qui font une pause et reprennent des forces pour poursuivre leur chemin. Mon père, élevé au comptoir, s'était rendu aux conseils de sa belle-mère et avait fait de l'élevage au fin fond de l'Etat de Pernambouc. Ruiné par la sécheresse, il avait mis en œuvre ce qui lui restait de capital et de crédit, et s'était lancé dans le commerce avec l'intention de se procurer les moyens de retourner dans l'Etat d'Alagoas et dans sa campagne natale.

Cet état de choses provisoire lui fournissait une excuse pour refuser les affaires qui ne lui convenaient pas. Il ne faisait que passer, il ne voulait pas d'immeubles et ne vendait pas à crédit. Il acheta cependant et cultiva le petit enclos au voisinage du cimetière. Et il lui arrivait de se laisser intimider. Il tremblait devant un beau parleur, lui laissait emporter la marchandise exposée. (Aussi avait-il soin de la dissimuler.) Il lui en soulignait les défauts, grognait en la facturant, en l'empaquetant — mais dans ses livres restait la trace du préjudice qu'il subissait et qui le chagrinait. Des sommes peu importantes s'enflaient dans son imagination et l'épouvantaient.

De loin en loin ces clients indésirables lui causaient d'agréables surprises. Ce fut le cas

d'Antonio Vale, un propriétaire, d'une famille considérée, qui avait un caractère difficile. Antonio Vale achetait régulièrement, argent comptant, sans marchander. Un jour, en regardant son compte, il vida ses poches et conclut que les billets étaient plutôt rares. Il se proposait de renoncer à acheter quelques-uns des articles. Le moment difficile était arrivé, celui que mon père attendait avec anxiété. Mon père s'y était préparé et parla avec la franchise et la naïveté nécessaires : il connaissait la mauvaise réputation du personnage. Les autres négociants disaient pis que pendre de lui et ne lui faisaient pas pour deux sous de crédit. Médisance, calomnie! Il pouvait emporter les étoffes, on voyait bien qu'il était un honnête homme. La boutique allait fermer, mais dès qu'elle rouvrirait ses portes, il les lui enverrait. Il pouvait y compter. Antonio Vale faillit s'étrangler, devint tout rouge, frappa du pied le trottoir et cria du côté de la place que tous les boutiquiers étaient des dégoûtants, une bande d'insolents. Il leur ferait voir qu'ils n'étaient que de sales menteurs.

Il le fit voir en effet. Au cours de nombreuses affaires qu'il traita ensuite il fit preuve d'une exactitude scrupuleuse. Sûrement il manigançait un coup à sa façon. A la dernière affaire mon père apparut dans la salle à manger, au dîner, avec sa façon vague de parler, comme s'il ne s'adressait à personne. En fait il ne s'adressait à personne. Ma mère laissait errer sa pensée bornée sur des sujets plus accessibles et mon père n'usait du monologue que pour mettre ses idées en ordre.

— En fin de compte, ç'aurait pu être pire. Il me roule, c'est clair, cette fois il me roule. Il sait que je suis pour déménager et il se dérobe.

C'est tout naturel, il a agi correctement pendant trois ans et m'a laissé du bénéfice. Heureusement qu'il ne me doit pas beaucoup.

Quelque temps après, Antonio Vale vint s'informer du voyage et promit de revenir. Mais la veille au soir il n'avait pas encore fait son apparition.

— Je le savais, gémit le créancier, je n'attendais pas autre chose de lui.

Mais au point du jour, au moment où les muletiers s'enquéraient des derniers ballots et où ma mère surveillait la maison déserte, perdue dans une immense jupe d'amazone, Antonio Vale apparut, monté sur un cheval qui allait l'amble, les sacoches de la selle lourdement chargées, les musettes garnies, bien décidé à nous accompagner. Il avait avec lui une liasse de billets et régla sa dette.

DÉMÉNAGEMENT

Un long voyage, des dizaines de lieues à parcourir. J'étais monté en croupe, les jambes écartées sur un traversin, m'agrippant à la veste de José Leonardo pour me tenir en équilibre, dans une position fort peu commode. Au début la nouveauté du voyage me rendit bavard et curieux, je demandai les noms des oiseaux et des plantes, mais le soleil tapa, l'atmosphère devint étouffante, et je tombai dans une torpeur stupide. La sueur me brûlait entre les jambes, le trot de la bête me secouait, me révolutionnait les entrailles, me disloquait les os. Abruti, flasque, je m'étonnais de voir autour de moi des cavaliers bavards qui trouvaient plaisir à ce rude exercice. Dans les haltes je me traînais, je trébuchais, comme un perroquet, tout éclopé, les jointures endolories.

Nous nous reposâmes un soir dans la maison du poète populaire Cordeiro Manso. Nous passâmes ensuite une nuit tout près d'un étang marécageux, où nageaient des canards. On édifia une espèce d'abri avec des ballots, des boîtes et des toiles cirées et je m'y étendis sur des pièces d'étoupe, frileux, éclairé à la cire de palme. Les pieux d'une clôture me meurtrissaient le dos. Mon sommeil était interrompu par le gémissement du vent, la conversation des muletiers qui bivouaquaient dans le voisinage et les plaintes presque humaines d'une brebis malade.

D'autres haltes me sont sorties de la mémoire.

José Leonardo et Antonio Vale prirent congé de nous et avec eux la campagne aride du Nord disparut. Les *xiquexiques* et les *mandacarus* furent remplacés par une végétation épaisse et très verte; dans les chemins obscurs on cessa d'entendre le bruit des sonnailles. Des ruisseaux apparurent, qui grossirent, devinrent des rivières et ralentirent notre marche.

Des figures inconnues vinrent à notre rencontre, aimables, riantes, des cousins à des degrés divers, familiers, comme si nous avions vécu toujours avec eux. Evidemment la situation économique de mon père était raisonnable. Il avait émigré, avait eu des difficultés, mais il avait repris du poil de la bête, il avait rassuré ses parents. Le dessus du panier connaîtrait de loin son existence, les petites gens arriveraient, complaisants, des louanges plein la bouche. Et ainsi, toléré par les uns, flagorné par les autres, il reprendrait racine dans la terre natale.

José da Luz, le padre Joao Inacio, la vieille institutrice aux cheveux blancs, Filipe Benicio, Chico Brabo et les enfants de Teotoninho Sabia, s'estompaient au loin. Et les visages étrangers me faisaient peur. Je fis le reste du voyage avec un joyeux garçon qui essaya de m'expliquer les chemins des sucreries, les champs cultivés, les arbres vigoureux qui par bouquets encombraient le paysage. C'en était fini des vastes étendues blanchâtres de sable et de gravier, vides d'habitants, des arbustes chétifs, des bancs de *macambira,* des clôtures de pierre, des toits à chèvres et des étables, des jours lumineux que déchirait le vol des oiseaux migrateurs. Les chemins montaient et descendaient, dessinaient des courbes, ils étaient bordés de maisons, de jardins, de potagers. Les passants n'étaient plus

vêtus de cuir. En certains points je me trouvais dans un creux, au milieu des hauteurs. L'eau abondait, bruyante, on voyait des graminées à perte de vue, des matinées brumeuses.

Nous arrivâmes à Viçosa, dans l'Etat d'Alagoas. Avant de s'établir dans la ville, mon père logea dans une ancienne usine. Et pendant des mois, au cours desquels il fit de longues absences, il travailla avec Manuel Costa, jetant les bases d'une société commerciale qui ne dura guère. Je me sentis contraint dans cette nouvelle ambiance, je perdis des habitudes et j'en acquis d'autres. Bien des choses me révolutionnaient : des bourbiers, des grilles, des fils barbelés, des roseaux aux feuilles coupantes, des fossés. Impossible de courir à cause des montées trop raides. Les objets et les mots qui n'existaient pas au fond des campagnes me causaient de la gêne et la façon de prononcer m'écorchait les oreilles. J'étais désorienté par les personnes et les relations nouvelles : je ne pouvais savoir si je me conduisais comme il fallait avec cette parenté confuse et respectable.

Les frères et sœurs de ma mère étaient petits, quelques-uns plus petits que moi, et nous jouions ensemble dans le petit bois qui faisait le tour du lac. Jacinta m'avait dit une fois, toute rouge de colère, en ramenant sur elle ses vêtements de cotonnade :

— Respecte-moi. Je suis ta tante.

Et moi, je lui avais répliqué tout naturellement :

— Tu es une imbécile.

A présent on me présentait des femmes rudes, la pipe à la bouche, des hommes importants et ridés, la tante Jovina et la tante Josefa, l'oncle Pedro et l'oncle Inacio. Ils prodiguaient des

conseils, des propos rudes, des grimaces. J'eus une sœur naturelle, brune, grosse et laide et deux jolies cousines qui finirent tuberculeuses.

Au bout du patio la bagasse fermentait. Des rosiers étaient en fleurs dans le jardin, des lianes s'entrelaçaient au-dessus de la tonnelle. Un gros ruisseau se dissimulait dans la verdure, dévorait la terre noire et les pierres limoneuses. Nous vivions là pêle-mêle, bêtes et petits chrétiens.

ADÉLAIDE

La société commerciale Ramos et Costa (produits agricoles, mercerie, quincaillerie et parfumerie) s'établit à un coin de rue, sur la place principale de la ville : une belle maison avec plusieurs portes, une enseigne rouge et noire, œuvre de Joaquim Correntao, qui peignait des Indiens empanachés et parlait beaucoup de chimpanzés et d'orang-outangs. Dans la boutique il y avait deux commis et un teneur de livres.

La famille s'installa rue du Juazeiro, dans une maison proche de la prison. Et les ennuis commencèrent. Certainement mon père se donnait trop de mal pour tenir le coup et s'élever. Il eut des étourdissements et des syncopes, il perdait connaissance pendant de longues minutes; et nous nous affolions, nous voyant déjà orphelins, nous pleurions en regardant le corps inanimé. Il se relevait et reprenait ses esprits. Et il persévérait dans ses efforts pour s'élever au niveau des parents enracinés dans l'agriculture. Quelques-uns venaient nous rendre visite, durs, tendus. Après ces cérémonies, mon père tombait dans un abattement profond. Parfois il se couchait, s'enveloppait dans les couvertures, perdait courage, tombait en transes, annonçait à grands cris qu'il allait mourir. Le docteur Mota Lima venait, lui administrait un vomitif, l'exhortait au courage, en braquant sur lui ses grosses lunettes de myope. Le malade avait honte de ce bruit — et peu après il flagornait les propriétaires et politicaillait avec eux.

La terre était un bourbier monstrueux. Pendant l'hiver les gens marchaient avec difficulté sur la chaussée dont les pierres détachées s'embourbaient dans la terre glaise.

On m'inscrivit à l'école publique tenue par l'institutrice Maria de O, une mulâtresse indolente, extrêmement robuste, une des femmes les plus vigoureuses que j'aie jamais vues. Cette vigueur se traduisait par des cris qu'elle adressait aux soixante-dix ou quatre-vingts élèves nichés dans tous les coins.

On me plaça dans le couloir. Peu surveillé, passant presque inaperçu, je rouvris avec ennui le troisième livre du baron de Macaubas, je butai de nouveau sur les règles de la ponctuation. Mes déficiences restèrent cachées pendant quelques jours : Dondom, une fillette pâle et pitoyable, nota pour moi les leçons, me protégea, perdit sa peine à rectifier ma ponctuation et fit à ma place, sur l'ardoise, les calculs mystérieux.

On me faisait griffonner quelques lignes dans la matinée. Dès le début de cette tâche affreuse, la pire de toutes, un détail m'incita à me méfier de l'instruction qu'on donnait dans l'Etat d'Alagoas. Dans l'intérieur de l'Etat de Pernambouc on mettait 1899 après les noms du lieu et du mois, nous écrivions à présent 1900 et cela m'embrouillait les idées. On ne me donna pas l'explication nécessaire. Comme la douce institutrice campagnarde si lumineuse, avec ses boucles nettes, était supérieure à celle-ci, au teint sombre, fruste, aux muscles durs, avec ses stries jaunes dans les yeux, la nouvelle date me paraissait une erreur. Certainement ce ne fut pas cette réflexion qui me raidit le poignet et peupla de taches d'encre ma page d'écriture, mais elle put y contribuer : assurément je ne

mis aucun amour-propre à écrire des chiffres et des lettres aussi peu dignes de créance.

Une fois, me voyant découragé devant mon papier couvert de taches, Dondom saisit ma plume, traça plusieurs lettres d'une écriture bien droite, avec des pleins et des déliés comme il fallait et m'invita à continuer ainsi. Peine perdue! Les griffonnages de 1900 étaient pareils à ceux de 1899. Et quand l'institutrice vint examiner les pages d'écriture et s'aperçut de la fraude, elle m'appela, exigea une explication. J'aurais voulu mentir, faire tomber la faute sur moi. Impossible. Je jetais un regard désespéré sur ma complice. Dona Maria do O saisit à pleine main les cheveux de la fillette, en gardant libres le pouce et l'index avec lesquels elle me saisit une oreille. Et nous tenant ainsi, elle secoua le bras violemment. Nous tournoyions comme deux marionnettes et nous nous abattîmes sur les bancs de la classe.

Je retournai à l'anonymat et à l'ombre, tout meurtri. Mais l'imprudence charitable de la fillette n'eut pas plus d'effet que la fureur de l'énorme virago. Je demeurai inintelligent, détestant les virgules et le catéchisme, n'ouvrant les volumes sordides qu'à l'heure de la leçon. Par bonheur, je me perdais parmi des dizaines de gamins grossiers. Sans le souvenir des doigts qui me pinçaient l'oreille, j'aurais réussi à trouver la paix et la tranquillité. Dans la classe, quand je voyais la mulâtresse brandir la férule, il me fallait me tenir bien, feindre l'attention, tourner les pages détestées avec le doigt mouillé de salive. Alors, me faisant tout petit, je m'abrutissais en somnolant sur mes livres fermés, presque hors du monde. Quand je me réveillais, je bâillais, je regardais le jardin étriqué qui

dominait le tertre du cimetière, argileux et glissant.

Tout près, dans la cuisine, trois vieilles femmes, tantes de l'institutrice, toutes petites et noires comme de la poix, faisaient griller du maïs, écrasaient du maïs avec le pilon, remplissaient de farine de maïs de petites boîtes coloriées et ornées de faveurs. Les élèves malins achetaient cette friandise, une pâte gluante, nauséabonde — et les profits de cette industrie domestique dépassaient peut-être le traitement alloué chichement par le Trésor public.

Serrée dans son corset, toute blanche à force de poudre de riz, dona Maria do O faisait semblant de s'humaniser au dehors. Sa voix s'adoucissait, ses instincts se contenaient, domestiqués, ses prunelles jaunâtres se cachaient sous des paupières rouges et la bête féroce posait ses griffes sur les cheveux des enfants pour les caresser.

Parmi les victimes de cette diablesse, la plus malheureuse était ma cousine Adélaïde. Ses parents ne voulaient pas se séparer d'elle. Et bien qu'ils fussent riches et qu'ils eussent eu les moyens de la confier à un établissement où l'on enseignait les langues difficiles, ils avaient résolu de la faire instruire sans la perdre de vue. Les collèges plus ou moins européens étaient loin. Allaient-ils la lâcher dans ce monde, l'exposer à des aventures? Non. La petite ne s'éloignerait pas de la maison et garderait toutes les vertus : elle broderait des taies d'oreiller et se marierait devant l'autel, sans flirt préalable, avec un garçon de bon sens et fortuné, et bien fait de sa personne. Mais elle ne serait pas non plus comme les femmes qui fumaient des pipes de terre. Une Adélaïde lettrée, non très lettrée, mais avec l'ins-

truction moderne et ce qu'il faut de lettres. Une Adélaïde qui se baignerait dans la rivière et qui parlerait français.

Mais Joao Leite, propriétaire du Cheval-Noir, ignorait que la science comporte des degrés. Il avait eu confiance dans le diplôme de l'école normale et avait confié sa fille à dona Maria do O. Et par conséquent, une fois par semaine, des chars à bœufs conduits par des charretiers déposaient à l'école du sucre, du jus de canne, des sacs de grains, de la farine, des légumes. Au début, cette prodigalité avait été reçue avec émotion, mais on s'y était habitué, on avait oublié de remercier, on avait cessé d'adresser des gesticulations de bienvenue au joyeux conducteur, le nègre José Luis. Adélaïde ne fut plus choyée. Elle était traitée comme une orpheline — et l'horrible mulâtresse s'enflait de vanité, elle répandait sous main le bruit qu'elle faisait la charité à une intruse. Insensible à la large rémunération, elle la torturait.

Certainement elle n'avait pas commencé par lui infliger de mauvais traitements. Habituée à agir librement, à commander, à aller à sa guise, à gourmander les métisses à la sucrerie, Adélaïde se serait révoltée contre cette nouvelle autorité, qui par l'apparence ressemblait à celles qui lui obéissaient dans la belle maison de ses parents. Il avait fallu des mois et des années pour dominer l'enfant, pour l'avilir, pendant que son bourreau s'adaptait de son côté à la situation, essayait ses forces, mettait au point sa méchanceté. Au début, des manières serviles, un sourire de convention, ensuite le regard froid, une attitude méprisante, la parole dure, puis de nouveau la flatterie à laquelle sucédait l'acrimonie et la rudesse. Le système de la douche écossaise! On

infligeait une correction et aussitôt après on essayait de l'effacer, de l'expliquer par les nécessités de l'éducation. Sa lâcheté vicieuse ménageait des trêves de courte durée. Il ne fallait pas que la gamine allât se plaindre, supplier ses parents de la retirer de cet enfer. Elle ne suppliait pas. Peut-être ignorait-elle qu'elle était dans un enfer. On l'avait matée, on l'avait usée sur la pierre à meule. Finalement on ne prit plus de précaution. Et la fillette regardait tristement la rue et les montagnes vertes. Silencieusement, elle s'abaissait chaque jour d'un degré, elle se dissimulait, tentait de cacher sa maigreur dans la classe surpeuplée. Peine perdue. Les yeux de dona Maria do O voyaient à travers les corps, dénichaient la pauvre petite dans un recoin de la salle et l'accusaient de quelque faute. Parfois la maison n'était pas bien balayée. Des traces de poussière, invisibles entre les bancs, apparaissaient énormes sous le gros doigt sévère qui les montrait, sous les commentaires de sa voix stridente. Et la malheureuse, pliant sous la fureur stupide, allait chercher le balai, nettoyer le carrelage. Elle était réduite à la condition de servante. Dans les travaux du ménage elle endurait la mauvaise humeur des trois petites vieilles noires comme de la poix. Ces furies mal embouchées venaient de très bas, elles avaient sûrement sucé dans la maison des esclaves le venin qu'elles distillaient. De la servilité ancienne elles étaient passées à une autorité brutale et se vengeaient sur cette fillette qui descendait peut-être de leurs anciens maîtres. Adélaïde courbait l'échine, s'accoutumait à l'obéissance, dépérissait dans les tâches les plus humbles.

L'étrange renversement des rôles me surprenait et m'indignait, mais jamais je ne manifes-

tais ma surprise ni mon indignation. Loin de l'école, dans des accès de courage, j'affrontais les mégères :

— Ah! négresses!

Mais dans le couloir, le livre oublié sur les genoux, regardant le jardin, le tertre, écoutant les leçons chantées en chœur et les grognements de la maîtresse, je me collais au mur, craintif et sauvage. Je n'aurais même pas osé révéler ma sympathie à ma cousine, je ne me serais même pas risqué à observer son martyre. Dans ses tribulations qui allaient en se multipliant, je baissais la tête, je faisait semblant de ne pas voir les bras délicats, le visage fané et pâle, la bouche tordue, les grands yeux effrayés qui ne pleuraient pas. Je craignais, si je laissais voir quelque marque d'intérêt, d'attrister la pauvre enfant, de l'humilier encore davantage. Peut-être était-ce de l'hypocrisie : ce que je redoutais dans mon for intérieur était de me compromettre en m'associant à cette faiblesse, de recevoir les bourrades qui lui étaient destinées. Je ne croyais pas qu'Adélaïde pût se relever, recouvrer une âme de sa classe, gouverner les ouvriers. Son caractère avait perdu sa grandeur, n'était plus qu'une ombre de caractère et la demoiselle traînerait ses années de vexations jusqu'à la fin de sa vie.

Quelques vagues notions de l'esclavage étaient parvenues jusqu'à moi, d'un esclavage sans fouet et sans châtiments cruels, acceptable, presque désirable. Maria Moleca et Vitoria, quoique libres, continuaient à vivre paisiblement sous le toit de mon grand-père. Il ne me venait pas à l'esprit qu'elles pussent y rester par habitude ou parce qu'elles ne savaient pas où aller. Elles s'y trouvaient bien, elles s'y étaient toujours trouvées

bien. Les tantes de l'institutrice avaient été des femmes de chambre, sans aucun doute, avant la foucade d'une princesse détestable [1]. Les ingrates! Je ne pensais pas que des gens avaient manié la bêche, s'étaient épuisés en cultivant le coton et la canne à sucre : les plantes poussaient toutes seules! Et je ne songeais pas aux sacrifices qu'avaient dû s'imposer les trois femmes pour élever leur nièce au teint basané, la dégrossir, la vêtir, la polir, la pousser dans le monde. Cette transformation était fortuite à mes yeux. Et je frissonnais.

Ma pauvre cousine, si bonne, si faible, qui supportait les lubies de ces misérables! La place des négresses était à la cuisine. Pourquoi en étaient-elles sorties? Pourquoi étaient-elles venues dans la salle de classe tirer les oreilles d'Adélaïde? Je ne m'y résignais pas. Quel mal Adélaïde leur avait-elle fait? Pourquoi agissaient-elles ainsi? Pourquoi?

---

1. Allusion à l'abolition de l'esclavage en 1888 à l'instigation de la princesse impériale, régente en l'absence de son père, l'empereur dom Pedro (N. d. T.).

UN ENTERREMENT

Ce jour-là nous eûmes congé. Je rencontrai à la porte de l'école les enfants en émoi. Quelqu'un nous conduisit à la porte d'une maison éloignée où des femmes en larmes disposaient des étoiles sur la couverture qui recouvrait le corps d'un enfant, transformé ainsi en ange. Ces préparatifs terminés, les pleurs coulèrent plus abondants et quelques élèves saisirent les brancards de la bière peinte en bleu. Nous sortîmes de la maison, nous allâmes par des chemins défoncés et fangeux, nous gravîmes une côte escarpée et, glissant sur l'argile rouge, nous parvînmes à des murs blancs qui, d'en bas, paraissaient de simples taches et qui maintenant se dressaient très hauts et très longs, avec des zébrures vertes. Je franchis la porte.

Jamais encore je n'étais entré dans un cimetière. Je m'étais habitué à en avoir peur à cause des fantômes dont on me parlait à la cuisine. Le soir, ces récits m'effrayaient, me faisaient dresser les cheveux. Les ténèbres se remplissaient de mystères, les flammes du foyer s'animaient, accompagnaient la danse des sorcières. Là pourtant, sous l'éclat violent du soleil, les terreurs se dissipaient. La troupe enfantine riait, s'égaillait dans les allées étroites, escaladait des monticules de terre molle, disposés en ligne.

On déposa la bière bleue au bord d'un trou, le vieux Simeao la mit au fond, prit la pelle, la

recouvrit de terre et l'entoura d'une espèce de bordure.

Je me rappelais ce qu'on disait du fossoyeur, de cet homme aux gestes lents, aux mains tremblantes. Il avait perdu sa famille, s'était dépouillé de tous les intérêts qui l'attachaient à la vie et, presque sur son déclin, il ne se plaisait qu'en la compagnie des morts. Il s'était fait à sa fonction. Comme ses jambes tremblotantes exigeaient des ménagements, il descendait rarement à la ville. Il consumait le reste de ses forces à l'ombre des tombeaux, arrachant les mauvaises herbes, taillant des rosiers. Et, sa tâche achevée, il s'étendait sur une tombe et s'endormait. Le jour où on le trouverait raidi, on n'aurait pas à le transporter sur un parcours difficile; on le laisserait au milieu de ses fleurs. Cette figure ridée me tranquillisait. Simeao vivait avec les morts — et jamais aucun d'eux ne l'avait tourmenté! C'était un homme bien puissant! ou bien alors les morts étaient bien faibles.

Je m'éloignai, je m'en allai examiner des fleurs rouges en céramique, des têtes de petits lézards qui apparaissaient dans les fissures des tombes. Les contes nocturnes — diables avec des yeux de braise, chiens qui dévoraient des morceaux de chair en putréfaction — se dissipèrent. La crainte elle-même disparaissait, tandis que je m'efforçais de déchiffrer les noms et les dates en train de s'effacer sur les dalles. Le sentiment que j'éprouvais était du dégoût : dégoût des pierres, des carrelages, des épitaphes, certainement malsains. J'avais peur de toucher à des objets imprégnés d'une graisse funèbre, indélébile. Des loques décolorées, des feuilles sèches, des pétales fanés, des débris indistincts, amoncelés en tas, me soulevaient le cœur : bien que l'hiver les eût

lavés à grande eau, que l'été les eût brûlés, ils devaient contenir encore du pus ou de la moelle.

Je m'écartai dans un coin, où il y avait une ouverture dans le mur. C'était un ossuaire. Je vis des squelettes jetés pêle-mêle, des arceaux de côtes enchevêtrés, des chapelets de vertèbres. Tout en haut de l'amoncellement sinistre une tête de mort m'épiait et avait l'air de se moquer de moi. Jamais je n'avais eu l'idée d'une pareille abomination. Un monceau d'ordures! Comment s'imaginer que c'étaient des débris humains, mêlés, se décomposant sur un tas de pourriture. La tête de mort prenait du relief, ses traits s'accusaient, elle voulait parler. Mes mains devinrent moites, mes yeux se troublèrent. J'étais furieux de ne pas réussir à m'éloigner, à courir sur le gazon avec les gamins, à aller regarder, l'âme légère, les oiseaux, les rosiers du vieux Simeao. Je ne pouvais me détacher de cet endroit sinistre, un nœud m'étreignait la gorge. C'était un tout autre sentiment que celui qui m'assaillait quand j'écoutais des histoires de maisons hantées. Le désespoir me paralysait. J'éprouvais du dégoût, la sensation d'être tombé sur un tas de fumier, sans pouvoir me nettoyer, et la certitude d'une corruption irréparable. Cela était laid et triste. Et cette laideur et cette tristesse s'animaient, montraient des dents méchantes et cherchaient à me mordre. Que faire pour leur échapper? Prendre un air indifférent, rester immobile. L'immobilité et l'indifférence m'attiraient. J'essayai d'évoquer les âmes punies, les diables qui s'agitent parmi les flammes éternelles. Ces êtres m'inspiraient de la pitié et de la terreur. Mais devant ces carcasses dépouillées, il m'était impossible de m'émouvoir. Quelle folie de croire qu'elles se moquaient de moi!

Je restai longtemps à contempler les ossements. J'ignore comment et quand je m'en détachai. Sûrement mes camarades vinrent me chercher. Je n'en ai gardé aucun souvenir.

Je rentrai à la maison, plongé dans une ombre épaisse. A table, je repoussai la nourriture. Mes parents ne s'aperçurent pas de mon dégoût, ils me laissèrent seul, les coudes sur la table, regardant obstinément les orangers du voisinage. La nuit tomba, le feuillage devint noir, on n'apporta pas de lumière, les enfants allèrent se coucher.

Je m'allongeai sur un banc, les joints craquèrent. L'obscurité s'épaissit. Je fermai les yeux, j'agitai mes doigts, je cherchai mes phalanges, je palpai mes bras, mon tronc, ma poitrine. Je tâtai mon cuir chevelu, m'évertuant à découvrir les sutures et les saillies. Je touchai mes mâchoires. Je fis le tour des orbites, je frottai les paupières, le globe oculaire se déplaçait lentement. Quelle abomination! Paupières et globes allaient pourrir, ils étaient déjà en train de pourrir. Seul le squelette résisterait. Des ossements! Cette terreur s'emparait de moi et il n'y avait pas moyen de m'en débarrasser. J'aurais partout avec moi une tête de mort, elle serait avec moi dans mon lit, dans mes jeux et dans mes heures d'abattement, elle se pencherait avec moi sur les pages ennuyeuses et recevrait des gifles. Elle se repaîtrait de savoir et de rêves, puis elle se viderait, elle reposerait dans un ossuaire, au soleil, à la pluie, montrerait ses dents aux enfants. C'est ainsi que je finirais. Je n'interrompais pas l'examen de mes orbites et les cavités devenaient plus larges et plus profondes, elles ressemblaient aux deux trous que j'avais observés au cimetière. Les négrillons bavardaient à la cuisine, sûrement ils étaient

assis, en train de se chauffer au foyer et se farcissaient la tête d'histoires merveilleuses. Et moi, allongé sur le banc, je n'éprouvais pas le besoin de m'épancher, de me réconforter en leur compagnie. Lutins et géants n'étaient que des mots; les ennemis vagues qui peuplent les ténèbres s'étaient dispersés. Je voulus les rappeler à mon souvenir, m'effrayer moi-même. Peine perdue! Au dehors les grillons chantaient, le vent sifflait dans les branches des orangers et sur la clôture de pieux pointus, les vers luisants et les cafards commençaient à se manifester; les négrillons jacassaient. Et c'était tout. Et sous la peau un tas d'ossements. Et c'était tout. La chair se hérissait, mon sang battait dans mes artères. Tout cela serait rongé par les vers. L'image horrible subsistait. Les images aussi seraient rongées par les vers. Dans ces conditions, à quoi bon me donner de la peine, prier, aller au magasin et à l'école, recevoir les corrections de la maîtresse, me fatiguer les méninges avec l'addition et la soustraction? A quoi bon? puisque mon cerveau allait se dissoudre, abandonner sa boîte inutile. Ce qui m'impressionnait le plus, c'étaient les orbites, mes recherches minutieuses se poursuivaient et les trouvaient vides. Vides et noires, comme celles de là-bas. Et le reste? Il n'y avait pas de reste. Là-bas il n'y avait rien. Ici, il n'y avait rien non plus. Le vieux Simeao s'était accoutumé à dormir à la lueur des feux follets qui n'étaient plus des amants criminels, qui se poursuivaient et se repoussaient parmi les sépultures. Il s'était affranchi des superstitions, ne croyait plus au surnaturel. Et il s'était résigné. Mais moi, je ne pouvais me résigner. Comme je regrettais les fantômes et les loups-garous!

Ces lignes m'auraient paru en ce temps-là

confuses et pédantes. Mais l'artifice de la composition n'exclut pas la réalité du fait. Je m'efforçai de débrouiller les choses sans nom qui s'agitaient confusément dans mon esprit d'enfant. C'est parce qu'elles ont été sans nom qu'elles m'apparaissent douteuses à présent. Finalement je n'éprouvais point de difficultés. On m'avait raconté des histoires. La première résistance vaincue, je les avais acceptées. Et voici que tout d'un coup je les niais en bloc, toutes sans distinction. Je ne m'embarrassais pas de doutes. J'avais dit *oui;* je disais maintenant *non :* une tête de mort était cause de cet écroulement.

Je n'ai pas cependant la prétention d'insinuer que je m'enfonçai dans l'athéisme, me distinguant par là des enfants vulgaires. Je ne pensai même pas à Dieu. Ce qui m'inquiétait c'étaient les âmes. Et la mienne n'est pas morte. Cette immense inconnue s'est dissipée. Les fantômes sont revenus, ils ont adouci ma solitude. Ils ont disparu peu à peu et d'autres fantômes leur ont succédé.

UN NOUVEL INSTITUTEUR

On me retira de l'école de la mulâtresse et on me mit dans l'école d'un mulâtre, non parce que celle-ci était supérieure à l'autre, mais parce que ma famille déménagea pour aller s'établir rue de l'Eglise et que dona Maria do O, rue du Juazeiro, demeurait trop loin, Dieu merci! Le nouveau maître faisait la classe place du Commerce, dans une maison avec un jardin où poussaient deux ou trois palmiers.

Un de ses frères, un homme sympathique, au teint clair, entra un jour, fort en colère, dans le magasin de M. Costa, il s'assit sur un ballot de coton, ouvrit un journal qu'il referma aussitôt, me dévisagea et rugit :

— J'ai ma place marquée dans la société.

Je ne le contrariai pas. J'admirais sa belle écriture, ses discours à la loge maçonnique et sa façon de s'exprimer dans les conversations. J'aurais voulu parler avec sa facilité, rire du même rire que lui. Mais, à ce moment-là, il ne voulait ni parler ni rire. Il écumait, comme ivre, au souvenir de quelque outrage :

— J'ai ma place marquée.

Probablement quelqu'un l'avait offensé, quelqu'un à qui il n'avait pas fait la réponse qui convenait et qui, dans les fumées de l'ivresse, se confondait avec moi.

— Sans aucun doute.

L'homme ne se soucia pas de cette approba-

tion; il se frappa la cuisse, et martela, têtu, prêt à se battre, écumant :

— J'ai ma place marquée.

Mais cet incident se passa longtemps après que je fus entré à l'école de son frère. Celui-ci n'avait pas de place marquée dans la société. A vrai dire, il n'avait pas de place marquée dans le genre humain. C'était un gringalet à la voix fine, aux manières ambiguës, qui passait ses jours à lisser sa chevelure avec une brosse dure. L'huile et la pommade ne pouvaient réussir à l'aplatir. Cependant, il s'obstinait, la frottait constamment, se regardant dans un miroir, contemplant sa propre personne, se mordant le bout de la langue. Il était laid, presque noir — et sa laideur et son teint sombre l'affligeaient. Il avait le sens de la beauté, mais il était fou de la chercher dans son corps chétif. Il se frictionnait, se poudrait, se fardait, s'examinait dans la glace, en roulant ses prunelles striées de rouge.

J'en étais toujours aux histoires énigmatiques du baron de Macaubas, je les ânonnais mentalement, sachant que je n'arriverais pas à dire à haute voix les phrases que je combinais tout bas. Et je hochais la tête sur mon ardoise, sur les chiffres des additions et des soustractions. Mais j'avais des distractions, mes yeux cherchaient les fenêtres, par où je voyais les têtes des passants, des murs, des toits, les palmiers qui s'éventaient lourdement. J'étais préoccupé par le miroir où se reflétait la paresse du mulâtre. Quel bonheur quand la poudre de riz se fixait sur la peau olivâtre, quand l'huile plaquait sur le crâne menu les cheveux rebelles!

Quand cela arrivait, l'instituteur, quittant la classe, allait se présenter à ses sœurs, se trémoussant, poussant des glapissements comme si

on le chatouillait. Il revenait tout rayonnant, un sourire enfantin errant sur ses grosses lèvres. Il s'éventait, étudiait ses doigts, ses ongles qui portaient des taches blanches. Il se plongeait dans des rêveries où sa fatuité trouvait son compte. Soudain il se réveillait en sursaut, regardait les quatre murs, poussait un grand soupir. Alors, avec lenteur, comme s'il avait soulevé un poids énorme, il prenait nos pages d'écriture, promenait sur elles ses yeux mornes et lointains, les jugeait en leur donnant une note conventionnelle. D'un geste languissant, il nous faisait commencer la lecture et la leçon se déroulait, somnolente et morne.

Je profitais de ces moments pour sauter des lignes, avaler des phrases, passer des pages entières. Au début, je ne m'aventurais qu'avec crainte à commettre de telles infractions, je jetais sur le mulâtre des coups d'œil timides qui étaient autant d'aveux. Mais comme je voyais qu'il ne bougeait pas, je me remettais à lire à toute vitesse la prose insipide, je me risquais à sauter un nouveau passage, j'imaginais en toute tranquillité un livre différent, débarrassé des explications confuses, et du préchi-précha moral. Une exclamation me ramenait à la réalité, me glaçait le sang, ma faute était découverte, je relevais la tête avec inquiétude. Mais point de correction! L'instituteur vivait dans la lune, les paupières à demi fermées, faisait de sa chaise des gestes lents de somnambule. Il n'avait manifesté ni étonnement ni indignation. Son exclamation traduisait un sentiment nébuleux, étranger à la lecture. Je n'avais plus peur, je m'estimais à l'abri et je persévérais sans vergogne dans mes agissements délictueux.

Parfois, cependant, le miroir nous annonçait

une tempête. Le malheureux ne se trouvait pas les cheveux assez lisses ni le visage assez blanc. Il s'aigrissait, un accès de brutalité succédait à sa douceur habituelle. Il se hérissait sur sa chaise, s'agitait, on aurait dit qu'il était dévoré par des puces. Rien n'était à son goût. Il saisissait la férule comme s'il avait voulu s'en servir pour renverser le monde. Et nous, la demi-douzaine d'élèves, nous tremblions sous le poids de sa colère, nous essayions de nous dissimuler les uns derrière les autres. Nous aurions donné nos cheveux, nos visages en échange de cette terrible chose que nous apercevions à côté de la table. Pourquoi se faisait-il tant de mauvais sang? Pour des bêtises! Je me disais, dans mon for intérieur, que le maître pourrait, comme son frère, réciter des discours brillants et s'élever. Bref, il pourrait devenir un homme!

Mais le malheureux ne prétendait pas être un homme. Et il était là, accablé, furieux, exhalant son fiel. Ses yeux s'injectaient de sang, il grinçait des dents. Et il rectifiait furieusement notre façon de lire, obéissant aux virgules et aux points. Il nous obligeait à répéter dix fois de suite la même phrase, il mettait de mauvaises notes à nos pages d'écriture, déchirait nos devoirs, promenait son nez sur nos calculs jusqu'à ce qu'il aperçût une erreur qu'il clamait avec des cris de fureur stridents. Pendant ces opérations de police soudaines, nous nous tenions cois et les feuilles de papier restaient blanches.

Je restais accablé sur mon banc, le cerveau brûlant, tout étourdi. Quand finiraient ces horribles crises? De toute évidence, elles ne finiraient jamais, je devais m'y habituer, me faire à cette sottise. Je retournais à ma tâche, que j'abrégeais en bâillant et en somnolant.

Heureusement, ces périodes d'exigence ne duraient guère. Le fat apercevait dans la glace un visage attrayant et se ravisait, me laissait en repos. Les ennuis de la lecture s'atténuaient, disparaissaient, tandis que mon esprit vagabond s'en allait au loin, pataugeant dans les bourbiers de la ville. Il allait à la gare, examinait les locomotives, la fumée, les sifflets, les wagons, les voyageurs, les porteurs, les rails, les traverses, les tas de charbon. Il s'arrêtait au marché qui, le samedi, se peuplait de campagnards bruyants, il visitait les boutiques, les magasins, le bureau de poste, montant et descendant des côtes, se promenant dans les montagnes vertes, sur les bords de la rivière large et caillouteuse. En battant ainsi la campagne, je me débarraissais du reste des histoires touffues, sourd aux conseils qu'elles contenaient. Je ne cherchais même pas à voir si elles donnaient des conseils.

Je pris enfin congé du baron de Macaubas, je lâchai le bouquin, je respirai. Mais mon bonheur fut de courte durée. On me mit dans une autre école aussi mauvaise, où j'eus entre les mains des morceaux choisis classiques.

UN INTERMÈDE

M. Nuno voulut me faire servir la messe et cette proposition me séduisit. Je me laissai persuader, bien que j'ignorasse quels efforts cette situation nouvelle allait exiger de moi. En fait, le catéchisme ne m'inspirait aucune sympathie, mais l'arithmétique et les morceaux choisis classiques étaient encore pires et je me figurai, en faisant ce choix, m'en délivrer. Il est possible que beaucoup de vocations commencent de cette façon.

Mon père me confia à M. Nuno, propriétaire, qui possédait une maison de produits agricoles et de boulangerie. C'était un personnage à longue barbe respectable, dévot, d'une dévotion joyeuse et bruyante qu'il manifestait en jouant du violon aux fêtes. Il avait aussi le talent de couper le verre avec du diamant et des pinces fines. Il mettait de côté les morceaux de verre qu'il employait à décorer de petites figures de saints, découpées dans les moulures des miroirs. Il me fit cadeau de plusieurs de ces objets précieux, je les fis bénir et j'en ornai un des murs de ma chambre.

Je m'édifiai ainsi, d'abord avec modération, puis avec un enthousiasme excessif. Je me pris d'affection pour les sonneries des cloches, l'odeur de l'encens, j'appris par cœur les phrases du rituel et sur le trajet de la maison au magasin et du magasin à la maison, quand je passais

devant une église, j'ôtais mon chapeau, je disais un *pater* et un *ave*.

En ce temps-là, ma grande ambition fut de me consacrer entièrement au service de Dieu et d'entrer au séminaire. Je n'y entrai pas, mais il s'en fallut de peu. Quand j'eus bien retenu dans ma mémoire les mots latins, j'obtins la faveur que je demandais au ciel dans mes prières, le soir, agenouillé sur le carrelage : une soutane de drap fin et un rochet de toile de lin avec une large dentelle. Je revêtis ces vêtements avec orgueil et, blanc du ventre à la tête, le reste du corps en noir, je comparus un dimanche dans la sacristie, tout prêt à collaborer au divin sacrifice. J'imitai les gestes de mon compagnon, un séminariste très au courant, mais je m'en acquittai d'une façon lamentable. C'était l'émotion du début, affirma M. Nuno. Et il m'accabla de recommandations, m'enseigna avec calme les mouvements nécessaires.

Ce n'était pas de l'émotion, c'était de l'incapacité. La seconde expérience fut pareille à la première : je fis un faux pas sur une des marches de l'autel, je sabotai mon rôle par mes distractions, j'embrouillai les répons ou je gardai le silence. Et je continuai ainsi. J'avançais, je reculais, je trébuchais sur le tapis, je confondais l'Epître avec l'Evangile, je ne prenais pas le missel comme il fallait; dans les moments les plus sérieux, j'avais des distractions en regardant les vitraux. Je fus si maladroit dans le maniement des burettes qu'on me rétrograda. On me priva de mes fonctions, on ne me laissa même pas l'encensoir, parce que je ne réussissais pas à allonger ou à raccourcir les chaînes, et que dans mes mains, l'instrument projetait des cendres au lieu de l'encens. Finalement, tout

passa aux mains de l'autre acolyte et je me résignai à m'endurcir les genoux, me tenant en équilibre tantôt sur la rotule droite, tantôt sur la gauche, indifférent à la cérémonie, balbutiant des syllabes dépourvues de sens, oubliant de me frapper la poitrine et de me recueillir pendant l'élévation.

Au commencement, le padre Loureiro essaya de me corriger. Mais il se découragea et perdit patience : je voulais l'aider à ôter ses vêtements sacerdotaux, — et lui se renfrognait, reniflait, m'observait par-dessus ses lunettes, hochait la tête, me renvoyait et réclamait les offices expérimentés du sacristain Moreira. Et ma foi se refroidit petit à petit : les complications de la liturgie éloignaient de l'Eglise un futur ministre.

C'en était fini du temps des ecclésiastiques relâchés, nombreux au siècle passé. On entrait dans une période austère. Le padre Joao Inacio et le padre Loureiro vivaient avec des parentes âgées, laides et honnêtes. Il en résultait des découragements et des désertions. Les propriétaires fonciers, les maîtres des moulins à sucre et les négociants mettaient leurs enfants dans des collèges laïques, ils leur donnaient une formation libérale. Ou bien ils les lâchaient dans la sucrerie et, s'ils étaient vraiment inaptes, ils les mettaient au comptoir.

Malgré un tel manque de personnel, mes bonnes intentions furent méprisées. J'espaçai et j'abrégeai mes pénitences; les fleurs qui ornaient mes petites images perdirent leur fraîcheur, se fanèrent et tombèrent. Un jour, au jardin, j'aperçus une de mes sœurs, revêtue de la soutane, masquée, jouant au carnaval. Je m'indignai, puis je haussai les épaules, indifférent au sacrilège.

La soutane vieillissait, elle s'effilochait aux poches et sur les bords, elle se couvrait de taches. Elle fut mise en pièces dans nos jeux, — et je n'y pensai plus.

Ce qui m'impressionna à cette époque, en dehors des messse, des confessions, des baptêmes et des mariages, ce furent les visites à M. Nuno, pendant mon apprentissage. Je devins familier avec lui. Je cessais d'être timide, j'entrais sans demander la permission, comme si la maison avait été à moi. Une famille agréable : la vieille femme toute petite, les jeunes filles gaies et paisibles, qui se mouvaient comme les rouages d'une lente machine, le jeune homme qui venait d'être ordonné.

Le padre Pimentel était un saint homme et fit entrer dans mon esprit quelques connaissances, les premières que j'acceptai avec plaisir. Il me raconta le voyage d'Abraham, la vie sous les tentes, l'arrivée en Palestine. Il usait d'une langue simple, de comparaisons qui me rendaient sensibles les événements. Je n'hésitais pas, quand j'entendais parler de la migration des hommes et du bétail, à situer la Chaldée dans l'intérieur de l'Etat de Pernambouc. Et Canaan, la terre de lait et de miel, était voisine des moulins à sucre et de la canne. Je conservai cette localisation arbitraire, qui me permettait de comprendre le récit biblique, je peuplai le désert syrien de pierres, de mandacarus et de xiquexiques, et cette conception ne disparut pas entièrement quand j'eus entre les mains des cartes géographiques.

Le padre Pimentel admettait le doute et éclaircissait les points obscurs. En fait, il n'expliqua pas littéralement le sacrifice manqué d'Isaac et gaza, pour m'éviter certaines questions, l'his-

toire des filles de Loth, mais les autres événements se déroulaient avec aisance et naturellement. Jacob se querella avec Esaü pour des raisons d'héritage, comme il arrive couramment chez les riches, il s'enfuit, fut protégé et trompé par un oncle, lui prit un troupeau et épousa deux femmes. L'une d'elles avait des yeux rouges et malades. La polygamie, le vol et les impudicités ne m'étonnaient pas. Onze méchants garçons se débarrassaient de leur frère.

Jusque-là, tout était raisonnable. Puis, je discernai quelque exagération dans l'histoire. Moïse était un grand chef. Mais était-il vrai qu'il avait vaincu les Egyptiens, traversé la mer à pied sec, reçu sa nourriture du ciel, tiré de l'eau des rochers, vu Dieu enfin? Je demandai une confirmation. Y avait-il des preuves que cet Hébreu avait accompli de tels miracles? Le padre Pimentel ne se fâchait pas. Oui, il était certain qu'il les avait accomplis.

J'allais me réfugier, un peu étourdi, dans la compagnie des jeunes filles. Elles parlaient beaucoup. Elles délibéraient gravement de la coupe d'une robe, s'arrêtant à chaque fronce, étudiant les rubans et les boutons; discutaient, se critiquaient, finalement se mettaient d'accord. Ce qui me surprenait chez elles était l'absence de hâte. L'une d'elles était fiancée, presque fiancée. On remettait la décision, et dans la salle à manger, la question était l'objet de conversations animées auxquelles toutes paraissaient s'intéresser également. On calculait les avantages et les inconvénients et cette évaluation était tantôt favorable et tantôt contraire au prétendant. En attendant de prendre une décision, on préparait le trousseau. On avait donné un agrément tacite, mais

la discussion ne s'en poursuivait pas moins, avec l'arrangement des taies d'oreiller et des draps. On mesurait tout, on pesait tout, pour ne pas avoir de déceptions.

Ces jeunes filles avaient l'habitude d'affirmer le contraire de ce qu'elles pensaient. Je remarquai cette particularité quand elles commencèrent à me complimenter de ma veste caca d'oie. Elles l'examinaient gravement, jugeaient le drap et les fournitures de qualité supérieure, la coupe admirable. J'en fus très fier, jamais je n'avais soupçonné de tels avantages. Mais à force de se prolonger, les louanges me mirent en défiance. Je m'aperçus enfin qu'elles se moquaient, mais je n'en fus pas blessé. Loin de là, je jugeai curieuse cette manière de parler au rebours de sa pensée, bien différente des grossièretés que j'entendais d'ordinaire. En général, on me disait très franchement que mon vêtement ne m'allait pas, que je flottais dedans. Ces défauts étaient bien visibles et je trouvais stupide de venir les signaler. Ils se dissimulaient à présent sous un jeu de paroles à la fois malicieux et bienveillant. Ce mélange de sentiments contradictoires m'étonnait, et pour la première fois, je ris de moi-même. Cette douceur piquante ne me transformait pas, c'est bien clair, mais elle me montrait comment j'aurais pu être si la nature et le tailleur m'avaient prêté le secours indispensable. J'étais heureux de penser que mon aspect ne provoquait pas irrésistiblement la colère ou le dédain, et mes nouvelles amies m'apparurent compréhensives et charitables.

Je retins la leçon, je conservai longtemps le souvenir de cette veste; je pensai que la doublure, les plis et les coutures de mes actions étaient caca d'oie! Patience, elles devaient être ainsi.

Encore aujourd'hui, si l'on fait semblant de juger avec indulgence un de mes romans, j'en examine soigneusement les manches et les coutures, et je le vois comme il est réellement : mal bâti et caca d'oie.

LES ASTRONOMES

A neuf ans, je savais à peine lire. Et je me jugeais inférieur aux Mota Lima, nos voisins, très inférieur, construit tout autrement. Ces gamins, heureux, étaient parfaits à mes yeux : ils étaient très propres, riaient fort, fréquentaient une école convenable et possédaient des machines qui roulaient sur le trottoir comme des trains. Moi, je portais des vêtements ordinaires, j'avais des sabots, je me couvrais de boue dans le jardin en confectionnant des poupées d'argile, je parlais peu.

A mon école du coin de la rue, quelques petits malheureux somnolaient sur des bancs étroits et sans dossier, qu'on grattait et lavait de loin en loin. Ces jours-là, nous nous asseyions sur le bois mouillé. L'institutrice avait avec elle sa mère et sa fille. La mère, une vieille femme, faisait de la dentelle, maniait les fuseaux, avec son coussin sur les genoux. La fille, une mulâtresse albinos, ennuyeuse, indiscrète, nous faisait la classe, mais de façon telle que nous nous rendions compte qu'elle était aussi ignorante que nous. Près de la table il y avait une natte sur laquelle les femmes s'accroupissaient, coupaient les étoffes et cousaient.

Dona Agnelina se disputait avec sa fille pour des questions sentimentales et, quand il le fallait, lui administrait des corrections. Une fois elles eurent une discussion à l'occasion du mot *auréola,* qu'elles trouvèrent dans mes morceaux choisis. La fille tomba juste, mais dona Agnelina,

qui était en train d'ourler une robe, estima qu'*auréola* signifiait un ourlet; elle allongea la lèvre et, après un temps d'hésitation, confondant *auréola* et *ourela*, elle me recommanda de prononcer *aureóla* avec l'accent sur l'*o*, pour éviter des équivoques.

Telle était la salle de classe. Les enfants restaient immobiles sur les bancs : cinq heures de supplice, une vraie crucifixion. Un jour, je vis des mouches sur le visage d'un élève, elles lui fouillaient le coin de l'œil, lui entraient dans l'œil. Et l'œil ne bougeait pas, comme si l'enfant était mort. Il n'y a pas de prison plus cruelle qu'une école primaire de l'intérieur des terres. L'immobilité et l'insensibilité des enfants me terrifièrent. Je plantai là les cahiers et les auréoles, je ne voulais pas être dévoré par les mouches. C'est ainsi qu'à neuf ans je ne savais pas encore lire.

Or, un soir, après le café, mon père m'envoya chercher un livre qu'il avait laissé au chevet de son lit. C'était une nouveauté : jamais il ne s'adressait à moi. Et moi, le café avalé, je lui baisais la main, parce que c'était l'usage, je plongeais dans mon hamac, et je m'endormais. Tout surpris, j'entrai dans la chambre, je pris, non sans répugnance, l'objet antipathique et je retournai à la salle à manger. Là, je reçus l'ordre de m'asseoir et d'ouvrir le volume. J'obéis à contre-cœur, avec le vague espoir qu'une visite interromprait mon supplice. Mais dans cette soirée extraordinaire personne ne nous rendit visite.

Mon père décida que j'en commencerais la lecture. Je commençais donc. J'ânonnais les mots, je bafouillais en chantant sur un horrible ton geignard, sans me soucier de la ponctuation. Je sautais des lignes et j'en répétais d'autres.

J'arrivai ainsi à la fin de la page sans entendre de cris. Je m'arrêtai, surpris, je tournai la page et je continuai à traîner la voix en geignant comme un char sur une route défoncée.

Certainement le commerçant avait recouvré une créance qu'il croyait perdue. Au milieu du chapitre il se mit à causer avec moi et me demanda si je comprenais ce que je lisais. Il m'expliqua qu'il s'agissait d'une histoire, d'un roman, réclama mon attention et résuma la partie déjà lue. Un père et une mère avec leurs enfants marchaient dans une forêt, par une nuit d'hiver, poursuivis par des loups et des chiens sauvages. Après une longue course, ces malheureux arrivaient à une cabane de bûcheron. N'était-ce pas cela? Il me traduisit en langage vulgaire plusieurs expressions littéraires. Je m'enhardis à balbutier. Oui, réellement, il y avait quelque chose dans le livre, mais il était difficile de tout connaître.

Je déchiffrai le reste du chapitre. J'avais hâte de pénétrer le sens de cette prose confuse, je me risquais parfois à poser des questions. Et une lueur lointaine presque imperceptible apparaissait, s'éteignait, réapparaissait, vacillante, dans les ténèbres de mon esprit.

J'allais me coucher préoccupé : les fugitifs, les loups et le bûcheron troublèrent mon sommeil. Ils ne me quittèrent pas de la nuit, je les retrouvai à mon réveil. Les heures s'écoulèrent. Indifférent à l'école, aux jeux de mes sœurs, au caquet des négrillons, je vécus avec ces personnages de songe, à peine ébauchés et mystérieux.

Le soir, mon père me redemanda le volume et la scène de la veille se reproduisit : une lecture rocailleuse, des contresens, des explications.

Le troisième soir, j'allai de moi-même cher-

cher le livre, mais mon père était sombre et silencieux. Et le lendemain, quand je me préparai à dévider mon récit, il m'écarta d'un geste bourru.

Jamais je n'éprouvai une aussi grande déception. C'était comme si j'avais découvert un objet très précieux et que cette merveille fût mise en pièces. Et l'homme qui la fracassait après m'avoir aidé à la trouver, n'eut pas idée de mon malheur. Au commencement, ce fut du désespoir, une impression de désastre et de ruine, puis, pendant un temps assez long, un lâche renoncement, la certitude que ces heures d'enchantement étaient trop belles pour moi et ne pouvaient durer.

Cependant, une fois passées les manifestations secrètes de mon chagrin, je pensai que le mal n'était pas sans remède et j'expliquai l'affaire à Emilia, mon excellente cousine. Un visage serein, de larges yeux noirs, un air sérieux — une jolie fille. Ma sœur, joueuse et capricieuse, riait comme une folle et, l'instant d'après, éclatait en colères soudaines. Mais Emilia n'était pas de ce monde. Elle ne se fâcha qu'une fois avec moi, le jour où, étant tuberculeuse, elle me vit boire de l'eau dans son verre. Une créature angélique!

J'avouai donc mon chagrin à Emilia et lui proposai de me guider dans ma lecture. Je m'efforçai de l'y intéresser en lui racontant la nuit dans la forêt, les loups, les enfants effrayés, la conversation dans la maison du bûcheron, l'apparition d'une femme qui s'appelait Agueda.

Quelque temps après, cette Agueda me servit beaucoup. Eusebio l'innocent prit le volume dans le magasin, se mit à le lire à haute voix, mais il déformait le nom du personnage en *Aqueda*. Cela me fit plaisir : malgré son âge, Eusebio l'innocent était encore moins avancé que moi.

Quand j'en parlai à Emilia, elle ignorait qu'il y eût des personnes aussi ignorantes qu'Eusebio et admettait facilement les *aureolas* de l'institutrice. Conformément à l'opinion de ma mère, elle me considérait comme un imbécile. Il fallait donc que ma petit cousine lût le roman avec moi et m'aidât à le déchiffrer.

Emilia répondit par une question qui m'étonna : pourquoi n'osais-je pas essayer de le lire tout seul?

Je lui exposai longuement ma faiblesse d'esprit, l'impossibilité où j'étais de comprendre les mots difficiles, surtout dans l'ordre terrible où ils étaient placés. Si j'avais été comme tous les autres enfants, soit, mais j'étais trop bête, tout le monde me trouvait trop bête.

Emilia combattit ma conviction, elle me parla des astronomes qui lisaient dans le ciel et voyaient tout ce qu'il y a dans le ciel. Non pas dans le ciel où résident Dieu, notre Seigneur et la Vierge Marie. Celui-là, personne ne l'a vu. Mais l'autre, celui qui se trouve au-dessous, le ciel du soleil, de la lune et des étoiles, les astronomes le connaissaient parfaitement. Eh bien! s'ils apercevaient des choses aussi éloignées, pourquoi ne réussirais-je pas à déchiffrer la page ouverte sous mes yeux? Ne distinguais-je pas les lettres? Ne savais-je pas les rassembler et former des syllabes?

Je réfléchis aux paroles d'Emilia. Ce qu'elle avait dit des astronomes et de moi, quelle sottise! lire les choses du ciel, qui pouvait le croire?

Je pris pourtant courage, j'allai me cacher dans le jardin, avec les loups, l'homme, les femmes, les enfants, la tempête dans la forêt, la cabane du bûcheron. Je relus les pages déjà lues. Et les parties du livre qui s'éclaircissaient répan-

daient une faible lueur sur les points encore obscurs. Des personnages menus prenaient du relief, pénétraient lentement mon intelligence épaisse. Bien lentement!

Les astronomes étaient formidables! Moi, pauvre diable, je ne devais jamais découvrir les secrets du ciel. Attaché à la terre, j'étais destiné à nourrir ma sensibilité d'histoires tristes où l'on trouve des hommes persécutés, des femmes et des enfants abandonnés, des ténèbres et des animaux féroces.

SAMUEL SMILES [1]

J'avais rencontré ce nom plusieurs fois dans les Morceaux choisis, mais, comme je ne savais pas le prononcer, j'avais pris l'habitude de tousser à la fin des textes dont il était l'auteur. Ces textes étaient horriblement embrouillés. Ce devaient être des règles importantes, à ce que je me figurais, des règles utiles, si elles m'étaient entrées dans la tête; mais en ce temps-là, je ne devinai pas ce que Samuel Smiles exigeait de moi. Je le détestais, mais je le respectais infiniment, parce que je ne comprenais pas ce qu'il disait et même parce que j'ignorais comment il s'appelait.

Cette affaire me valut des déceptions, et aussi quelque profit. Je chantonnais, tout en bâillant, ses conseils nébuleux, l'institutrice me corrigeait. Quand, pourtant, j'esquivais en toussant le nom de l'auteur, je n'étais point repris et cela me fit supposer qu'au moins sur ce point l'ignorance de cette femme coïncidait avec la mienne. Je m'en assurai en cessant de tousser et en prononçant Smiles de diverses façons, sans que dona Agnelina me reprît.

Finalement je m'aperçus qu'elle avait recours à un procédé singulier : avant que je lâchasse, sous une forme barbare, le mot extraordinaire,

---

1. Samuel Smiles (1812-1904), écrivain anglais, dont les ouvrages, exaltant l'énergie humaine, ont joui d'une grande vogue dans les deux Amériques (N. d. T.).

elle fermait le livre et parlait d'autre chose. Il naquit de là entre nous une espèce de complicité qui la rendit traitable pendant plusieurs mois. En arithmétique j'étais d'une ignorance crasse, mais elle le supporta, et je crois que je dois cette indulgence à Samuel Smiles.

Cette institutrice arriérée possédait un rare talent pour raconter les histoires de Trancoso. Elle nous rendait visite et nous tenait jusqu'à minuit sous le charme des légendes et des romans qu'elle étoffait et coloriait admirablement. Elle ne m'apprit rien, mais me transmit le goût des mensonges imprimés.

Peut-être le don remarquable de dona Agnelina a-t-il engagé mon père à m'éloigner du mauvais chemin et à me confier à M. Rijo, professeur en retraite. Nous n'étions que deux élèves : mon cousin José et moi. José était encore plus bête que moi. En l'absence du maître nous bâillions, nous regardions les hirondelles dans le ciel, les lézards blancs sur le mur et les dos redoutables des livres sur les rayons. L'homme apparaissait brusquement, nous faisait réciter nos leçons d'un trait, posait quelques questions sempiternelles, y répondait aussitôt lui-même sans attendre notre réponse, bonne ou mauvaise.

Je me trouvai avoir à lire un des morceaux ennuyeux de Samuel Smiles. Je toussai et proférai à la place du second nom un grognement informe en triturant ma langue dans la bouche. Le professeur m'interrompit, en détachant les syllabes avec assez de netteté : Samuel Sma-iles. Je balbutiai le nom difficile sans aucune assurance. Je croyais à une attrape, je jugeais fautive toute prononciation qui s'écartait de ma façon de parler habituelle. En fait, j'avais prononcé Smiles de diverses façons, mais je pensais que

l'une d'elles était la bonne. J'en conclus que le professeur était un imbécile et mon cousin José fut d'accord avec moi.

Mais après cette manifestation de révolte, je fus assailli de doutes, puis d'une immense surprise, et, à la fin, d'un mélange vague d'incrédulité et d'admiration pour cet homme qui changeait le son des lettres. Sa fermeté sérieuse me fit soupçonner que je me trouvais en présence d'une autorité. Et comme je n'en pouvais discerner les raisons profondes, je me contentai des apparences et le soupçon se transforma en conviction.

J'affirmais avec beaucoup de facilité. J'avais lu un roman, et je croyais avoir réussi à le comprendre. En réalité, je n'en avais saisi que des bribes, car mon vocabulaire était insignifiant. Mais il ne m'en fallait pas plus pour proclamer que c'était le plus grand roman du monde. Plus tard, mon assurance fut ébranlée, des hésitations douloureuses m'assaillirent.

Le professeur ne pouvait se comparer aux êtres vulgaires. Il avait articulé gravement, le doigt sur la page : Sma-iles. Dans les leçons suivantes, je m'aperçus qu'il ne se contredisait pas. Je commençai alors à l'admirer. Je cherchai d'autres mots dans lesquels l'i se prononçait de cette façon. Peine perdue! En dépit de tout, Smiles était Sma-iles et personne ne me tirait de cette difficulté.

Or, un jour, dans le magasin, j'étais en train de lire un journal à haute voix, rien que pour me familiariser avec la littérature, sans remarquer qu'on m'écoutait. Soudain, un nom bien connu apparut sur le papier. Je disposai congrument mes organes vocaux et m'écriai : Samuel Sma-iles. Un des commis me reprit et rectifia :

Samuel Similes avec l'accent sur le premier i. L'autre commis hésita entre l'accent sur le premier et sur le second i. Je répétais que c'était Sma-iles et cette affirmation déchaîna leur hilarité.

Le second des commis avait coutume de se moquer bruyamment de moi. Tout ce que je disais excitait sa verve : il se mordait les lèvres, devenait cramoisi comme un dindon, les larmes lui venaient aux yeux, enfin il cessait de se contenir, il tombait dans un rire convulsif, se roulait sur le comptoir, la respiration coupée. Certainement, j'étais ridicule. J'avais dû dire une sottise pour provoquer cette manifestation bruyante. Mais quelle sottise? Je n'arrivais pas à la découvrir. J'avais l'intelligence bien courte.

Quant à l'employé qui disait Similes avec l'accent sur le premier i, jamais il ne me regardait en face. Quand je lui parlais, il se tournait d'un autre côté et grognait des injures dans un vocabulaire choisi.

Parmi ceux qui fréquentaient la boutique, il y avait quelqu'un qui était particulièrement désagréable, c'était Fernando. Ce monstre éprouvait du plaisir à me martyriser. Grossier comme il n'est pas permis de l'être, il me vilipendait au petit bonheur.

Je n'étais pas très malin, et je m'efforçais en vain de me corriger : je provoquais des rires, des injures, des gros mots. Je me faisais tout petit, mon sang se glaçait, je n'y voyais plus clair. Je gardais le silence en présence de ces êtres malfaisants, je filais comme un rat, mais je ne réussissais pas à me délivrer. Je m'asseyais dans un coin, sans rien dire, je feuilletais le dictionnaire pour comprendre le roman de cape et d'épée, et eux arrivaient. Petit à petit, ils m'entre-

prenaient, presque toujours en me rappelant de vagues sottises que j'avais dites.

Quelquefois, je cherchais à me tirer d'affaire en répétant mollement, les oreilles en feu, les injures de Fernando. Je tombais toujours mal : les rires augmentaient, on m'injuriait plus grossièrement, Fernando devenait plus méchant. Il ne servait à rien de réagir.

Ce jour-là cependant, quand le mulâtre me répondit brutalement, je jurai qu'il se trompait. Le blanc devint écarlate et finit par exploser en rires bruyants, comme d'ordinaire. J'affirmai de nouveau que Samuel était Sma-iles, parfaitement : Sma-iles, mais je parlais sans conviction, d'un air malheureux, et j'avais envie de fondre en larmes. Le jeune homme continuait à rire, le mulâtre poussait des grognements et se renfrognait, Fernando me lançait des injures.

Devant cette incrédulité, j'invoquai l'autorité du professeur qui devait bien connaître Samuel Smiles. Or, le professeur disait Sma-iles. Menteur, cria Fernando. C'était une injustice, car je ne savais pas mentir.

Ils m'accablèrent de railleries et décidèrent d'adopter l'opinion du mulâtre : Samuel Similes, avec l'accent sur le premier i. Je capitulai, vaincu.

Mais je restai calme. Ces rires et ces cris ne m'atteignaient pas : ils frappaient un savant. J'avais une autorité qui m'appuyait, je me demandai si les balourdises que le malveillant trio m'attribuait étaient bien des balourdises. Je m'élevai un peu, en prenant appui sur l'homme qui seul sut m'enseigner le nom de Samuel Smiles et m'enseigna beaucoup de choses. Assis sur une caisse, le dictionnaire sur mes genoux, je me ris de mes trois contradicteurs. Quels idiots!

J'étais encore bien petit. Tous étaient agacés par ma faiblesse d'esprit. J'étais un ignare, point de doute. Un vocabulaire chétif, une intelligence médiocre!

Mais Samuel Smiles s'imposait aisément. C'était Sma-iles parce que j'entendais nettement la voix du professeur, parce que l'ongle jauni du professeur s'imprimait sur la page avec force.

Et les plaisanteries du trio glissèrent sur moi sans laisser de trace. J'étais soulagé. Je m'isolai, le visage sur le dictionnaire. Les imbéciles! Ils avaient décidé à la majorité des voix que Samuel était Similes!

Je me mis à lire tout bas, entièrement sorti des brumes qui m'entouraient. Les imbéciles! Samuel Sma-iles, sûrement! Et je m'enfonçai, je me plongeai littéralement dans le dictionnaire, j'échappai à l'influence de tous ces garnements.

Samuel Smiles, écrivain médiocre, me rendit un service immense.

L'ENFANT DE LA FORET ET SON CHIEN PILOTO

Je découvris un livre broché à la couverture jaune, imprimé sur du papier à chandelles en très petits caractères, avec des lignes serrées, si serrées qu'un œil inexpérimenté devait forcément en passer ou en répéter. Je crois que je trouvai ce livre après mon accès de ferveur religieuse. Oui, cela doit être vers cette époque. Les saints qui étaient accrochés aux murs de ma chambre prenaient trop de place dans mon esprit. Ils s'estompèrent et furent remplacés par les personnages qui peuplaient les histoires volumineuses.

Aujourd'hui, tout se mêle, tout se confond dans mon esprit. Peut-être est-ce le même besoin de mystère et de grandeur qui m'a porté à croire aux saints et aux héros, dont le culte se développa simultanément. L'équilibre ne se maintint pas cependant entre les uns et les autres. Ce furent d'abord les premiers qui s'élevèrent très haut, tandis que les seconds s'abaissaient; puis ceux qui étaient en bas commencèrent à monter, rejoignirent les autres et les dépassèrent. Ces changements, lents, presque imperceptibles, se déroulèrent dans un esprit encore nébuleux. A dire vrai, le temps n'existait pas pour moi. Dans l'ombre, des figures lumineuses prenaient du relief. Mais entre elles restaient des espaces vides où vinrent prendre place de nouvelles images.

Pourquoi ces êtres de rêve se combattaient-ils dans mon esprit? je ne sais. Je crois que ce fut

à cause d'une interdiction, d'une terrible interdiction, prononcée sur le volume à couverture jaune. Quelqu'un l'avait laissé traîner dans le magasin. Je le feuilletai lentement, en ânonnant, en consultant le dictionnaire, assis sur une caisse de bougies. Les seuls livres de la maison étaient le grand livre, le journal, le livre de caisse, que manipulait José Baptista. Parmi les marchandises se trouvaient pourtant une demi-douzaine de dictionnaires. Je tirai quelque profit de l'étude de cette denrée. On y voyait les drapeaux de tous les pays (c'est par là que je commençai mes études de géographie) et les portraits des personnages illustres (origine du peu d'histoire que je sus). Mon père me permit de les consulter, car la reliure rouge, les drapeaux et les portraits ne représentaient aucune valeur marchande : il était même bon qu'ils disparussent et avec eux le souvenir d'une mauvaise affaire. Pour lui, ce n'étaient que des marchandises! Mais ces marchandises me firent comprendre bien des passages du livre à couverture jaune qui avait pour titre *L'Enfant de la forêt et son chien Piloto.*

Je procédais lentement, cherchant les définitions et presque tous les mots, comme quelqu'un qui déchiffre une langue inconnue. Le travail était pénible, mais l'histoire me passionnait, peut-être parce qu'il s'agissait d'un enfant abandonné. J'ai toujours eu un faible pour les enfants abandonnés. Au début du roman, je trouvai des gamins perdus dans une forêt, qui entendaient hurler les loups. Dans les récits de dona Agnelina, il était question d'enfants maltraités qui se délivraient de leurs peines et parfois triomphaient de géants et de sorcières.

A la maison, je montrai ma trouvaille à Emilia, je lui décrivis l'enfant, la forêt, le chien. Aucun

signe d'approbation. Emilia écarquillait les yeux, regardait le livre, horrifiée; elle le prit du bout des doigts, puis le lâcha, comme s'il était sale, et me conseilla de ne pas le lire. C'était un péché! Je me risquai à discuter son opinion. Ma cousine devait se tromper : dans l'histoire il y avait un enfant et un chien qui étaient très bons tous les deux. Elle recula, toute pâle, comme sous la menace de la contagion, et détourna le visage. C'était un péché!

— Un péché? Pourquoi, Emilia?

Parce que le livre était à l'index, qu'il était écrit par un homme méchant, par un protestant, pour tromper les sots. J'objectai que l'enfant et le chien agissaient en bons chrétiens. Elle me répondit que c'était là le danger : quand le diable voulait tenter les gens, il prenait une apparence trompeuse, cachait ses pieds de canard et donnait des conseils raisonnables. C'est après seulement qu'il montrait ses griffes et sa queue, exhalait une odeur de soufre et emmenait les gens en enfer. Ignorant et naïf, je ne savais pas ce qui était vrai ou faux, mais si le livre avait une origine mauvaise, il ne pouvait être bon. J'affirmai qu'il n'avait pas une origine mauvaise; Emilie regarda de loin les lettres du titre, ne fut pas de mon avis, et s'éloigna sans cacher son dégoût.

Je me souviens des *pitombas* que je vis le vendredi saint, tout en haut du garde-manger. Quelqu'un m'avait persuadé que je devais jeûner. Léger sacrifice, puisqu'à midi et le soir nous mangions surabondamment. Cependant, dans l'intervalle de ces deux repas, nous observions une abstinence rigoureuse — et voilà que j'aperçus les *pitombas* et, avec elles, la tentation. Je fis le tour du garde-manger, je battis en retraite,

je revins, j'hésitai, enfin ma foi mal assurée succomba.

A présent, ma foi était plus solide, mais le besoin de connaître l'enfant de la forêt et son chien Pilôto était bien supérieur au désir médiocre que m'avaient inspiré les *pitombas* le Vendredi Saint. Je conçus l'idée de me révolter contre Emilia. Non, le livre n'était pas l'ouvrage de protestants, ni une tentation diabolique.

Je m'attristai, accablé par cette interdiction. Et j'eus regret d'avoir parlé à ma cousine. Si j'avais su tenir ma langue, je lirais sans péché l'Enfant de la forêt et son chien Pilôto.

Je trouvai sur ma route par la suite beaucoup d'actes d'intolérance, mais celui-là me fut extrêmement douloureux.

Je revins au magasin sans me résoudre à envoyer promener le livre condamné. En passant devant l'église, j'ôtai mon chapeau, je dis un *pater* et un *ave*. Je m'étais habitué à cette manifestation de piété, mais à présent, je priais désespérément, en proie au remords de porter sous ma veste, collé à mon corps, un objet impur. Mais je ne me résignais pas à le perdre, j'en délibérais tout seul, cherchant à me convaincre qu'Emilia avait parlé sans savoir.

Dans le magasin, j'allai m'asseoir sur la caisse de bougies. Les idées de révolte disparurent complètement. Si mon ennemi Fernando était arrivé à ce moment, je ne me serais pas même aperçu de sa présence, tellement j'étais absorbé dans mes réflexions.

C'était comme si on m'avait fermé une porte qui m'était ouverte, et si on m'avait laissé à la rue, à la pluie, malheureux, désorienté. On me défendait de rire, de parler à haute voix, de jouer avec les voisins, d'avoir des idées person-

nelles. Je vivais dans une grande prison. Non, plutôt dans une petite prison, comme un perroquet enchaîné dans sa cage.

J'avais entrevu la libération en déchiffrant la prose difficile du roman. Ma pensée suivait l'intrigue en trébuchant, les personnages se mouvaient, lents et indistincts, peu à peu ils prenaient du relief et ne se distinguaient plus des êtres réels. Et ils me faisaient oublier le régime horrible qu'on m'imposait. Et voici que soudain les interdictions atteignaient le monde mystérieux où je m'étais réfugié.

Je ne pouvais même plus, pauvre perroquet triste et sans voix, remuer dans ma cage. Quand je commençais à songer aux espaces libres, l'autorité m'interdisait cette évasion.

Je pleurai, le volume était par terre, il ne servait plus à rien. L'Enfant de la forêt et le chien Pilôto n'étaient plus. Et je n'avais rien pour les remplacer. Je n'apercevais qu'un infini, une solitude sans fin. Comme il était malheureux, l'enfant de la forêt! Comme j'étais malheureux moi-même! Comme ils sont malheureux, tous les enfants persécutés qui reçoivent des gifles, que menacent les bêtes qui hurlent dans la nuit!

Les commis, s'ils m'entendaient, grogneraient ou riraient aux éclats; Fernando m'injurierait; ma mère me traiterait avec indifférence ou me rudoyerait. Et je resterais seul au monde. Un péché m'écraserait comme un pressoir. J'étais comme une touffe de coton comprimé dans la presse.

Avant cette histoire, j'étais presque tranquille. Je ne me souciais pas des commis ni de Fernando, je ne me souciais pas de ma mère, je pensais aux enfants qui triomphent des géants

et des sorcières, qui triomphent de la peur dans la forêt. Mais l'éclaircie s'était refermée, l'ombre m'avait de nouveau enveloppé, une chape de plomb était descendue du ciel, — et je me trouvais de nouveau sans défense. Le livre à couverture jaune gisait sur le sol. J'aurais voulu le ramasser. Mais il y avait les protestants, il y avait le diable, et ces êtres lointains et confus me remplissaient de peur. Des dangers effroyables, des dangers horribles, et vagues, rôdaient au-dessus de ma tête.

Malheur à moi! Malheur aux enfants abandonnés dans les ténèbres! Je pleurai beaucoup. Et je n'osai pas lire l'Enfant de la forêt et son chien Pilôto.

FERNANDO

C'est un des souvenirs les plus désagréables qui me soient restés : un homme maigre, à l'œil dur, à l'aspect sombre. Je ne me souviens pas de l'avoir vu sourire. La voix rude, des gestes brusques, provocant, insolent, tel était Fernando. Et avec cela quelque chose de froid, d'humide, de visqueux, qui me donnait l'impression absurde d'une limace à forme humaine.

S'il s'adressait à moi, il lâchait quelque phrase blessante. Parfois, elle n'avait, dans son sens littéral, rien dont je puisse me froisser, mais la façon dont il s'exprimait, le sourcil froncé, l'air suffisant et insolent, le rire brutal, un haussement d'épaules, un hochement de tête, tout cela me causait une impression de malaise. C'était comme s'il avait voulu m'enfoncer dans le corps des lames de gélatine.

En grandissant, j'entendis les pires propos sur Fernando. S'il avait été aussi méchant qu'on l'affirmait, il n'aurait pas eu son pareil comme scélérat. Il était parent du chef politique, et un chef politique de province, en ce temps-là, avait un pouvoir plus absolu qu'un roi nègre; il disposait à son gré des personnes, et faisait marcher les autorités comme de misérables marionnettes. Nous vivions dans un grand domaine sucrier, et il n'était possible de vivre en paix que si l'on se mettait bien avec le maître. Les journaux de la capitale relataient des choses horribles, mais personne n'osait dénoncer quoi que

ce soit. La moindre indiscrétion pouvait entraîner des coups, la prison ou la mort.

J'ai lieu de croire que pendant tout le temps que je demeurai là, le jury ne siégea pas. Et pourtant des morts arrivaient presque chaque jour à la ville. En général, on les transportait dans des hamacs recouverts d'un drap rouge. Mais quand il y en avait beaucoup, on les portait à dos d'animal, ficelés sur le bât. Et les chevaux ensanglantés allaient par les chemins, butaient sur les pierres des routes, s'arrêtaient à la porte de la prison où était caserné le détachement de police.

Le vieux Frade, personnage influent dans une cité voisine, disait que jamais il n'avait tué un homme. Il n'avait tué que des chèvres vicieuses. Dans ma cité, on assassinait aussi des hommes, bien qu'on eût préféré tuer des chèvres vicieuses. Quand un propriétaire gouvernemental voulait nuire à un adversaire, il faisait supprimer quelques-uns de ceux qui travaillaient sur son domaine, et le propriétaire menacé lui vendait ses terres au-dessous de leur valeur. S'il ne se hâtait pas de vendre, de nouvelles disparitions survenaient, jusqu'à ce qu'il vînt à composition. Ce n'est que rarement (quand des offenses personnelles ou des questions de famille étaient en jeu) que l'on liquidait des personnes de la classe supérieure. A l'égard des propriétaires, on se contentait de les dépouiller de leurs biens par des moyens plus ou moins légaux. Mais la canaille était décimée, les chèvres vicieuses du vieux Frade trépassaient en masse, et on finissait par s'habituer aux cadavres qui déshonoraient la ville.

Un régime fort! Le chef discourait à sa guise, parlait de la Corée, marchait avec le Japon

contre la Russie en 1905, discutait grammaire à l'occasion. Quand il était de bonne humeur, personne ne l'aurait jugé capable de saigner un poulet, mais il se mettait facilement en colère et hurlait aux coins des rues des injures à ses amis et à ses ennemis. Il lâchait les étriers, vociférait, se plaignait, disait qu'il était entouré de gredins qui salissaient sa réputation. Les gredins ainsi attaqués se serraient les uns contre les autres aux comptoirs des boutiques où ils paressaient; se dissimulaient derrière les journaux de la capitale, dont les colonnes étaient pleines de dénonciations féroces et anonymes que je croyais exagérées.

Des individus indésirables roués de coups et des cadavres de métis dans la ville étaient des faits divers banaux qui justifiaient mal l'indignation des journaux. Le colonel se défendait à grands cris. Il écumait. Ses partisans, effrayés, balbutiaient, ils essayaient de découvrir les auteurs des accusations infâmes. Les soupçons allaient leur train, et dans les jours qui suivaient on pouvait être sûr que quelqu'un serait attaqué en pleine rue, à coups de fouet ou à coups de gourdin. Jamais je ne vis de régime aussi fort.

Fort petit personnage, Fernando essuyait les colères destinées à d'autres et ne réagissait pas. A l'occasion d'un revirement politique, il laissa voir à tous sa platitude de punaise : il reçut sans mot dire une volée de coups. Mais en ce temps-là, seul le patron, maître des corps et des âmes, avait le droit de l'humilier. Après avoir essuyé une bordée d'injures, Fernando reprenait sa belle mine, redevenait insolent, terrorisait les malheureux aux coins des rues.

Sa spécialité était de déshonorer les jeunes filles pauvres. Les malheureuses se donnaient

à lui par crainte, sinon elles étaient violentées. Quelquefois, leurs propres mères allaient les conduire au sacrifice.

Je me souviens de Ratinha, une jolie créature. Les soirs de fête, elle mettait des vêtements rouges, montrait des joues qui ressemblaient à des roses vermeilles, souriait d'un sourire vermeil, elle n'était qu'un vermeil triomphant — c'est ce qui la perdit. La vieille Rata avait des yeux de rat, un museau de rat, des manières de rat. Rato, son frère, était un garçon petit, agité, avec un gros nez. Ratinha était différente des siens, elle ne se distinguait pas des jeunes filles de bonne famille. Elle se fana et vieillit dans une ruelle obscure.

Il y avait dans la ville beaucoup de filles de joie, c'en était une horreur, même des enfants de douze ans! C'était l'impôt extorqué à ceux qui ne possédaient pas de domaine.

Les gens aisés auxquels le colonel s'en prenait dans ses moments de mauvaise humeur, ne payaient pas d'impôt, ou en payaient fort peu. Et Fernando, proche parent du gouverneur et inspecteur de l'Intendance, sévissait sur les opposants, écorchait les paysans sur les marchés et défllorait les virginités.

Je n'apprenais cela que lentement et par bribes. J'étais encore jeune et je ne comprenais pas certaines choses. Cependant, cet homme me faisait frissonner. Il était toujours on ne peut plus grossier avec moi, et cela me conduisit à accepter sans examen les bruits qui couraient sur lui. Je m'habituai à le considérer comme un animal dangereux. Et en lisant dans le dictionnaire rouge, où il y avait les drapeaux de tous les pays et les portraits des personnages illustres, que Néron avait été le plus grand des

monstres, je conçus des doutes. Un plus grand monstre que Fernando? L'affirmation du livre m'embarrassait. Comment était-il possible de mesurer les gens par dedans? Et j'eus de la peine pour Néron, qui ne m'avait jamais fait de mal. Fernando était très méchant et de plus il me tourmentait. Peut-être n'était-il pas le plus méchant monstre de la terre, mais il était insolent et grossier. Son visage rappelait un pot de terre, sa voix brutale et impertinente, ses grognements, son œil oblique et plein de fiel, des façons impudentes et odieuses, sa respiration bruyante d'asthmatique qui s'achevait en un halètement, tout me donnait la certitude que Fernando n'était que fiel et venin. Si cet halètement, qui faisait un bruit de chaudière, se transformait en paroles, il en sortait des ignominies. Cet homme devint pour moi un symbole auquel j'accrochai toutes les misères que je voyais.

Mais un beau jour, ma conviction fut profondément ébranlée. Les deux employés ouvraient des caisses dans le magasin. Fernando somnolait sur le banc, à côté de l'armoire aux parfums. Sous les coups de marteau, les ciseaux coupaient les cerceaux de fer, le bois se déclouait et craquait. Le travail achevé, ils ramassèrent les papiers et la paille de l'emballage et la marchandise fut répartie en tas. José Baptista, de son bureau, lut les factures pour le collationnement.

Ce fut alors que survint le grand événement. Une des planches était restée par terre, hérissée de clous. Fernando se leva, la ramassa, saisit un marteau et se mit à rabattre les pointes aiguës en bougonnant : « Quel jemenfichisme! Si un enfant pieds nus avait marché dessus? »

Pour moi, je n'en croyais pas mes yeux, je

n'en croyais pas mes oreilles. Ainsi donc, Fernando n'était pas méchant? Je crus à un miracle. Je pensai que j'avais été injuste. Fernando, le monstre, cet autre Néron, avait peur que les enfants ne se fissent mal aux pieds! J'oubliai les horreurs qu'on chuchotait. Je condamnai le dictionnaire rouge qui avait des drapeaux et des portraits. Peut-être que Néron, le plus méchant des hommes, rabattait lui aussi les clous qui pouvaient blesser les pieds des enfants.

Une difficulté surgit qui resta des mois sans solution. Comment me procurer des livres? A la fin de l'histoire du bûcheron, des fugitifs et des loups, il y avait un petit catalogue. Cinq et six testons le volume. J'eus l'idée d'en acheter quelques-uns, mais José Baptista m'affirma que c'était le prix de Lisbonne, en monnaie forte. Et Lisbonne était loin.

J'invoquai, dans un moment de désespoir, le secours d'Emilia. J'avais besoin de lire, non les manuels scolaires, mais des aventures, de la justice, de l'amour, des vengeances, des choses inconnues jusqu'alors. A défaut, je me rabattais sur les journaux et les almanachs, je déchiffrais les éphémérides et les anecdotes des calendriers. Ces bribes ne faisaient qu'exciter mon désir qui tournait à l'idée fixe. Je cherchais à m'isoler, comme quand nous déménageâmes à cause des réparations de la maison. A vrai dire, ce furent les autres qui déménagèrent. Sous prétexte d'aller voir les travaux, je m'échappais avec le roman sous ma veste, je retournais à la maison, je m'écartais des maçons, des manœuvres et des peintres, et j'allais me cacher dans la salle à manger. Je m'enfonçais dans un canapé et, couvert de poussière, tout blanc de chaux, sentant l'odeur des couleurs, je passais des heures à déchiffrer le récit à la lumière du jour qui filtrait à travers les vitres salies. Maintenant, j'étais privé de ce refuge. Et où avoir des livres?

Emilia essaya de m'aider. Elle compta sur ses

doigts les possesseurs probables de bibliothèques, des hommes sages, inaccessibles : Le docteur Mota Lima, le professeur Rijo, le *padre* Loureiro. Je ne me serais pas risqué à les importuner. Plus proche était le notaire Jerônimo Barreto. Chaque jour, en montant et en descendant la montée de l'église, je m'arrêtais devant son étude, je regardais à travers la fenêtre avec des yeux avides, je voyais dans une bibliothèque, en rangs serrés, de jolies reliures aux couleurs vives. Sur la large table, en manche de chemise, l'officier ministériel manipulait des ouvrages de droit. Et un respect mêlé d'envie me retenait sur le trottoir. J'attribuais à ce jeune homme brun une science puissante, je m'étonnais de le voir, simple et calme, se joindre aux habitués du magasin où il mettait la conversation sur Robespierre et Marat, deux grands hommes que j'admirai avant d'avoir la moindre notion de la révolution et de la France.

J'espérais qu'Emilia parlerait à Jerônimo. Elle se récusa. J'exposai la situation à José Baptista, le seul employé qui ne m'inspirât pas d'antipathie. Il ferma le journal, m'écouta, estima que je pouvais me passer d'intermédiaire, car ma prétention était modeste. Moi, je la trouvais exorbitante.

Je sortis du bureau fort abattu. Comment parler à ce savant, qui connaissait Marat, Robespierre et d'autres encore dont le nom m'échappait. Ces grands hommes m'intimidaient. Et leur propriétaire les gardait certainement avec jalousie, il ne laisserait pas des mains novices les tacher de sueur. J'affirmai, je répétai en moi-même que je n'irais pas voir Jerônimo Barreto.

Je me dirigeai pourtant vers la maison, je montai sur le trottoir, je ralentis le pas, comme

de coutume, devant les procurations et les copies conformes. Et je frappai à la porte. Une minute après, j'étais dans la pièce, exposant mon infortune, et sollicitant le prêt d'une de ces merveilles. Plus tard, je fus surpris de cet accès d'énergie qui devait se reproduire dans des moments difficiles. Comment ai-je conçu une telle résolution? En fait, il n'y eut pas de résolution. Ce fut une disparition inexplicable de ma timidité, presque la disparition de mon être propre. Je m'exprimai clairement, montrai mes ongles nets, j'assurai que je ne plierais pas les feuillets, que je ne les salirais pas en les mouillant avec ma salive. Jerônimo chercha dans sa bibliothèque, il me tendit en souriant *O Guarani* [1], il m'invita à revenir le voir, il m'ouvrit la porte de ses trésors.

Je partis ravi, je couvris de papier d'emballage la couverture de toile rouge, je vécus dans la compagnie d'António de Mariz, de Cecilia, de Peri, des gentilshommes, des aventuriers, du Paquecer. Certaines expressions me rappelèrent les morceaux choisis classiques et le langage de mon père dans ses accès d'enthousiasme. Je vis le portrait de José de Alencar, barbu, semblable au baron de Macaubas, et je trouvai remarquable que tous deux écrivissent une prose fleurie. Ayant triomphé de l'incendie et de l'inondation, ces deux plats de résistance de notre littérature nationale, je jetai un dernier coup d'œil sur les volumes, je leur ôtai la couverture dont je les avais revêtus et je les rendis à leur propriétaire.

Jerônimo Barreto me détourna du côté des

---

1. *Le Guarani*, roman de José de Alencar (1829-1877), une des œuvres maîtresses de la littérature brésilienne (N. d. T.).

ouvrages volumineux. Je fis pas mal de voyages, je fréquentai des comtesses. Mais je restai inquiet, je me réfugiai dans les coins et l'opinion sévère de ma famille s'aggravait. Seul mon cousin José, m'entendant décrire une maison brûlée, grogna :

— Beau parleur comme le diable!

Peut-être que quelques adjectifs du *Guarani* m'étaient restés. Cela ne me fut d'aucun avantage, au moins au début.

Il se fonda dans la ville un espèce de collège où l'on me mit. A mon arrivée, le directeur, un homme insinuant et doucereux, dicta une demi-douzaine de lignes à quelques nouveaux. Il corrigea et classa les dictées. Quand il prit la mienne, il tressaillit d'horreur, et écrivit sur la grande marge de la copie : *impossible à corriger!* Cette annotation sévère ne m'ébranla pas. J'éprouvai un sentiment de vanité en voyant que mon devoir n'était pas comme les autres.

Quelques jours après, le directeur me demanda de lui apporter la constitution du Brésil et une grammaire. J'apportai la grammaire, mais je pris en aversion la constitution et la changeai contre une histoire du Brésil par demandes et réponses. Je n'analysai donc pas la constitution de mon pays et fit sur Jovino Xavier une impression déplorable. Je lui apportai les volumes; il engagea la conversation avec moi : il manifesta son étonnement, pinça les lèvres, mordilla sa moustache, se frappa la tête, témoignant du plus grand embarras. Et il me laissa en paix, il resta des semaines sans m'adresser la parole, certainement il me tenait pour faible d'esprit et cette opinion me rendit les plus grands services.

En ce temps-là, j'étais plongé dans la lecture de Rocambole. Jerônimo Barreto me faisait par-

courir des chemins fort divers : il m'avait révélé Joaquim Manuel de Macedo [1], Jules Verne, finalement Ponson du Terrail, dans des fascicules que je dévorais à l'école, sous les orangers du jardin, sur les rochers du Paraiba, ou perché sur la caisse de bougies, à côté du dictionnaire qui avait des drapeaux et des portraits.

Mes camarades me dépassaient, ils récitaient les capitales, et les fleuves de l'Europe. Et moi je ressassais les premiers éléments : vingt-quatre heures, trois cent soixante-cinq jours, race blanche, race noire. Quand je pris pied en Europe, eux exploraient déjà d'autres parties du monde. Sourd aux explications du maître, indifférent aux railleries des gamins, je me plongeais dans la lecture du précieux fascicule, caché entre les pages d'un atlas. Parfois, je cherchais sur la carte les endroits qu'avait parcourus le redoutable bandit. Et la carte s'animait, se peuplait, se striait de routes sur lesquelles roulaient calèches et diligences.

Je connus ainsi plusieurs villes, j'y vécus, tandis qu'autour de moi, les enfants s'égosillaient dans un brouhaha de marché. Mais le bruit n'arrivait pas jusqu'à moi. Ils avaient beau me parler, je n'entendais pas. Me secouaient-ils, je sursautais, l'esprit vide, comme s'ils m'avaient réveillé en plein sommeil. Ils me regardaient, stupéfaits, tandis que je prenais lentement contact avec la réalité.

Les gouverneurs généraux, les Hollandais et les Français, commençaient à m'ennuyer. Les périodes se divisaient; leurs morceaux se subdivisaient, s'étiquetaient, dans un brouillamini épouvantable. Mes nouveaux amis apprenaient

---

1. Romancier brésilien (1820-1882) (N. d. T.).

comme des machines les exploits des Portugais, des Français et des Hollandais, les règles de la syntaxe et brillaient dans les interrogations du samedi. Le lundi, tout cela était oublié, et à la fin de la semaine, il fallait répéter l'exercice, recommencer d'un bout à l'autre toutes les matières. A mesure qu'on avançait, le travail devenait plus pénible : il ne restait plus bientôt que les dernières leçons.

Je trouvais qu'il était absurde de prétendre m'obliger à jacasser à tort et à travers comme un perroquet. Et malhonnête de jacasser ainsi en faisant semblant d'être savant. Encore que je susse par cœur un texte incompréhensible, je gardais le silence devant le professeur — ce qui me valait une réputation déplorable.

Un jour pourtant, il y eut une interrogation improvisée, et les élèves s'embrouillèrent dans les fleuves et dans les capitales. J'en avais acquis quelques notions fragmentaires. Une vieille géographie antérieure aux locomotives, pleine de trous, mais dont je sus faire étalage, et qui fit son petit effet. Je citai le Bois de Boulogne, Versailles, le Sénat, la tour de Londres, les ponts de Venise, le Rhin et le Tibre, le port de Marseille. Ce n'était pas exactement ce que j'avais désiré. En tout cas, l'affaire fut dans le sac. Certaines interruptions excitèrent mon éloquence. La Méditerranée? Parfaitement, la Corse, pays natal de Napoléon. De la poussière d'Ajaccio au trône de saint Louis, Jerônimo Barreto m'avait parlé de la poussière et du trône — et cela ne présentait pas la moindre difficulté. Ajaccio était là sur la carte, saint Louis avait été roi de France, Napoléon s'était enferré dans la campagne de Russie, dès les premières pages de Rocambole. Emporté par mon élan, je parlai

de Notre-Dame et du Vésuve, familièrement, comme si je les avais vus.

Par-dessus le marché, j'énumérai des plantes et des animaux exotiques : chênes et pins, vignobles et champs de blé, loups et sangliers, merles et rossignols.

Leur nouveauté passée, mes connaissances inspirèrent de la méfiance et quelque dédain; Versailles, Notre-Dame et les rossignols avaient un air de contrebande. C'était un fatras inutile, pour sûr. Mais de mon point de vue, ils servaient à composer des histoires — et en dehors de cela ils ne m'inspiraient aucun intérêt.

L'existence vulgaire s'éloignait de moi et se déformait : les connaissances et les passants s'assimilaient aux personnages de mon feuilleton. Je négligeai les travaux scolaires et les tâches qu'on m'imposaient au magasin. Quelques matières, cependant, m'aidaient à comprendre le roman et je les tolérai, je bâillai et somnolai en m'efforçant de les pénétrer.

En peu de mois, j'eus fini de dévorer la blibliothèque de Jerônimo Barreto. Je changeai de manières et de langage. Ma mère fut agacée en remarquant ce changement. Et Jovino Xavier aussi fut agacé, parce que parfois je témoignai de progrès considérables, et que d'autres fois je faisais preuve d'une ignorance crasse. Les commis de la maison cessèrent de me tourmenter, et à leur façon me firent voir qu'ils me tenaient pour un drôle de pistolet.

Mais ma mère, Jovino Xavier et les commis n'avaient plus d'existence réelle. La seule personne qui existât pour moi était Jerônimo Barreto, qui me fournissait ma provision de rêve et qui me parlait de la poussière d'Ajaccio, du trône de Saint-Louis, de Robespierre, de Marat.

VENTA-ROMBA

On offrit à mon père un poste de juge suppléant qu'il accepta sans aucun scrupule. Il n'avait aucune connaissance du droit et sa culture générale était fort précaire. Mais il était apparenté à des propriétaires de sucreries, votait pour la liste du gouvernement, méritait la confiance du chef politique. Il n'en fallait pas plus pour être magistrat.

Dans ce temps-là, et plus tard encore, les fonctions publiques se donnaient à des partisans dociles, parfaitement aveugles. Il en était de même des fonctions judiciaires. Il fallait absoudre les amis, condamner les ennemis, sans quoi la machine électorale s'enrayerait.

Les magistrats de carrière mettaient le plus grand zèle à s'adapter, à se faire tout petits, fermaient les yeux sur pas mal de méfaits. Mais ils se cabraient tout d'un coup, avaient des délicatesses que le potentat local ne comprenait pas et qu'il mettait sur le compte de la mauvaise volonté. Et alors survenaient des bagarres, des voyages rapides, des injures, des imputations contestées à coups de poignard ou de gourdin. En fin de compte, on n'aimait guère les gens à diplômes. On leur prodiguait des marques de respect et des salamalecs — et on les évinçait poliment. Il ne restait plus finalement que le juge titulaire, qui d'ordinaire était absent du district.

Les magistrats locaux, eux, ne flanchaient

pas : comme ils ignoraient les motifs des attitudes intransigeantes, ils cédaient sans se troubler, ils signaient les sentences rédigées d'avance par le greffier.

Ce fut ainsi que mon père reçut un titre et eut à supporter la joie bruyante du noir José Luis, qui, le samedi, de la salle à manger à la cuisine riait, criait, et dansait, enthousiaste :

— Eh bien! notre juge suppléant?

Il n'y avait pas lieu de se réjouir. Je conserve de ce pouvoir qu'on lui confia un souvenir abominable.

Venta-Romba demandait l'aumône, chantant une complainte d'un ton geignard, indifférent aux refus :

— Comment allez-vous, monsieur le major? Et votre dame, monsieur le major? Et vos petits enfants, monsieur le major?

La voix coulait doucement. Les rides de son visage brun se creusaient dans un sourire perpétuel; la brume qui enveloppait ses yeux s'éclairait d'une étrange douceur. Jamais je ne vis de mendiant aussi affable. La faim, la soif, les nuits froides passées à la belle étoile, le vagabondage, la solitude, toutes les misères accumulées sur l'horreur de la vieillesse avaient engendré cette sérénité. Ce n'était pas de la résignation. Il ne paraissait même pas avoir conscience de ses souffrances : elles glissaient sur lui sans imprimer leur marque.

— Comment allez-vous, monsieur le major? Et vos petits enfants, monsieur le major?

Une humilité sereine, une insignifiance totale, les mains tremblantes et ridées, les pieds difformes traînant des espadrilles, cherchant à s'orienter aux coins des rues, restant debout à côté des comptoirs. Des effluves de bonheur

s'exhalaient de ses traits calmes. Une besace sordide pesait sur ses épaules; son chapeau de paille, tout troué, ne protégeait plus sa tête fléchissante; son pantalon de coton écru et sa chemise largement ouverte n'étaient que pièces et lambeaux.

Il apparaissait une fois par semaine, le samedi, le jour où on lui faisait l'aumône : une assiette de farine dans les maisons particulières, une pièce de vingt reis dans les boutiques et les cafés. Mais les familles des boutiquiers et des cafetiers ne lui faisaient pas l'aumône, car elle aurait fait double emploi.

— Demandez au magasin!

Nous avions donc ordre d'évincer le mendiant.

Un vendredi Venta-Romba frappa à notre porte. Du moins, il dut frapper, mais nous ne l'entendîmes pas. Il trouva le verrou et entra; il surgit tout soudain dans la salle à manger, les doigts tremblants sur son bâton. Les jeunes filles prirent peur, les enfants poussèrent des cris de frayeur.

— Allez-vous-en, monsieur, dit la patronne.

A distance, ce terme de monsieur, s'appliquant à une créature en guenilles, sonne mal. Mais c'était ainsi que ma mère s'exprimait quand elle s'adressait à un inconnu. Elle avait apporté cette habitude de l'exploitation rurale, et cette appellation parfois marquait tout autre chose que de la politesse. Selon le ton, « monsieur » traduisait le respect, le dédain ou l'ennui. A présent, dit d'un ton aigu et rude, il exprimait la colère, et la phrase signifiait plus ou moins :

— Allez-vous-en, vagabond!

Venta-Romba se troubla, il faillit s'étrangler, son sourire disparut; un sentiment de gêne et d'embarras assombrit son visage; ses lèvres se

rétractèrent, découvrirent des gencives sans dents.

— Madame... bredouilla-t-il.

Sûrement, il cherchait à s'expliquer. Des exclamations rauques et étouffées lui échappaient; ses yeux bruns apercevaient l'effroi des enfants et s'écarquillaient, affligés.

Ma mère était courageuse. Elle savait tirer, aller à cheval, elle s'était endurcie dans la vie rurale. Un jour, un colonel avait fait irruption dans la cuisine, livide, la suppliant de le soustraire à la police. Elle l'enferma dans une chambre, dont elle garda la clef et prit les premières mesures pour le faire échapper. Il ne fallait pas que son mari, un homme faible, vînt seul chasser Venta-Romba. Elle expédia le négrillon José avec un message et se mit debout contre la table, rude, silencieuse; elle avait les commissures des lèvres tirées en arrière, la tache rouge de son crâne s'était étalée.

En face d'elle, le pauvre homme essayait de corriger sa mauvaise impression et à chaque reprise, il s'embourbait davantage; il laissa passer le moment de se retirer. Il dodelinait de la tête, balbutiait des excuses asthmatiques. Personne ne l'écoutait. Dans un accès d'impatience, il frappa le carrelage de son bâton et aggrava ainsi la confusion. Le visage de la femme se contracta, plus sévère; les jeunes filles marmonnèrent des prières et braquèrent leur attention sur l'entrée du couloir.

C'est à ce moment que mon père fit son entrée. Il était ému, pâle. Il reprit aussitôt contenance et se mit à interroger Venta-Romba, qui parut soulagé, s'étonna du tumulte : frayeur éperdue des enfants, cris, pleurs, la dame restée calme, les demoiselles qui tremblaient. Tout le monde

s'était affolé, faute de jugement. Grâce à Dieu, tout s'éclairait. Il se découvrit, prit congé et tourna le dos pour s'en aller.

— Adieu, monsieur le major.

Mon père l'interrompit. Avant de faire la moindre enquête, il avait pris sa décision. Il avait cru imprudemment aux exagérations du négrillon et avait envoyé un mot au commandant du détachement de police. Sa faiblesse le poussait aux décisions extrêmes. Il s'était imaginé en danger. Il reconnaissait maintenant son erreur, mais il s'obstinait. Il mêlait l'émotion que lui avait causée la nouvelle au dégoût que lui inspirait la silhouette lamentable, et perdait son bon sens. Il inclinait à faire emmener l'intrus, à lui imputer un méfait et à lui infliger un châtiment. Autrement l'affaire sombrerait dans le ridicule.

— Vous êtes arrêté, balbutia-t-il avec nervosité, car jamais il ne s'était entraîné à cette espèce de violence.

Quelqu'un toussa dans la salle, un képi rouge apparut au bout du couloir. Sans se rendre compte de rien, Venta-Romba marchait en trébuchant comme un perroquet, s'accrochant péniblement aux montants de la porte. Il s'arrêta, lâcha une exclamation de surprise et d'incrédulité. Et quand il entendit de nouveau la phrase, il bredouilla tout blême :

— C'est une plaisanterie, monsieur le major?

Il regarda tout autour de lui : à l'affolement des enfants avait succédé une curiosité perverse, les jeunes filles tremblotaient sur leur ouvrage, le visage de ma mère montrait une indifférence glacée. Quelqu'un marchait de long en large dans le salon, laissant entrevoir son bel uniforme. Il était évident que ce n'était pas une plaisanterie,

mais le vieillard, tout étourdi, ne réalisait pas la catastrophe. Il s'écarta de la porte, s'adossa au mur, esquissa un mouvement de défense. S'il n'avait pas été brèche-dents, il aurait grincé des dents; si ses muscles n'avaient pas été las, il aurait durci ses poignets, levé son bâton. Mais comment aurait-il pu mordre ou se redresser? Son geste machinal de bête aux abois s'arrêta là. Lentement le sens des paroles cruelles pénétra, comme une tarière, dans son esprit hébété. Et des loques de ses guenilles sortit une question hésitante :

— Pourquoi, monsieur le major?

C'était ce que, moi aussi, j'aurais voulu savoir.

De la fenêtre où je m'amusais à regarder voler les abeilles et à entendre le bourdonnement de la ruche suspendue à l'avant-toit, j'avais vu le tumulte naître et grossir de minute en minute. Je n'y avais pas pris part et la question lamentable m'émouvait. Pourquoi? Comment pouvait-on arrêter un être qui ne pouvait rien faire? Venta-Romba s'émouvait à la légère. Puisqu'il ne pouvait faire de mal, il devait être bon. Comment pouvait-on conduire cet être bon et infirme à la prison où les malfaiteurs subissent leur peine?

— Pourquoi, monsieur le major?

La pauvre question répétée resta sans réponse. M. le major aurait été bien en peine de s'expliquer. Il avait eu peur, il avait fait appel à la force publique, et maintenant il n'osait pas se contredire. Peut-être éprouvait-il de la pitié et reconnaissait-il son injustice. Il enrageait, s'accusait lui-même et faisait passer sa colère sur le malheureux qui avait causé l'incident. En désespoir de cause, il grommela des injures. Le policier qui toussotait dans le salon s'approcha, la tuni-

que déboutonnée, la baïonnette au ceinturon, avec ses chaussures de cuir mince qui craquaient.

Vingt-quatre heures de prison, une nuit sur la natte de *pipiri*, les quolibets de ses compagnons de cellule, mauvais camarades. Il avait perdu son vendredi, la bienfaisance mesquine des citadins ne le lui rendrait pas. Comment vivrait-il? Comment payerait-il le droit de geôlage?

Venta-Romba s'affala, mouilla de larmes sa barbe sordide, étouffa en un murmure la question lamentable. Le soldat lui rajusta sa chemise, assura la ceinture de son pantalon, empoigna cette ruine qui chancelait, qui menaçait de s'écrouler, traversa le couloir et gagna la rue.

J'allai me poster sur le trottoir, sombre, le cœur déchiré. Venta Romba descendait la côte clopin-clopant, en trébuchant. On aurait dit un Judas du samedi saint [1]. Si je ne l'avais pas retenu, il serait tombé. La besace se balançait. Sur sa tête égarée les restes de chapeau brimbalaient de-ci, de-là, ses espadrilles glissaient.

J'éprouvais du dégoût, de l'horreur, un vague remords. Je n'avais pas osé prononcer un mot de pitié. Mon intervention n'aurait servi à rien, elle lui aurait même sûrement fait du tort. Cependant j'avais été témoin de l'iniquité, et je me trouvais complice. Quelle lâcheté!

Plus tard, quand je n'eus plus à craindre les corrections, je devins insolent et grossier à la maison — et je crois que l'emprisonnement de Venta Romba y fut pour quelque chose. Je lui dois aussi pour une part la défiance que m'inspire l'autorité.

---

1. Mannequin de Judas que l'on fait brûler le samedi saint dans certaines localités du Brésil (N. d. T.).

MARIO VENANCIO

Il s'organisa une société théâtrale et on voulut la placer sous le patronage de Joao Caetano; mais le major Pedro Silva, propriétaire d'une sucrerie, offrit aux amateurs une maison qui tombait en ruine sur le Juazeiro, en face de la prison et l'institution reçut par conséquent le nom d'Ecole dramatique Pedro Silva. On carrela la maison, on la crépit, on la badigeonna, on éleva la scène, les décors de la forêt, du palais et de la chaumière. Joaquim Correntao se surpassa en peignant un rideau de scène, fort beau, avec trois déesses à la forte poitrine. Et après de nombreuses répétitions, on mit à la scène *le Plébéien* qui arracha des larmes au parterre.

Parmi les amateurs, un jeune homme inconnu, nouvel agent des postes, se rendit vite célèbre par sa laideur et par ses manières singulières. Mario Venancio était extrêmement pauvre : il était vêtu comme un paysan, de coutil de Rio, préparait lui-même ses repas et logeait dans une espèce de cage suspendue sur l'éminence du Pain sans cervelle. La pièce de devant servait de bureau et de salon.

Aussitôt le bruit se répandit qu'un lettré était arrivé dans le pays. Je le vis de loin, rapide et menu, le visage fin comme un museau de rat, des façons de rat — de gros rat léger et songeur, qui butait sur les pavés. Et quelqu'un affirma dans le magasin que c'était un esprit profond, qui collaborait aux journaux et qui écrivait des livres,

bref, le diable en personne. Ses manières dédaigneuses et prétentieuses exprimaient la vie intérieure, le mépris du sens commun, l'inspiration poétique. D'un façon générale les poètes avaient l'air piqués et portaient des cheveux longs qui recouvraient les oreilles.

Je fis connaissance avec ce curieux individu au collège où il vint nous enseigner la géographie. Ce n'était pas sa spécialité : mais il s'adapta à cette discipline, comme il se serait adapté à n'importe quelle autre, seulement pour alléger le travail de Jovino Xavier. Petit à petit, il laissa de côté les cartes, les listes de mers et de fleuves. Il nous suggéra de fonder une revue.

L'enthousiasme qui accueillit d'abord cette idée se refroidit au bout d'une semaine et n'aurait pas eu de suite si mon cousin Cicero et moi ne l'avions sauvegardée. Nous nous accrochions à elle et, triomphant des difficultés et des lassitudes, nous devînmes directeurs du *Point du jour*, revue imprimée à Maceio, qui tirait à deux cents exemplaires chaque quinzaine. Ces exemplaires étaient apportés à cheval par le messager Burruti qui vendait des périodiques et déclamait des fragments du *Jeune homme blond*. Le titre, peu heureux, avait été choisi par notre mentor, riche en vocables rares.

La rédaction s'établit au bureau de poste, qui se trouva bientôt transformé en asile d'aliénés. Le soir s'y réunissaient les membres de l'Ecole dramatique Pedro Silva et ceux de la Société d'instruction de Viçosa qui dormait toute l'année, se réveillait avec un bureau à sa tête, et dès la fin des discours, reprenait son sommeil. Tout ce monde-là faisait un vacarme qui effrayait les passants, dérangeait les voisins, attirait de petits employés timides qui s'embrouillaient dans les

mystères des accords et de la métrique. Bien que je ne saisisse pas très bien le sens des propos, je m'emparais de quelques mots, dont je cherchais le sens dans le dictionnaire et que j'employais avec assurance.

Après la représentation du *Plébéien*, Mario Venancio avait recueilli dans le magasin d'accessoires du théâtre un costume qu'il utilisait dans les nuits d'hiver et finit par incorporer à sa tenue de tous les jours. En sabots, en pantalon de coton effiloché, en chemise de tricot, habit et chapeau melon, il traversait la rue et se dirigeait vers le café, les mains encombrées de paquets, du bois à brûler sous le bras. Il revenait en trébuchant, bizarrement chargé, allait à la cuisine, attisait le feu, surveillait la marmite. Ensuite il entrait dans la salle, essuyait ses doigts effilés, s'asseyait à la table couverte de journaux, de lettres et de cachets, près de la bibliothèque.

— Le naturalisme...

Fort embarrassé, j'examinais les personnes qui m'entouraient, je cherchais à discerner l'effet que produisait sur elles ce discours difficile. Etait-il possible qu'elles le comprissent? Parfois, des discussions confuses m'intimidaient : des garçons silencieux s'animaient, prononçaient des discours exaltés et véhéments, sur un ton de ferveur religieuse. Cela m'étourdissait et m'ennuyait : une idée claire jaillissait soudain : les romans agréables étaient des mascarades ridicules. En réalité, c'étaient eux qui me paraissaient insipides et obscurs. Mais la beauté était ailleurs et spécialement dans la prose de Coelho Neto [1].

---

1. Romancier brésilien (1865-1934) (N. d. T.).

Je me moquais bien de la beauté. Ce que je voulais, c'était me distraire avec des aventures, des duels, des voyages, des bagarres d'où les bons sortaient victorieux, tandis que les méchants étaient jetés en prison ou tués. Mais, comme je me sentais incapable de dévoiler mes goûts, je me résignai et supportai les *Ballades*, le *Romanceiro* [1], et autres grandes machines comblées d'éloges, mais qui m'ennuyaient au suprême degré. Je somnolais en les lisant et je me hâtais de les rendre, de peur qu'on ne me forçât à les commenter. Pour moi, c'était du fatras, mais cette opinion était contraire à l'expérience des autres. Je me jugeai inférieur, je gardai le silence, tout en bâillant à la dérobée. Tandis que le maître de maison expliquait la littérature difficile, je m'évertuais à la comprendre. Mais je restais timide et passif. Je ne me serais pas risqué à soulever un débat : la présence d'une autorité me rendait lâche.

Le Petit Mendiant et plusieurs autres compositions de ma façon que j'envoyai au *Point du Jour* furent publiés avec tant d'altérations et d'interpolations qu'il ne subsistait que bien peu de chose du texte original. J'éprouvais de la honte à voir ces procédés abusifs de notre professeur : tout le monde s'apercevrait de la fourberie.

Mario Venancio confectionnait des articles et des échos, réduisant les directeurs à n'être que ses hommes de paille. Il orna de contes sérieux les pages chétives. Voici le début d'un de ces contes qui suscita l'admiration de la Société d'instruction de Vicosa et de l'Ecole Pedro Silva :

---

1. Œuvres de Coelho Neto (N. d. T.).

« Jérusalem, la déicide, dormait paisiblement, à la lueur pâle des étoiles. Sur les collines s'attardait une vapeur ténue, souffle de la grande cité endormie. Dans les cabanes des chevriers les chiens qui veillaient hurlaient à la mort. » Nos oreilles étaient insensibles aux hiatus. Et la brise du Mont des Oliviers, le torrent du Cédron, lieux bibliques, faisaient la valeur de l'œuvre.

Mais nous ne restions pas sur le torrent et dans la brise. Nous descendions du mont des Oliviers, nous retombions dans la plaine nationale, nous visitions la *Casa de Pensâo* et *O Coruya* [1]. De la copie, nous sautions au modèle, nous nous précipitions sur les turpitudes des *Rougon-Macquart*, publiées à Lisbonne.

J'éprouvais parfois, cependant, une poignante nostalgie des personnages de feuilleton. Je délaissais le bureau de poste, j'allais à la bibliothèque de Jeronimo Barreto, je revenais aux lectures faciles, je revoyais les comtes et les comtesses, les brigands et les mousquetaires batailleurs, je voyageais avec eux en diligence par les routes de France. J'oubliais Zola et Victor Hugo, je me délivrais des nuages. J'avais été ingrat avec mes pauvres héros de cape et d'épée. Je n'osais pas les montrer à présent. Je les déguisais soigneusement et, après avoir repris des forces en leur compagnie, je me soumettais de nouveau à la corvée, j'allais chercher l'artifice et la substantifique moëlle, en général beaucoup d'artifice et peu de moëlle.

Le fonctionnaire des postes me facilita la correspondance avec les libraires : je reçus les catalogues de Garnier et de Francisco Alves, j'écrivis

---

1. Romans de Aloisio de Azevedo (N. d. T.).

des lettres, on m'envoya des factures et des paquets. Ne possédant aucune ressource, je pris l'habitude de dérober de l'argent dans le magasin et de le garder dans un flacon pansu caché sous les taies d'oreiller et les serviettes, dans le compartiment supérieur de la commode. Parmi les pièces de nickel et d'argent, je trouvai des billets, et grâce à eux, je remplis les rayons de la grande bibliothèque dont on m'avait fait cadeau pour mon anniversaire. Ces larcins ne me causaient point de remords. Je finis par me persuader que mon père, quoique parcimonieux et avare par nature, les approuvait secrètement. Je m'excusai en lui reprochant sa ladrerie, et en essayant de m'accrocher à des espérances absurdes.

Mario Venancio me prédisait un bel avenir, il voyait en moi des indices qui faisaient présager en moi un Coelho Neto, un Aloisio Azevedo [1] — et ces prédictions m'enorgueillissaient et m'inquiétaient à la fois. Intimidé, les oreilles brûlantes, je repoussais les prophéties. Mes travaux littéraires étaient des exercices idiots; ils ne valaient rien. Sans aucun doute, tranchait le prophète. Ils ne valaient encore rien. Mais j'écrirais des romans. Je perdis des mois à m'assurer que ces paroles ne cachaient pas de moquerie. Puis ma vanité disparut, et un vague chagrin lui succéda. Qu'est-ce que cet homme pouvait avoir vu dans mes écrits? Si je me décidais à avoir confiance en lui, la déconvenue probable gâterait toute mon existence. Je m'étudiai dans mon for

---

1. Aloisio de Azevedo, romancier brésilien, peintre de mœurs, le premier qui réagit contre le romantisme (1858-1913) (N. d. T.).

intérieur et j'estimai que je n'avais point d'étoffe. Je ne me trouvai point capable d'imaginer une de ces intrigues sanglantes, fertiles en nobles valeureux et en pures demoiselles. Et, découragé, j'allais dans la rue au petit bonheur, à moitié aveugle, à moitié sourd. Jamais je ne saurais décrire une lampe comme la lampe de métal jaune qui éclairait avec de l'huile et des mèches rétives deux pages des *Scènes de la vie amazonienne* [1]. Je ne faisais guère attention aux lampes... Mais étaient-elles bien nécessaires? Les discussions au bureau de poste étaient sans fin. Les assistants faisaient penser aux gouvernementaux et aux partisans de l'opposition qui se groupaient, pleins de rancœur, aux coins des rues de la petite ville et aux journaux de la capitale. L'exaltation de l'esprit de parti me répugnait, ma collaboration au *Point du Jour* était terriblement éclectique. Mario Venancio continuait à m'encourager, mais j'écartais les ambitions trop audacieuses.

Cet aimable prophète but de l'acide phénique. Je me levai du canapé où me retenaient les nouveautés littéraires et les douleurs d'une arthrite et d'un roman russe. J'allai voir mon malheureux ami étendu sur le sofa, à côté de la table couverte de papiers, de brochures, de morceaux de cire à cacheter. Après l'enquête, un délégué de l'administration composa un pompeux éloge funèbre, où il enterrait le corps sous le feuillage des saules, parmi les racines des cyprès, tous végétaux inconnus dans la région.

Le *Point du Jour* ne tarda pas à trépasser, lui aussi. Je ne supportais pas la critique. Et je ne

---

1. Ouvrage de José Verissimo (1856).

m'entendais pas avec le public. Au collège, à l'Ecole Pedro Silva, à la Société d'instruction de Viçosa, on avait quelque indulgence pour moi. A la maison, on abominait de prime abord mes nouvelles occupations.

M. RAMIRO

En ce temps-là, les hôtes grouillaient dans notre magasin. Il n'y avait pas encore d'hôtels dans la ville, et le soir, à l'arrivée du train, nous voyions apparaître presque quotidiennement des porteurs chargés de bagages. Des inconnus entraient, sans se gêner, comme si nous avions été dans l'obligation de les recevoir; ils restaient deux ou trois jours et décampaient au petit matin, sans remerciements, à l'anglaise.

Ma mère se fâchait, se promettait de dire son fait à cette bande de parasites. Mais elle baissait le ton, ravalait son indignation, allait larmoyer dans la fumée de la cuisine, à côté du feu, et passait sa mauvaise humeur sur la servante et les négrillons.

Mon père affectait une patience magnanime, qui n'était pas exempte de préoccupations d'intérêts. Calculateur comme il l'était, il était possible qu'il vît un bon placement dans cette hospitalité rustique. Il avait développé son commerce, avait pris beaucoup d'engagements, et l'hiver, l'argent se faisait rare. Comme les intrus étaient en général des voyageurs de commerce, des représentants de ses fournisseurs, il était habile de leur faire bon visage. Ils s'acquittaient en donnant des renseignements utiles sur les petits détaillants de l'intérieur. Et ils lui indiquaient les affaires avantageuses, l'achat à bon compte de fonds en faillite. Dans ces liquidations abondaient les clous de dimensions extraordinaires, les aiguilles rouillées, les cotonnades à dessins

horribles. Au bout de quelques années, les clients soupçonnèrent que toutes les marchandises étaient défectueuses et les inventaires faisaient ressortir des monceaux de rossignols.

Les commis voyageurs attirèrent des personnes étrangères au commerce et transformèrent la maison en pension de famille. Parmi elles M. Ramiro devint célèbre. Il avait reçu la mission de fonder une loge maçonnique, entreprise odieuse et pleine de risques.

Ma famille n'était pas rigoureusement pratiquante, elle ne fréquentait guère le confessionnal, priait peu, allait à l'église avec modération, aux grandes fêtes. Mais elle admirait les processions, jeûnait pendant la semaine sainte et savait parfaitement que les francs-maçons signent un pacte de sang avec le diable, qu'ils reçoivent de lui la fortune, et sont damnés après leur mort. Le vieux Pedro Rico, notre parent éloigné, avait agi de cette façon et était à présent en enfer — sans aucun doute! Il errait au voisinage des maisons hantées, vagabondant par les routes, au galop d'un cheval noir, en implorant des messes et en gémissant :

— Je suis l'âme du défunt Pedro Rico.

M. Ramiro voyait bien les difficultés de sa tâche et fut d'une extrême prudence, il ne révéla pas de but en blanc ses projets funestes. Il fit plusieurs voyages et avec une obstination matoise, tout en se proclamant fort dévôt, il commença une propagande timide. Puis il s'enhardit, recruta des prosélytes et fonda la loge des Chevaliers de la Foi, qui eut pour vénérable le chef politique. A la cérémonie d'inauguration, qui fut célébrée avec pompe, des personnages sérieux de Maceio, prononcèrent avec emphase de longs discours.

Mon père resta quelques mois à hocher de la tête sur des livres et des brochures marqués du triangle et du compas. Il les garda d'abord sous clef dans son tiroir, puis il les lâcha au petit bonheur, nous laissa voir les abréviations énigmatiques, qui se terminaient par trois points. Il s'ennuyait aux séances secrètes, et je crois qu'il resta dans un grade fort bas, ne dépassant pas celui d'apprenti.

Tandis qu'il recrutait des adeptes et qu'il faisait reconstruire une grande maison triste dans le Gurganema, M. Ramiro nous rendit fréquemment viste. C'était un gros homme brun, aux cheveux grisonnants, ridé, très grave, si grave que nous l'aurions difficilement imaginé sans col ni cravate. Sa voix calme coulait goutte à goutte, pour que nous ne perdions pas une syllabe de ce qu'il disait. Des sourcils en broussailles, un regard tranquille et olympien. Il avait des airs de statue que nous devions admirer. Avant de rompre le silence, il reniflait, tirait en arrière les commissures des lèvres, élargissait encore davantage ses narines, relevait son énorme moustache. Il nous enseignait que le Philippin est terriblement fort, qu'il porte sans fatigue deux Philippins. Comme les fourmis. Et il nous décrivait l'organisation d'une fourmilière. Personne n'avait fait allusion aux Philippins ni aux fourmis, mais notre homme trouvait moyen d'en parler et de se lancer dans des dissertations.

D'ordinaire cela se passait après le déjeuner. Après avoir mastiqué la chère abondante et médiocre, une fois la table débarrassée, M. Ramiro mettait les coudes sur la nappe, examinait les visages qui l'entouraient et attendait le moment favorable à un vaste exposé. Il creusait

ses rides, hérissait sa chevelure, gonflait son gosier, enflait de tout son corps, discourait pendant une heure sans que personne pût glisser un mot à son voisin. Les deux employés fixaient sur lui des prunelles attentives; le patron dodelinait de la tête, en signe d'approbation respectueuse; ma mère, à un coin de table, réprimait des bâillements et se mordait les lèvres.

Ce fut dans ces harangues qu'au milieu d'avances et de reculs apparut le Grand Architecte de l'Univers qui produisit un effet immense. M. Ramiro parlait du Grand Architecte de l'Univers avec dévotion, en se redressant un peu.

Je détestai cet étalage de science, cette langue ampoulée. Je pris l'habitude de m'esquiver après le café, à la grande surprise des auditeurs. L'orateur me fusillait des yeux, et, me rappelant à l'ordre, il essaya de me punir de mon irrespect. Il lut dans le premier numéro du *Point du Jour* mon conte du *Petit Mendiant* et y releva plusieurs erreurs. Cette œuvre littéraire remaniée par Mario Venancio, me paraissait achevée, mais M. Ramiro ne fut pas de cet avis et la corrigea à nouveau d'un bout à l'autre. Il changea l'ordre des mots, remplaça certains termes par des synonymes plus élégants, se hérissa quand il lut que mon héros tendait *la main* à la charité publique : il lui fit tendre *les mains*, car il n'était pas dit qu'il fût manchot. Bref, une critique impitoyable, la plus terrible que je subis jamais. Je dévidai mentalement une kyrielle d'injures, je pris en haine les Philippins et les fourmis.

Et je ne fus soulagé que quand le monstre s'en alla, laissant un souvenir déplorable. Pendant que les Chevaliers de la Foi marchaient à quatre pattes, M. Ramiro, trentième degré ou plus, leur enseignait les règlements nécessaires,

les coups de marteau, les fonctions de chacun. L'enseignement terminé, il espaça ses visites et finalement disparut. Mon père lui prêta cent mille reis et ne le revit plus. Il perdit ses illusions, mais en garda une grande rancune. Certainement les frères devaient s'entr'aider, mais cette façon d'extorquer un secours était par trop désinvolte. Il se tut, rongeant son frein. Ce fut pour cela, je crois, que je n'aimai pas les trois points, les brochures mystérieuses, les triangles, les compas et le Grand Architecte de l'Univers.

L'ENFANT MALHEUREUX

Il y avait au collège un enfant particulièrement malheureux. On le traitait de vaurien, bien qu'on se refusât d'ordinaire à préciser ses fautes, qu'on chuchotait seulement avec un geste de dégoût. Le soir, après la classe, quand le trottoir et la rue se remplissaient de tumulte, on s'éloignait de lui avec ostentation, et si quelqu'un transgressait cette loi cruelle, il s'exposait à être traité de la même façon.

Le jeune garçon s'approchait des groupes, exquissait un sourire cynique, intervenait dans les conversations. Peine perdue. Les plus grands se campaient en face de lui, le regardaient avec mépris, crachaient par terre et lui tournaient le dos. Cette attitude nous fournissait un début de conviction, et comme la victime se résignait et baissait la tête, nous n'avions pas de peine à admettre sa culpabilité.

Ce n'était pas tout : on lui jetait des mots grossiers, on grommelait des injures. Il faisait semblant de ne pas les entendre, mettait tous ses soins à calmer les esprits en nous offrant des indications utiles, en général reçues avec indifférence ou repoussées.

Au début, il n'y avait que les grandes classes à se comporter ainsi; les petites suivirent leur exemple; finalement le gamin se trouva au milieu d'un monde d'ennemis. Mais son pire ennemi fut le directeur : il le mit tout seul à l'extrémité d'un banc, le transforma en animal

de cirque du genre de Joaquima ou de Jacob, deux gorilles qui nous avaient émerveillés. Dans sa partialité, il lui reprochait toujours son travail mal fait, le rendait responsable des fautes d'autrui. Quand il était en colère, il ne déguisait pas sa haine :

— Regardez-moi cet ignoble individu.

Par ses vociférations il aggravait son isolement, excitait nos instincts méchants. Il le jugeait perdu, sans aucun doute, et s'appliquait à le mettre à l'écart de ses camarades. Il nous rappelait à chaque instant qu'il était dangereux de l'approcher. Il restait longtemps à l'observer, comme s'il avait cherché des taches sur son vêtement ou des boutons manquants, et il avait une affreuse douceur féline, sa moustache se hérissait, sa petite patte courte se levait doucement, sa voix était un ronronnement suave. A distance, nous aurions pu supposer des paroles aimables. Soudain la voix doucereuse miaulait :

— Ignoble individu!

Le pauvre rat faisait semblant d'être impassible; il se cachait derrière un livre; mais au bout de quelques minutes il se troublait, il perdait contenance, se mettait à trembler. Si nous avions été en train d'analyser Camoens ou d'énumérer les mers de l'Europe, une omission aurait pu justifier l'insulte. Mais provoquer quelqu'un de cette façon, sans explication, cela nous émouvait. L'insulte ne se rapportait pas au travail de l'école, elle devait être liée à des causes extérieures. Cette imprécision prenait une grande importance : il s'agissait d'une chose sérieuse, vraiment vilaine.

Le directeur se levait, une de ses épaules plus haute que l'autre :

— Ignoble individu!

Les poils menaçants se hérissaient, aux façons caressantes succédaient des mouvements brusques. Le velours s'entr'ouvrait et laissait apparaître les griffes, qui écartaient la feuille de papier qui cachait un visage terrifié. Puis de grands coups, le bruit sourd d'une chute sur le carrelage, des membres meurtris traînés à terre, des plaintes lamentables, des sanglots.

Parfois l'homme se surpassait : il attachait les bras du gamin avec une corde, le rouait de coups, ouvrait la porte, et le pauvre petit, humilié jusqu'au désespoir, apparaissait aux passants en cet équipage. Il reniflait, tentait d'essuyer ses larmes, de se moucher. Les larmes se mêlaient à la morve et tombaient goute à goutte sur la veste et la chemise, et l'étoffe mouillée dégageait une odeur nauséabonde de fourmi et de moisissure.

La férule avait sa place dans notre code. Aux interrogations du samedi des questions difficiles circulaient parmi les bancs — et l'élève qui répondait juste châtiait les ignorants. Les amis de la justice tapaient vigoureusement, à briser les poignets; d'autres, dont j'étais, n'écoutaient pas le conseil du maître et se contentaient d'effleurer les paumes des mains avec l'instrument de supplice. Cela ne nous attirait pas d'ennuis. Telle fut la coutume jusqu'à ce que l'on introduisît l'usage des bons points. A partir de ce jour, nous payâmes nos tricheries avec cette monnaie, nous arrivâmes même à la prêter à nos camarades dans le besoin.

Mais comment racheter avec elle cette souffrance qui n'était pas comme les autres. Personne d'ailleurs n'aurait osé offrir de la racheter. Nous assistions à un châtiment extraordinaire, infligé sans jugement. L'instruction avait été conduite secrètement. Au cours du supplice, le

directeur grommelait, et au mouvement de ses lèvres, nous devinions l'injure murmurée pendant la récréation. Aucune défense n'était possible, aucune intervention.

Une fois délivré de ses tourments, l'enfant retournait à l'extrémité du banc, il n'existait plus, sauf quand on avait besoin de lui pour porter des messages, pour des courses à la poste et au café. Finalement, le directeur se débarrassa de tout scrupule et l'envoya aider sa famille dans les travaux du ménage. Il restait insensible, ne comprenait même pas son avilissement : tant mieux si on le privait d'études et si on le faisait servir à la cuisine. Peut-être espérait-il à force de zèle échapper à son martyre. Jamais on ne lui témoigna de reconnaissance. On le bousculait comme s'il avait eu l'obligation de fendre du bois et d'aller chercher les lettres.

Chez lui, son père le battait sans arrêt, inventait des supplices : il le mordait, lui mettait les mains, la paume en l'air, sur la table de la salle à manger, frappait sur les paumes, à lui broyer les phalanges; il le saisissait par les jambes, le suspendait à une solive, le laissait la tête en bas, comme un mouton à l'abattoir. Puis, fatigué d'inventer de nouvelles tortures, il revenait aux brutalités ordinaires : coups de poing et coups de fouet. Son frère assistait avec accablement à ces scènes et se répandait en descriptions affreuses. Et pendant des semaines, le malheureux tirait ses manches, se boutonnait, relevait son col pour cacher des ecchymoses, des marques rouges, livides, noires.

Malgré tout, l'école était un refuge. A force de fatigues et de flatteries à la femme et aux enfants du directeur, il obtenait au moins un peu d'indifférence. Et il en était satisfait. Si, ses tâches

achevées, il s'était tenu coi, il aurait facilement passé inaperçu comme un être anonyme et incolore. Mais il ne pouvait pas se cacher. Il avait besoin de société, il était toujours en quête de camaraderies qui se dérobaient.

Des garçons en pantalon long et avec une ombre de moustache, avaient avec lui des façons singulières : ils lui envoyaient des billets, lui faisaient des signes, avaient avec lui de longs chuchotements mystérieux. Mais il ne fallait pas voir dans ces relations une amitié sincère. Ses pseudo-amis l'évitaient en public, l'attrapaient à tout bout de champ et le pourchassaient de paroles mordantes.

Lui subissait l'ingratitude et les moqueries, les oubliait vite, riait en découvrant ses dents jaunes qui me faisaient penser au géant Adamastor. A mon entrée à l'école, le gamin m'était apparu les coudes sur les genoux, balbutiant d'une grosse voix rauque :

Les yeux caves et l'attitude
Terrible et méchante et le teint terreux et blême [1].

Cette réminiscence était à l'origine de l'association d'idées. Il était réellement blême et terrible. Ses yeux avaient un éclat dur, fixaient effrontément les gens. Des grimaces disloquaient sa mâchoire énorme et carrée. Quand sa peau moite et visqueuse nous effleurait, ce contact était désagréable. Nous usions de ruses pour échapper à cette sensation de moiteur et de viscosité, à cette odeur de fourmi et de moisissure.

---

1. Citation de Camoëns, décrivant le géant Adamastor dans les *Lusiades* (chant V, strophe 39) (N. d. T.).

On aurait dit qu'il ne se lavait jamais, il suscitait un sentiment de répulsion.

Le malheureux! A côté de ces souffrances, qu'étaient les taloches et les pincements d'oreilles, bien vite oubliés. La comparaison entre nous montrait qu'on me traitait avec bienveillance! Le pauvre diable!

Je quittai le collège, je le perdis de vue. Et le retrouvai transformé. Il avait peut-être quinze ans quand il fit ses débuts dans le crime. Il attira un homme dans un guet-apens, le tua dans la maison du chef politique et fut acquitté par le jury. Il commit ensuite d'autres crimes, beaucoup d'autres crimes. On redoutait sa violence et sa cruauté. Il bâcla ses études dans un établissement de quatrième ordre. A la Faculté, il passa ses examens en menaçant ses examinateurs. Il prit ses grades, fonda un journal. Comme le vieux directeur, son bourreau, avait fermé son établissement et était tombé dans la misère, il lui donna un petit emploi et se vengea de ses mauvais traitements. Il devint d'une élégance méticuleuse : les taches, l'odeur de fourmi et de moisissure, tout cela disparut. Et il eut beaucoup de femmes. Ce fut chez l'une d'elles qu'il fut assassiné. Il s'allongea un soir sur un canapé et s'endormit. Un de ses ennemis, dans les ténèbres de la nuit, le cribla de coups de poignard.

LAURA

A onze ans, je ressentis des troubles sérieux. En passant une porte, je me heurtai au battant et je sentis une douleur aiguë. Je m'examinai; il me sembla que j'avais deux tumeurs à la poitrine. Des poils me poussèrent, je maigris — et dans les bains publics du Paraiba, j'eus honte de ma nudité. C'était comme si mon corps était soudain devenu laid et impur. Je sentis de vagues exigences, je m'inquiétai; pour la première fois, je me comparai aux hommes qui se baignaient dans la rivière.

J'aurais voulu avertir ma famille, consulter le docteur Mota, me mettre au lit. Mais je me trouvais dans un grand embarras. Jamais je n'avais parlé librement avec mes parents; ils ne me permettaient aucun épanchement. A présent, ma timidité s'exagérait encore, il me paraissait impossible de confesser ce qui en était. Et si j'avais osé parler au docteur Mota, il aurait dit que le mal était sans remède...

Je réfléchis, j'affirmai que je n'étais pas malade et que je n'avais pas besoin de me coucher. Dans le magasin, au collège, au bureau de poste, j'avais des distractions. La nuit, je restais des heures à songer à des choses étranges, je me tournais et me retournais sur mon matelas, je comptais les heures à l'horloge de la salle à manger, je cherchais vainement le sommeil. Je me levais, j'allumais la lampe à pétrole, je prenais un roman, je m'étendais sur le hamac, je

lisais à n'en plus pouvoir. Mon esprit n'y était plus, il me fallait relire des pages entières. J'éprouvais une inquiétude inexplicable, puis à moitié explicable. Le diagnostic se révélait peu à peu, fondé sur des bribes de conversations, des souvenirs de lectures, des phrases ambiguës qui s'éclairaient subitement et me causaient des transes.

Cela passerait; les autres garçons certainement ne vivaient pas dans un trouble pareil. Mais mon anxiété allait croissant, mes inquiétudes redoublaient, et le matin, le miroir me montrait des yeux cernés, un visage flétri et pâle.

Je renouvelai graduellement ma garde-robe. Je pouvais me passer de luxe, mais je ne sortirais plus chaussé de sabots, vêtu de coton, sans col. Je réussis à me faire acheter un complet de drap fin, un chapeau de feutre, des souliers américains, une cravate rouge. Je n'osais pas demander plus d'une cravate : mon père, dans sa sévérité, ne me permettait que le nécessaire. Mais cela me suffisait pour faire figure au collège, à la rédaction de la revue, aux séances de la Société d'Instruction de Viçosa et de l'association « Amour et Charité » qui m'élut pour second secrétaire.

Ce fut alors que je vis Laura, à un examen. Jovino Xavier lui posa des questions banales, puis, remarquant sa force, il poussa davantage et proclama son analyse irréprochable. Il écouta les discours, reçut les remerciements de la maîtresse et fit un grand éloge de l'intelligence et des progrès de Laura. Je fus d'accord avec lui et je me vis saisi d'une admiration soudaine qui se transforma en une véritable adoration.

Je ne tins pas compte du minois brun, des tresses noires, des yeux ronds et lumineux. J'avais

pour idéal de beauté des demoiselles minces, pâles, blondes, qui glissaient sur le bord des lacs des feuilletons, qui reflétaient le clair de lune et que sillonnait la nage lente des cygnes. Laura n'avait pas l'azur et l'or de la convention poétique, mais elle divisait des phrases, classait avec assurance les parties du discours, réussissait dans ce travail beaucoup mieux que le commun des fillettes. Je l'imaginai composant des contes, feuilletant son dictionnaire, s'adonnant à des occupations semblables aux miennes — et je m'approchai d'elle, j'exaltai son mérite — et je réussis à l'éloigner. Si elle était restée près de moi, je n'aurais pu mûrir l'adoration que j'étais en train de lui vouer. Je la plaçai au-dessus des lacs azurés; sa perfection l'emportait à mes yeux sur celle des jeunes filles des feuilletons.

Deux fois par jour, sur le chemin de l'école, je ralentissais le pas devant une maison basse, je jetais un coup d'œil par les fenêtres, d'ordinaire désertes et je poursuivais ma route, à la fois soulagé et accablé. Si je voyais la jeune fille, je sortais de ma rêverie, je bredouillais un bonjour et m'éloignai, rasant les murs, me cognant aux montants des portes, secouant un paquet de livres maintenu par deux sangles. Je marchais plongé dans un rêve. J'aurais voulu m'en délivrer, regarder la rue, éviter les passants. Mais à peine repoussée, l'image revenait. Elle tournait à l'idée fixe, avec un mélange de plaisir et de souffrance.

Les inquiétudes qui hantaient mes nuits étaient presque palpables, elles avaient un visage — des cheveux noirs me caressaient, une haleine me faisait pâmer. Des sensations opposées m'assaillaient : la tête me brûlait; mes doigts glacés grelottaient. Je me dressais à demi

suffoqué, j'allais me balancer lentement dans le hamac. Je n'allumais plus la lampe. J'avais peur de ne plus voir le fantôme, de recouvrer le calme. Et la lecture m'ennuyait : je traînais un mois sur le *Songe* de Zola, sans aucun désir d'arriver à la fin, interprétant le roman à ma façon. La broderie de la nappe d'autel, qui se confondait naguère avec les saintes de Jacques de Voragine, prenait la figure de Laura et je la contemplais, devenue, elle aussi, personnage du roman, sur un échafaudage dressé contre la façade d'une cathédrale. Je descendais ensuite de ces hauteurs, reprenais ma personnalité et m'entretenais avec elle en de longues causeries.

Je n'aurais pu dire à haute voix la dixième partie de ce que je disais alors. A l'état normal, je m'exprimais difficilement, j'avais peine à trouver mes mots, je m'embrouillais dans mes phrases et j'étais affligé d'un léger défaut de prononciation : j'avalais les *tt* et les *dd*. J'avais une voix sourde, entrecoupée, inintelligible. Le discours que je fis à l'association Amour et Charité fut une catastrophe : mon bafouillage ne portait guère au delà de la tribune. Quand Mario Venancio s'obstinait à voir en moi un conteur en herbe, les doutes m'envahissaient : jamais je ne serais capable de combiner un dialogue.

Mais là, dans l'obscurité, ma langue rétive se déliait; questions et réponses affluaient, nettes et claires. Ces entretiens étaient singuliers. Laura avait une bouche vermeille et un sourire candide. De longs cils lui ombrageaient les yeux, les rideaux du hamac se changeaient en cheveux noirs. C'était tout. Laura n'avait point de corps — et c'était là mon tourment. J'avais supprimé autour de moi tout ce qui provoquait des idées indécentes. J'avais plié et replié une feuille de

papier d'emballage autour du *Cortiço* [1], j'avais entouré le volume de plusieurs tours d'une ficelle solide et je l'avais caché derrière les autres, sur le plus bas rayon de la bibliothèque. On signalait dans le roman des passages assez crus — et le contact m'en faisait horreur. Du naturalisme je ne gardais que le *Rêve* et je ne voulais pas admettre, avec Mario Venancio, que la broderie de la nappe d'autel fût un indice de la décadence de l'auteur.

Assurément Laura n'avait pas d'âme; je m'indignais cependant de la voir réduite à un corps soumis aux exigences vulgaires. Je me tirai d'embarras en en faisant un fluide, un « périsprit », le « périsprit », dont le docteur Mota parlait avec assurance. Personne ne peut embrasser un « périsprit ». Enfin, je tournais les difficultés, je trouvais moyen de justifier cette étrange glorification.

A ce stade, le sommeil me faisait peur. Il avait été naguère un refuge, mais il s'était souillé. Quand les bâillements survenaient et que mes paupières se fermaient, je sautais à bas du hamac, je me promenais dans l'obscurité, je m'appuyais à la commode. Mes jambes se traînaient vers le lit en fléchissant. La torpeur me gagnait et m'étendait sur le lit — et l'abomination se produisait. Laura apparaissait de nouveau, non plus comme une frêle figurine diaphane, mais comme une femme forte et bien membrue, toute en chair et en os. Les bras vigou-

---

1. Roman d'Aloisio de Azevedo. Le titre signifie littéralement « la Ruche », mais le mot désigne aussi les grands immeubles où s'entasse la population pauvre (N. d. T.).

reux m'étreignaient, sa large poitrine pesait sur la mienne, m'écrasait. Il était vain d'essayer de me dégager. J'aurais voulu me réveiller, échapper à ce cauchemar, revoir l'enfant telle qu'elle était. Je me sentais en quelque façon responsable de cette effroyable substitution. Je suais d'angoisse, je frissonnais! Et je me réveillais enfin, haletant, me mordant les lèvres, désespéré. Je n'étais qu'une bête brute, une bête monstrueuse! — et je sombrais dans l'accablement, j'implorais la mort. Mes illusions étaient brisées, mises en pièces. J'étais dégoûté de moi-même. J'étais sale, il me fallait de l'eau et du savon. Mais cela ne suffirait pas pour me purifier, les taches étaient indélébiles. Ah! dormir, oublier la vision souillée! Parfois la nuit ne finissait pas sans que l'abomination se reproduisît. J'éprouvai de l'effroi, puis de la lassitude et du dégoût.

Je me levais de bonne heure, je prenais mon café, je me dirigeais vers le Paraiba. Peut-être le café me faisait-il du mal. Je me lavais à grande eau, je plongeais, je nageais. Sûrement ma famille trouverait l'histoire déplorable. Ce devait être un effet du café, cet excitant. Je m'en abstins et je bus de la tisane de feuilles d'oranger. Peine perdue!

Dans la journée, je m'occupais à reconstituer péniblement mon idole évanouie. En revenant du collège, j'allais assister aux répétitions de l'Ecole dramatique Pedro Silva. Mais en réalité je n'y assistais pas. Indifférent à la déclamation, je m'esquivais derrière les coulisses, je m'embusquais à une fenêtre, j'observais la cuisine d'une maison basse, le jardin où fleurissaient des rosiers. Des sifflets de trains, un bruit de machines, un roulement de tombereau sur la chaussée, des charretiers, des claquements de fouet. Ce

tapage se mêlait au drame sanglant, en cinq actes et un prologue, qui se déroulait tout près, de l'autre côté de la forêt du décor, œuvre de Joaquim Correntâo. Mais seul le jardin m'intéressait. Un petit palmier me faisait signe de loin, se secouait, me faisait des promesses, d'ordinaire trompeuses. Malgré le vacarme de la rue, le bruit des paroles qui se mêlait à la voix du souffleur, les allées et venues sur les planches, tout alentour demeurait désert. Je me cramponnais à une espérance vaine. Le soir tombait, les amateurs mettaient de côté leurs rôles pour le lendemain, et quittaient la scène, l'homme de l'éclairage, une échelle sur l'épaule, montait la côte, allait allumer les réverbères, les fleurs perdaient leurs couleurs, les éventails du petit palmier s'estompaient, presque noirs. J'avais perdu ma soirée à guetter. Bon. Il fallait revenir. Demain le visage de Laura apparaîtrait parmi les plantes comme une tache de lumière.

Mon attitude finit par provoquer des murmures : on s'étonna à l'Ecole Pedro Silva de mon assiduité, de l'amour singulier du théâtre que je manifestais en tournant le dos à la scène, les coudes sur l'appui d'une fenêtre. Je fus ému. Allait-on percer mon secret? Si j'avais pu m'ouvrir à quelqu'un, raconter mes joies et mes déceptions, peut-être aurais-je été soulagé. Mais toute confidence était impossible.

Constantino, un nouveau commis du magasin, auteur de lettres publiées dans le *Point du Jour*, s'aperçut de mon abattement et m'entreprit. Il voulut me présenter à Otilia da Conceiçao. Je fus choqué de sa proposition et la déclinai. A proprement parler, je ne la déclinai pas, je pris la fuite devant cette idée ignoble. En même temps, je me trouvais ridicule, je bégayais, com-

plètement défait. Mais les abominations nocturnes empiraient, le cerne autour de mes yeux se creusait davantage et s'élargissait dans ma face maigre et blême. Le jeune homme me réitéra son conseil, il allégua l'autorité du docteur Garnier, me fit craindre la folie. Réellement l'obsession m'avait déjà ébranlé le cerveau. Je tergiversai, je résistai, je succombai...

Un jour, entre chien et loup, au cours d'une promenade, nous nous engageâmes dans la rue de la Paille et nous entrâmes dans une pièce obscure. Constantino parla bas à quelqu'un et se retira. Au bout de quelques instants je me trouvai dans une chambre, en train d'examiner, dans une attitude sérieuse et contrainte, les photographies et les images pieuses qui décoraient le mur, les boîtes de poudre de riz et les flacons sur la table recouverte de papier. Otilia da Conceiçao, assise sur le bord de son lit, attendait en silence. Je me laissai tomber sur la malle et sans rien dire non plus, je commençai à me déchausser. Mes yeux se troublèrent, mes doigts moites tremblèrent, le lacet du soulier se noua. Je m'efforçai de défaire le nœud; mais il se mouillait de sueur et à chaque tentative il se compliquait davantage. Et j'éprouvais un dégoût infini.

Je rentrai à la maison, le cœur chaviré, avalant des sanglots.

Des semaines passèrent. Je tombai malade. L'arthrite me cloua sur le canapé, mon pauvre corps se couvrit de taches. J'allai en boitillant à la bibliothèque, je l'ouvris, j'exhumai *O Cortico*, le dépaquetai, le rendis à la société des autres romans. Il ne m'inspirait plus aucune curiosité, il avait cessé d'être un objet d'aversion. Il n'était plus qu'une histoire raisonnable, avec une pointe de salacité pour aguicher les lecteurs.

Je me plongeais alors dans les romans russes. Perclus de douleurs, enfoncé dans la grosse toile de la chaise-longue, j'essayais de lever un bras endolori, de remuer les doigts, de tourner les pages.

L'image qui tourmentait mes nuits s'apaisa et s'enfuit. Et l'autre, le nuage coloré, se dissipa.

TABLE DES MATIERES

	Pages.
Nuages	11
Matinée	23
L'été	30
Une ceinture	36
Une cuite	41
Arrivée au bourg	47
Le bourg	53
Une vie nouvelle	62
Le padre Joao Inacio	68
La fin du monde	75
L'Enfer	81
Le négrillon José	86
Un incendie	93
José da Luz	101
La Lecture	110
L'Ecole	117
Dona Maria	124
Le baron de Macaubas	132
Mon grand-père	139
Cécité	147
Chico Brabo	153
José Leonardo	161
Ma sœur naturelle	166
Antonio Vale	174
Déménagement	177
Adélaïde	181
Un enterrement	189
Un nouvel instituteur	195
Un intermède	200

Pages.

Les astronomes 207
Samuel Smiles 213
L'enfant de la forêt et son chien Piloto 219
Fernando 225
Jerônimo Barreto 231
Venta-Romba 238
Mario Venancio 243
M. Ramiro 253
L'enfant malheureux 258
Laura 264

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. - MESNIL (EURE). - 2719
Dépôt légal : 1er trimestre 1956.

22935

LA CROIX DU SUD

Collection d'ouvrages ibéro-américains

dirigée par

ROGER CAILLOIS

G. RAMOS

ENFANCE

Les souvenirs d'enfance de Graciliano Ramos sont un ouvrage classique au Brésil. Ils offrent un tableau de la vie du Nord-Est brésilien aux alentours de 1900 - une vie rude et âpre, conditionnée par l'extraordinaire violence des saisons un hiver où les pluies noient le paysage et transforment en bourbier les rues des villes ; un été d'une sécheresse effroyable qui décime les troupeaux.

Le pays sort à peine de la crise qui a suivi l'abolition de l'esclavage La vie sociale a gardé un caractère primitif, la vie politique est brutale et arbitraire, les mœurs rudes.

L'enfant s'éveille à la vie de l'esprit et des sens, d'abord dans la *facenda* paternelle, perdue dans la campagne aride ; puis dans le bourg tout proche, enfin dans la petite ville. Le passé se recompose autour d'un mot, d'un objet, et nous accompagnons l'écrivain dans sa recherche d'un temps perdu, d'un Brésil encore récent, et cependant aussi éloigné de nous que peut l'être une société patriarcale à peine effleurée par la civilisation moderne

650 fr. B. C.
+ T. L.

GALLIMARD